

Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Receuil de pièces choisies du nouveau théâtre
françois et italien.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 4

Udgivet år og sted | Publication time and place: A Copenhague : chez J.P. Chevalier, 1749-50

Fysiske størrelse | Physical extent:

8 bd.

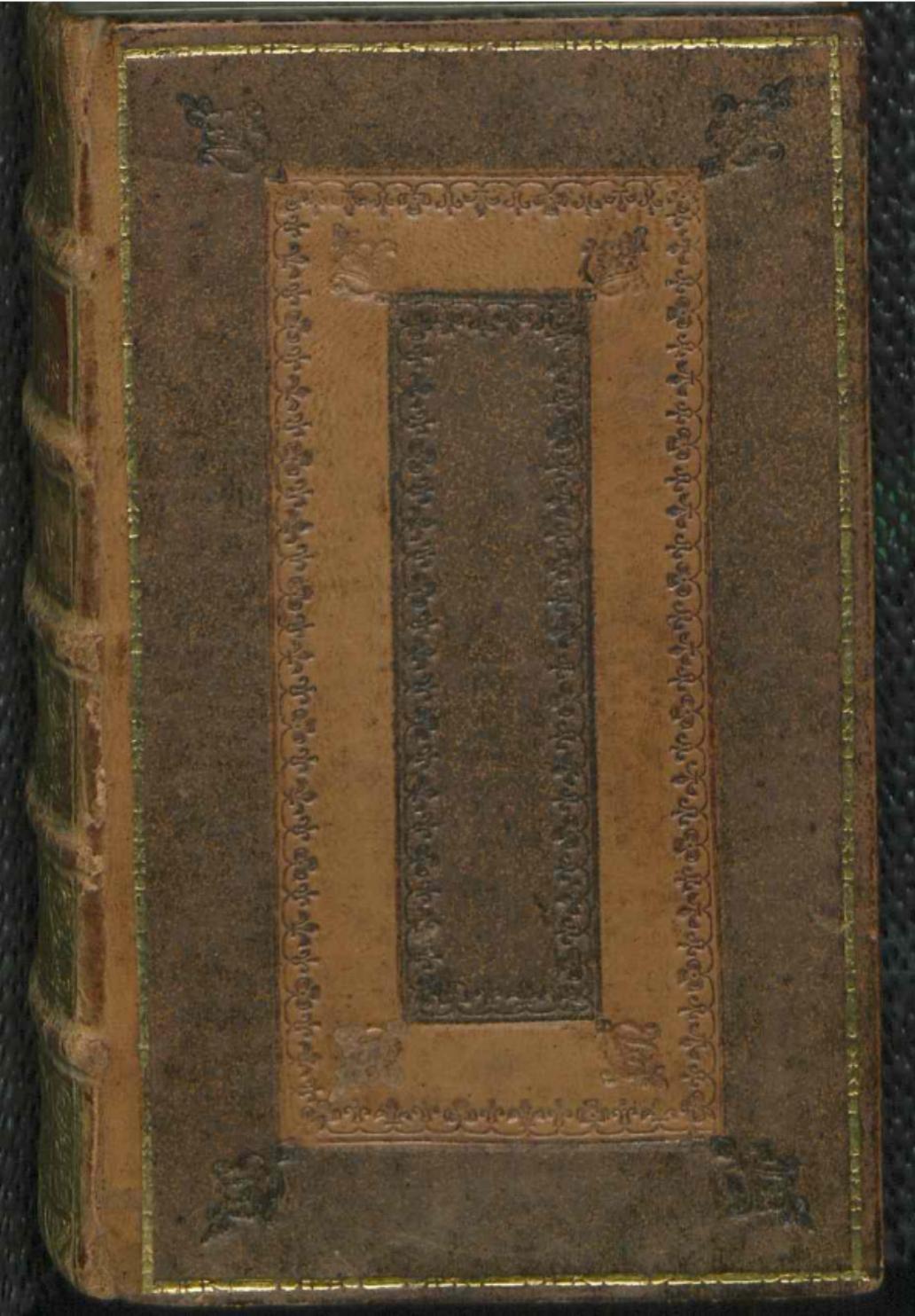
DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.





56.-163.-8

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°



1 156 08 01266 8





56, - 163 - 8°

Dam. of d.

+ REX

34. d

239



RECUEIL

DE

LES

FRANCOIS

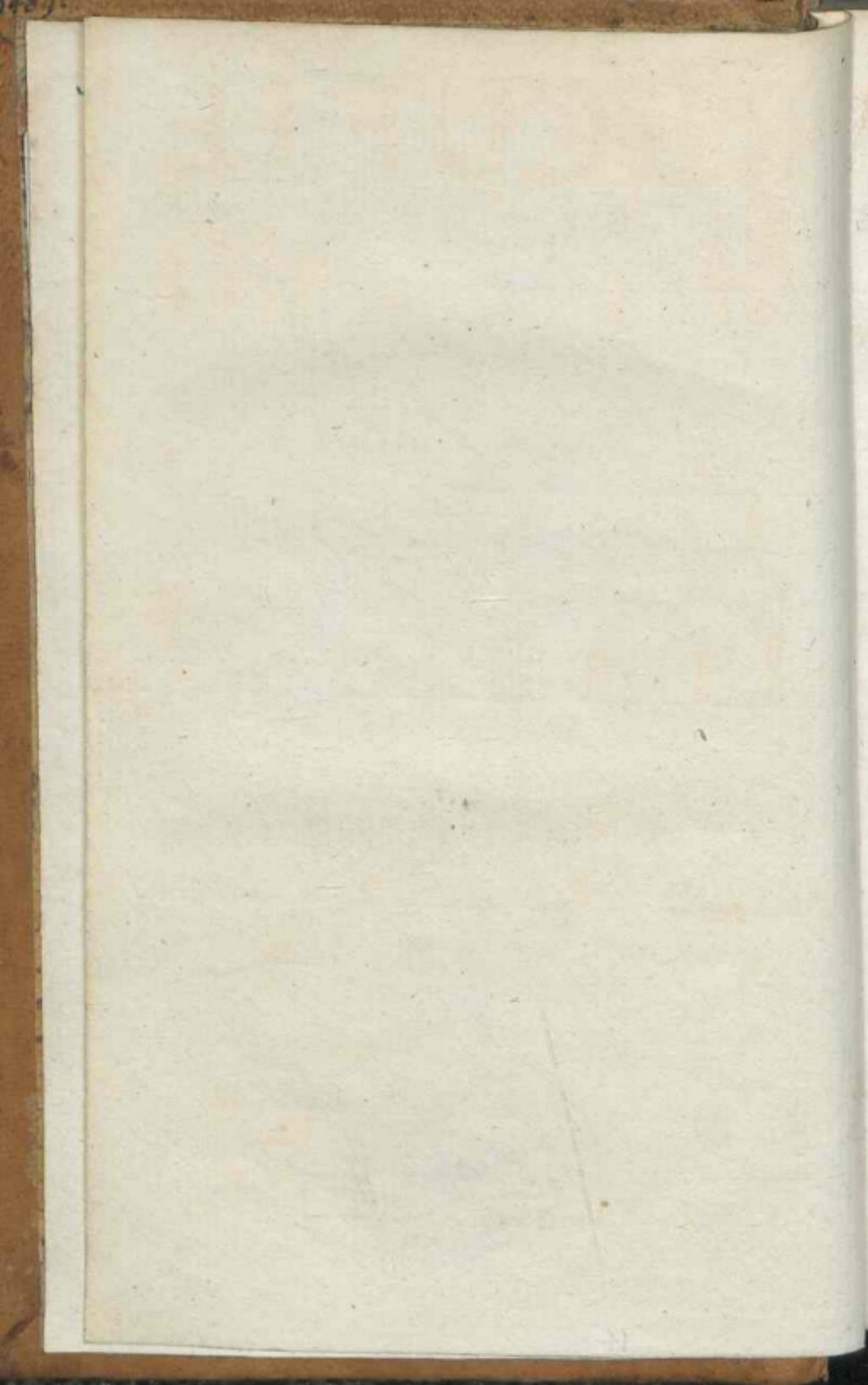
ET

ITALIENS

DE

LES

FRANCOIS



RECUEIL
DE
PIECES CHOISIES
DU
NOUVEAU THEATRE
FRANCOIS
ET
ITALIEN.
TOME IV.



A COPENHAGUE
Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-
stræde, à l'Enseigne du Cavalier.

M D C C X L I X.

RECURRERE

DE

LECTIO CHOISINE

DE

NOUVEAU TRAITÉ

DE LA

ITALIENNE

PAR M. DE LA

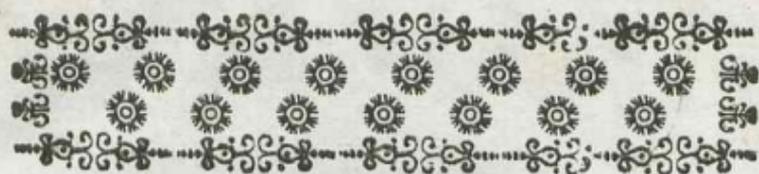
A COLLEGE

Charles-François, dans la Section

des Sciences et des Arts



M D C C X



Pièces contenuës dans ce quatrié-
me Volume.

Samson, Tragi-Comédie.

Zénéide.

La vie est un songe, Comédie
Héroïque.

Les Billets doux.

Le Glorieux.

L'Oracle.

Les Femmes de bien
de la Comédie

Liberté de la Comédie
de la Comédie

Le Mariage de la Comédie

Le Mariage de la Comédie

La vie est au large, Comédie
Historique

Les Filles de la Comédie

Le Glorieux

L'Oracle

SAMSON,

TRAGÉDIE,

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par le Sieur

ROMAGNESI.



se vend

A HAMBOURG

Chez J. P. Chevalier, dans la Cour de
l'Opera.

M D C C X L V I I

SAMSON.

TRAGÉDIE.

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par le Sieur

ROMAGNESE.



Je vend

A HAMBOURG

Chez J. P. Chevalier, dans la Cour de
l'Opera.



ACTEURS.

PHANOR, Roi des Philistins.

SAMSON, Juge d'Israël.

EMANUEL, Père de Samson.

DALILA, Princesse parente de Phanor.

ACAB, Général de l'Armée & favori de
Phanor.

AZAEEL, Confident de Samson.

ARMILLA, Confidente de Dalila.

ZAMEC, Capitaine des Gardes de
Phanor.

ASCALON, Esclave d'Acab.

TROUPE DE PHILISTINS.

La Scene est à Gaza, & aux environs.

A C T E U R S

PHANOR, Roi des Philistins.

SAMSON, Juge d'Israël.

EMANUEL, Fils de Samson.

DALIA, Prince de la cour de Pharaon.

ACAB, Général de l'armée de l'Égypte.

Pharaon.

ASAF, Conscience de Samson.

ARMIÉE, Conscience de Dalia.

SAMSON, Capitaine des Gardes de

Pharaon.

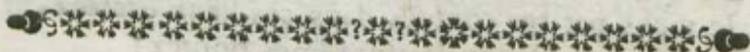
ASCALON, Esclave d'Asaf.

TROUPE DE PHILISTINS

La scène est à Gaza, à une couronne.



SAMSON,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Théâtre représente un bois, dans l'enfoncement
duquel on découvre le Temple de Dagon.*

DALIA, ARMILLA.

ARMILLA.



VOTRE ame en ce moment doit
être rassurée,
Dalila, nous entrons dans la forêt
sacrée,
Et vous voyez le Temple où jadis
nos ayeux
Invoquoient en tremblant le plus grand de nos
Dieux.

Vos soupirs vont cesser aux pieds du sanctuaire,
 Offrez un sacrifice à ce Dieu tutelaire ;
 Il est des Philistins l'inébranlable appui ;
 Et vos vertus, Princesse, obtiendront tout de lui.

D A L I L A.

De cet azile saint, l'approche redoutable,
 Augmente les remords qui pressent le coupable ;
 Mon cœur, chere Armilla, plein de trouble & d'ef-
 froi,

N'ose invoquer un Dieu dont il trahit la loi.
 Pour dissiper l'erreur où mon ame est tombée,
 De la Cour de Gaza je me suis dérobée ;
 Je viens par tes conseils dans ces lieux écartez,
 Implorer de Dagon les suprêmes hontez !
 Mais comment pourra-t-il recevoir mon offrande,
 Si je crains d'obtenir ce que je lui demande,
 Et si je n'ose éteindre un feu séditieux !
 Ah ! lorsque nous affrons un sacrifice aux Dieux ;
 Notre encens les offense, à moins que notre crime
 Par nous-même immolé, n'y serve de victime.

A R M I L L A.

Que dites-vous, Madame ?

D A L I L A.

Hélas ton amitié,
 Honore mes malheurs d'une tendre pitié :
 Mais si tu connoissois la source de ma peine,
 La pitié feroit place à la plus juste haine.

A R M I L L A.

Si j'osois pénétrer au fond de votre cœur,
 Je croirois que d'Acab vous dédaignez l'ardeur ;
 Que le Roi malgré vous ordonne l'hyménée,
 Dont cet illustre Amant voit enfin la journée ;
 Oui, vous êtes sans doute insensible à ses feux,
 Et votre indifférence est un crime à vos yeux.

Mais cessez d'en rougir , la vertu la plus sainte
De l'amour à son gré ne reçoit pas l'atteinte.

D A L I L A.

Armilla, dans un cœur que la vertu conduit,
Sans l'aide du penchant le devoir le produit.
J'aurois de ce Héros partagé la tendresse,
Sans les égaremens d'une indigne foiblesse ;
Ce triste cœur qu'envain il a voulu toucher,
Aux fers d'un autre objet ne se peut arracher.
Et quel objet encore me force d'être ingrate !
C'est pour un ennemi que mon amour éclate :
Si je puis me résoudre à t'en entretenir,
Je ne le nommerai que pour mieux me punir.

A R M I L L A.

Confiez à ma foi le feu qui vous devore.

D A L I L A.

Helas ! c'est un Hébreu que ta Princesse adore ;
Les Dieux pour l'accabler du sort le plus cruel,
En ont fait triompher le fils d'Emanuel.

A R M I L L A.

Samson !

D A L I L A.

Oh jour fatal, malheureuse victoire,
Qui d'Acab triomphant consacra la mémoire !
Les Hébreux surmontez au champs de Sephala,
Rendirent par son ordre hommage à Dalila :
Pour paroître sensible au bonheur de nos armes,
Je parcourus des yeux tous ces captifs en larmes ;
Le dirai-je ? un d'entre eux, qu'entouroient mille
dards,

S'attira malgré moi de trop tendres regards ;
De nos soldats vainqueurs il bravoit la menace,
Un coup d'œil de l'Hébreu confondoit leur audace.
Ce Guerrier dont le sort trahissoit la valeur,

Tout Captif qu'il étoit me parût le Vainqueur.
 Hélas! depuis ce tems, inquiète abatuë,
 Mon lâche cœur se livre au poison qui le tuë,
 Il chérit un tourment qu'il devoit détester,
 Et même l'accroîtroit, s'il pouvoit s'augmenter.
 Tout éloigné qu'il est, cet Hébreu dans mon ame,
 Du fond de son exil lance des traits de flâme,
 Je n'y puis opposer que de foibles efforts,
 Et j'ai presque perdu le secours des remords!
 Non, je ne ferai point éclater dans ce Temple,
 Des crimes dont moi seule ai pû donner l'exemple,
 Pour éteindre mes feux & terminer mes jours,
 A mes seules douleurs je veux avoir recours.

A R M I L L A.

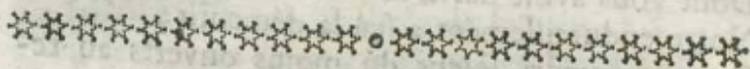
Ah! du Ciel offensé n'irritez point la haine:
 La main seule d'un Dieu peut briser votre chaîne,
 Hâtez-vous d'implorer le secours de Dagon,
 Moins pour aimer Acab, que pour haïr Samson.
 Quoi! du sang de nos Rois Dalila descenduë,
 Sur un Hébreu profane ose porter la vuë?
 Que la honte du moins au fond de votre cœur
 Au défaut des remords combatte votre ardeur.

D A L I L A.

Non, c'est à ma vertu d'en dissiper le charme,
 Ne me reproche plus un penchant qui t'allarme:
 Laisse le tems d'agir à ton zèle, à mes soins;
 D'un heureux changement tes yeux seront témoins.
 Garde bien mon secret, toi seule en es instruite;
 Si cet Hébreu! Grands Dieux où serois-je ré-
 duite!

Fuis-amour, que tes traits sur d'autres malheureux,
 Exercent loin de moi ton pouvoir rigoureux;
 A tes trompeurs appas Dalila se refuse;
 Envain de tes erreurs nous te croyons l'excuse,

Nos foibles cœurs en vain cherchant à s'abuser ;
 Ton coupable ascendant ne peut les excuser.
 Viens, ne retardons plus cet heureux sacrifice :
 Suis-moi, que de nos vœux ce Temple retentisse ;
 Tu m'y verras reprendre un cœur tout Philistin.
 Et recouvrer ma gloire en dépit du destin.



S C E N E II.

S A M S O N , A Z A E L .

A Z A E L .

C E ne sont point, Seigneur, les périls de la chasse,
 Qui doivent de Samson éterniser l'audace ;
 Les monstres de ces bois deshonnorent vos coups !
 Domptez des ennemis qui soient dignes de vous.
 La force dont le Ciel arma votre courage,
 Peut-elle nous laisser gémir dans l'esclavage ?
 Quoi ! vous abandonnez à la honte des fers,
 Le peuple du vrai Dieu qui forma l'Univers !
 Vous faites plus ; vos feux pour une Philistine,
 Pour Tamnatée enfin scellent notre ruine ;
 Quand vous pourriez, Seigneur, par d'illustres
 exploits,
 Relever notre espoir, nos Autels, & nos Loix.

S A M S O N .

Dans vos calamitez que pouvez-vous attendre,
 D'un captif malheureux qui n'a pû vous défendre :
 Sous le poids de leurs fers les Hébreux languissans
 Feroient, pour les briser, des efforts impuissans.

Nous étions tous élus, chers Hébreux, mais nos crimes

Sous nos pas égarés ont ouvert des abîmes ;
 Et les bras enchaînés nous voyons triompher
 Des monstres, que par nous, Dieu vouloit étouffer.
 Peuples, n'aspirez plus à ces douceurs parfaites,
 Dont vous avoit flaté la voix de nos Prophètes ;
 Notre endurcissement a scû la démentir ;
 Que nos cœurs soient du moins ouverts au re-
 pentir !

Du Dieu qui nous punit respectons la puissance :
 J'éprouve en l'adorant les traits de sa vengeance,
 Et je ne porterois que des coups criminels,
 Si je les opposois aux décrets éternels.

A Z A E L.

Ce n'est point s'opposer aux volontés célestes,
 Que sauver d'Israël les déplorables restes ;
 Et cette inaction où nous languissons tous,
 De ce Dieu qui nous frappe entretient le courroux.
 S'il faut un repentir pour fléchir sa justice,
 Croyez qu'il faut aussi que notre zèle agisse ;
 Que l'unique moyen de terminer nos maux,
 Est d'appaiser le Ciel à force de travaux.

S A M S O N.

On le peut adoucir quand son courroux menace ;
 Mais dans le tems qu'il frappe il ne fait plus de grace :
 Et lorsqu'il nous punit, ses justes châtimens
 Ainsi que nos erreurs, doivent avoir leur tems.
 Sa main nous fait subir un joug qui nous accable,
 Fléchissons, Azaël, c'est l'emploi du coupable.
 Le Roi des Philistins, Phanor est trop puissant,
 Il observe nos pas d'un regard menaçant ;
 Et des moindres projets, la trame découverte,
 Des Hébreux désarmez acheveroit la perte.

A Z A E L.

Seigneur.

S A M S O N.

Laisse-moi seul un moment en ces lieux,
 Je sens qu'un doux sommeil apesantit mes yeux.
 Cherchons à la fraîcheur de ce sombre bocage,
 Une tranquillité dont j'ai perdu l'usage,
 Et sous cet Olivier, symbole de la paix,
 Dans le sein du repos, goûtons en les attraits.

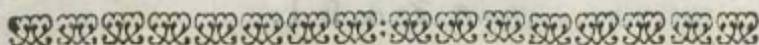
S C E N E III.

S A M S O N, U N E V O I X.

L A V O I X. (*Cantate.*)

LA gloire en d'autres lieux t'appelle,
 Samson, brise ton arc, abandonne ces bois,
 Que sans tarder le Philistin rebelle,
 De ton bras triomphant éprouve tout le poids.
 Que ton cœur à ce bruit de guerre. . . .
 A ces éclairs. . . . A ce tonnerre. . . .
 Du Ciel reconnoisse la voix.
 Et que cet Olivier paisible
 Disparoisse à l'aspect terrible,
 De ce laurier, garant de tes exploits.





S C E N E I V .

S A M S O N *seul.*

Dieu! quelle voix s'est fait entendre,
 Quels en font les divins appas,
 Et quelle ardeur pour les combats,
Dans mes esprits vient-elle de répandre?
 Cherchons la gloire ou le trépas,
 Samson, c'est trop long-tems suspendre,
 Les coups que doit porter ton bras.

Nais d'un songe l'image vaine,
 Ne séduit-elle point mes sens?
 Non, le transport que je ressens,
D'un vrai prodige est la preuve certaine.
 Et je viens d'ouïr des accens,
 Dont mon ame ne peut qu'à peine,
 Soutenir les charmes puissans!

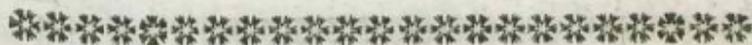
Quel est donc ce nouveau spectacle!
 Et comment sous un Olivier,
 Me vois-je à l'ombre d'un Laurier?
N'en doutons plus, Auguste, Saint Oracle,
 M'est-il permis de vous nier,
 Lorsqu'en produisant un miracle,
 Dieu daigne vous justifier?

Exécute ce qu'on t'ordonne.
 Quitte la chasse & les forêts,
 Ce Dieu te fournira des traits,

Contre

Contre un Tyran que sa main t'abandonne :
 Mais songe que les plus hauts faits ,
 Doivent mériter la Couronne ,
 Qui t'honore avant ton succès.

Croissez toujours brillans feuillages ,
 Que sur mes belliqueux travaux ,
 S'étendent vos divins rameaux ,
 Vous, Philistins, redoutez en l'ombrage ;
 Oui, votre sang à longs ruisseaux ,
 Doit accomplir l'heureux prélage ,
 Que me donnent de tels Drapeaux.



S C E N E V.

S A M S O N , A Z A E L.

A Z A E L.

AH! Seigneur, pardonnez à l'ardeur de mon
 zèle,

L'éclat de votre voix en ces lieux me rappelle.
 Mais est-ce bien Samson qui paroît devant moi ?
 Sa démarche, son front, glacent mon cœur d'effroi.
 Il paroît animé d'un courroux magnanime,
 Et tout prêt à briser le joug qui nous opprime ;
 Son arc & son carquois, dispersez loin de lui.....

S A M S O N.

Israël, tes malheurs finissent aujourd'hui.
 Je ne m'étonne point de ta surprise extrême,
 Samson en ce moment se méconnoît lui même.
 Oui, de l'esprit Divin ton maître est agité :

B

Cher Azaël, prend part à ma félicité.
 Une voix qui du Ciel sans doute est l'interprète,
 Des cruels Philistins m'a promis la défaite.
 Pour vous en affranchir Dieu ne veut qu'un Guerrier.

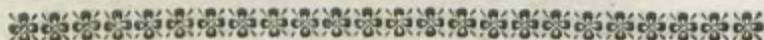
Il a choisi mon bras; & soudain ce Laurier,
 Au son de la Trompette, aux éclats du Tonnerre,
 Pour couronner mon front est sorti de la terre,

A Z A E L.

Ce miracle promet de changer nos destins.

S A M S O N.

Pour en être assurez, cherchons les Philistins.



S C E N E VI.

ARMILLA, L'ESCLAVE D'ACAB.

L'ESCLAVE.

AU secours, au voleur, au meurtre, misérable,
 Je suis perdu, fuyons ce monstre épouvantable.

A R M I L L A.

A mon cher, attens-moi!

L'ESCLAVE.

Je t'attens au logis,

Si je puis l'attraper.

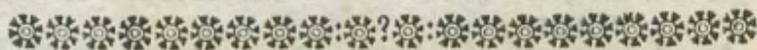




SCÈNE VII.

DALILA, dans la Couliſſe.

Ciel écoutez mes cris,
Sauvez-moi du péril qui menace ma vie!



SCÈNE VIII.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

DE quel bruit . . .

DALILA.

Ah Seigneur! d'un Lion pourſuivie

SAMSON.

Ne craignez rien, Madame, & ne me quittez pas,
Ce monſtre va périr ſous l'effort de mon bras.

(Il combat le Lion, & le tue.)

Tombe, meurs : ç'en eſt fait. Raſſurez-vous,
Madame.

Banniſſez la frayeur qui faiſiſſoit votre ame ;
Vous pouvez à loisir contempler à vos pieds,
Ce tyran des forêts qu'à l'inſtant vous luyez.

DALILA.

Quoi! mon Libérateur Ah malheureuſe! où
ſuis-je ?

C'eſt Samſon que je vois! quel eſt donc ce prodige ?

Justes Dieux, dont mes cris imploroient le secours,
 Quel bras choisissiez-vous pour conserver mes jours ?

S A M S O N.

Quel éclat ! quels attrait frapent ici ma vuë,
 Et pénètrent mon sein d'une ardeur inconnuë ?
 Par quel événement ces lieux inhabitez,
 Offrent-ils à mes yeux de si rares beautez ?

D A L I L A.

L'étonnement succede aux plus vives allarmes,
 Quoi, Seigneur, un mortel sans secours & sans
 armes

A-t-il pu me sauver de cet affreux danger,
 Qu'avec moi, sa valeur lui faisoit partager ?
 Veillai-je ? ou mes esprits abusez par un songe...
 (à part.)

Dans quels nouveaux malheurs son aspect me re-
 plonge.

S A M S O N.

Non, Madame, un mortel ne doit point aspirer,
 Au triomphe éclatant qui vient de m'honorer ;
 Le Ciel dont la faveur secondoit mon courage,
 A voulu conserver son plus parfait ouvrage.

D A L I L A.

Ceux que le Ciel choisit pour de pareils exploits,
 Doivent s'enorgueillir de l'honneur de son choix :
 Et j'avouerais, Seigneur, que ma reconnoissance,
 Se partage entre vous & la toute-puissance.
 Quand on a vû combattre avec tant de valeur,
 Pourroit-on refuser son hommage au Vainqueur ?
 Que ne puis-je égaler en un jour si propice,
 La louange au Héros & le prix au service !

S A M S O N.

Un seul de vos regards suffit pour l'acquitter,
 Quel prix plus glorieux pourroit-on souhaiter ?

Jamais tant de beautez. . . .

D A L I L A.

Il faut que je vous quitte ,

(La suite de la Princesse paroît.)

Seigneur , à quelques pas j'avois laissé ma suite ;
 Nous allons à Gaza rendre graces aux Dieux ,
 Des jours que m'a sauvez ce bras victorieux :
 Et j'obtiens du Roi que sur vous il répande ,
 Tous les bienfaits qu'exige une action si grande.

S A M S O N.

Que pourroit-il m'offrir qui flatât mon espoir ?
 Madame , mon bonheur n'est qu'en votre pouvoir.
 Ah ne détournez point une si chere vue !
 Si je cède aux transport d'une ardeur imprévue ,
 Ce n'est point par l'orgueil d'avoir sauvé vos jours ,
 Que des miens à vos pieds je consacre le cours.
 Malgré moi , j'obéis à la flâme rapide ,
 Qui même en me guidant , m'arrête & m'intimide :
 Je vous demande un cœur que je n'ose espérer ,
 Mais c'est l'unique prix où je puis aspirer.

D A L I L A.

Pour étouffer des feux qu'à regret je vois naître ,
 Seigneur , il me suffit de me faire connoître ;
 Je ne vous dirai point que par les droits du sang ,
 Dalila doit prétendre au plus illustre rang ,
 Et que je ne scaurois disposer de moi-même ,
 Sans consulter du Roi la volonté suprême ;
 Des obstacles plus forts s'opposent à vos vœux ,
 Et les Loix pour jamais nous séparent tous deux :
 Des Hébreux , avec nous , l'alliance est bannie ,
 Le Roi nous la défend. . . .

S A M S O N.

Eh quoi ! sa tyrannie
 N'a-t-elle pas encore assouvi ses rigueurs ,

Et prétend-elle aussi s'étendre sur les cœurs ?
 Je brave les Décrets de cette Loi barbare,
 Et la révoque enfin, puisqu'elle nous sépare.
 Rassurez-vous, Madame, & sçachez que Samson
 Ne feroit point de honte au plus illustre nom :
 Si du fier Philistin ma race est opprèssée,
 Si le Ciel a détruit ma fortune passée ;
 De sa punition le cours est limité,
 Il nous guide par elle à la félicité.
 Ne me regardez point languissant dans les chaînes :
 Trop de jours malheureux ont éclairé mes peines ;
 Elles cessent enfin : & l'amour, & mon bras,
 Vous feront un destin digne de vos appas.

D A L I L A.

Cet amour ne seroit qu'une source de crimes,
 Tous deux nous brulerions de feux illégitimes
 Quand la Religion s'oppose à nos desirs,
 Nous devons étouffer des criminels soupirs.
 Je vous dirai bien plus, vous voyez la journée,
 Qui d'Acab à mon sort unit la destinée,
 Un ordre souverain m'a forcée à ce choix....

S A M S O N.

Ce sont-là vos devoirs, votre rang, & vos Loix ;
 Vous épousez Acab ! ah vous deviez, Madame,
 Sans chercher de détour m'opposer cette flâme.
 Votre cœur étoit libre ; il s'est laissé toucher ;
 Quel droit aurois-je, hélas, de vous rien raprocher !

D A L I L A.

Que vous connoissiez mal le fond de ma pensée ;
 Plût aux Dieux que pour lui mon ame fut blessée !
 Ou que libre du moins de disposer de moi,
 Je pussé avec mon cœur donner aussi ma foi !
 Mais, Seigneur, ma naissance autrement en or-
 donne.

Elle a mis Dalila trop près de la Couronne,
 Et vous n'ignorez pas que dans ce haut éclat,
 Nous servons de victimes aux intérêts d'Etat,
 J'y dois être attentive, & j'en donne un exemple,
 Que d'un œil satisfait tout l'Empire contemple.
 En effet, si l'on doit attacher des vertus,
 Aux égards, aux devoirs, qui nous coûtent le plus,
 Jamais d'aucun effort la gloire consacrée,
 Ne mérita, Seigneur, d'être plus admirée !
 J'en dis trop, & ce soin de calmer votre esprit.
 Marque un tendre penchant dont la vertu rongit ;
 Mais tant d'événemens confondent ma prudence,
 Mon malheur me poursuit avec tant de constance,
 Un astre si cruel s'oppose à mes projets,
 Que l'on doit pardonner l'aveu que je vous fais.
 Oui, Seigneur, je vous vis après cette défaite,
 Qui des Hébreux vaincus entraîna la retraite :
 Depuis ce triste jour je n'ai pu parvenir
 A chasser de mon cœur un fatal souvenir.
 A l'instant de nos Dieux j'implorais l'assistance,
 Je les priois d'éteindre un feu qui les offense ;
 Mais hélas, pour tout fruit d'un encens malheu-
 reux,
 Samson me voit, me sauve, & devient amoureux.

S A M S O N.

Ah Princesse..

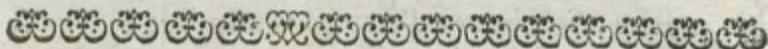
D A L I L A.

Ecoutez : qu'un éternel silence,
 De votre amour naissant étouffe l'espérance ;
 Qu'un tel aveu, Seigneur, m'acquitte pour tou-
 jours,
 Et de votre tendresse, & de votre secours.
 Il ne sort qu'à regret d'une timide bouche ;
 Mais je vous le devois puisqu'enfin il vous touche ;

Dussai-je même y prendre un plaisir séducteur ,
 Je devois ce triomphe à mon Libérateur.
 Toutefois s'il m'estime & veut que j'y survive ,
 Il ne me verra plus.....& vous que l'on me suive.
 (Elle sort.)

S A M S O N .

Quoi! vous m'aimiez , Madame....

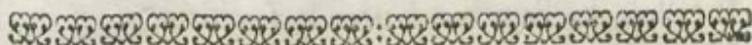


S C E N E IX.

S A M S O N *seul.*

ELle quitte ces lieux ,
 C'est à moi d'assurer le bonheur de mes feux ,
 Ah puisque ma Princesse à mes vœux est sensible ,
 Pour obtenir la main tout me sera possible ,
 Je cours y travailler , & je veux que le Roi
 Lui fasse dès ce jour un devoir d'être à moi.
 S'il m'ose refuser , qu'il craigne ma vengeance ,
 Lui, tous les malheureux qui prendront sa défense.
 Acab, renonce au bien qui l'étoit destiné ,
 Le nom d'époux n'est dû qu'à l'Amant fortuné....
 Mais il faut donc trahir l'espoir de Tamnatée ?
 D'un hymen solennel mon pere l'a flattée ,
 Un pareil changement.... n'importe , évitons-la ,
 Pourrois-je balancer entre elle & Dalila!
 (Il sort.)





SCÈNE X.

ARMILLA, L'ESCLAVE
D'ACAB.

ARMILLA.

AH nous sommes enfin échappés à sa rage ;
Il ne nous poursuit plus.

L'ESCLAVE.

L'effort de mon courage
Eût sans doute arrêté la fougue de ses pas ;
Mais je n'ai pas voulu hasarder tes appas.

ARMILLA.

Tu crois te disculper par une vaine excuse,
Ne t'ai-je pas vû fuir ?

L'ESCLAVE.

Bon, c'étoit une ruse
Pour l'attirer à moi.

ARMILLA.

Quel sera ton destin,
Chère maîtresse, hélas.

L'ESCLAVE.

Ce lion inhumain,
Sans avoir nul égard à la foi qui l'engage,
Aura d'un coup de dent, cassé son mariage.
Je pleure amèrement son destin rigoureux ;
Mais je ne pouvois pas vous sauver toutes deux.

ARMILLA.

Il te sied bien de faire encor le magnanime ;
Tu crois donc par la fuite acquérir mon estime ?

Il falloit du lion combattre la fureur ,
 Opposer à sa rage une mâle vigueur ;
 Te livrer à ses coups pour sauver ma maîtresse.

L' E S C L A V E .

Compte sur ma valeur comme sur mon adresse ,
 Si jamais il revient... que ne puis-je à présent
 Le tenir tête à tête & d'un bras pourfendant ?

(*Apperçant le Lion mort.*)

Ohime !

A R M I L L A .

Qu'as-tu donc ?

L' E S C L A V E .

Le voici.

A R M I L L A .

Je suis morte.

L' E S C L A V E .

Je ne vauz gueres mieux.

A R M I L L A .

La frayeur me transporte.

Au secours ! . . .

L' E S C L A V E .

Eh paix donc, tu vas le réveiller.

Il s'agit de s'enfuir, & non de babiller.

A R M I L L A .

Sa gueule est tout en sang.

L' E S C L A V E .

Vrayment il sort de table,

Et fait un somme après.

A R M I L L A .

O destin favorable,

Il est mort ! quelle main a pû le terrasser ?

L' E S C L A V E .

Ah c'est moi qui l'aurai tué sans y penser ;

Mais l'est-il bien aussi ? car . . . quelquefois . . . ?

ARMILLA.

Regarde.

L'ESCLAVE.

Oh non, quand j'ai vaincu je méprise.

ARMILLA.

Prend garde,

Il vient de remuer.

L'ESCLAVE.

Quoi? que dis tu?

ARMILLA.

Non, non:

Je me trompois.

L'ESCLAVE.

Peut-être est-ce un juste soupçon.

ARMILLA.

Je m'abusois, te dis je.

L'ESCLAVE.

Ah tant mieux: mon courage

Ne sçauroit s'amuser deux fois au même ouvrage;

Je l'aurois laissé-là.

ARMILLA.

Je ne vois nul débris,

Nulles traces.....

L'ESCLAVE.

Vrayment, il mange les habits

Avec le reste.

ARMILLA.

Helas! qu'est-elle devenuë?

L'ESCLAVE.

Elle est en racourci dans sa pance veluë:

Il nous l'aura croquée, & pour punition

Le gourmand sera mort d'une indigestion.

Mais je veux la venger comme épouse future

D'Acab mon maître.

A R M I L L A .

Quoi ?

L' E S C L A V E .

Je vais couper sa hure,
La porter en triomphe au Palais, & de-là

(Le Lion remuë.)

J'en veux faire une daube; y mettre... Qui va-là?
Comment! tu n'es pas mort? ah la maudite bête!
Ma foi nous ferions mieux de lui laisser sa tête.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

DALILA, ACAB.

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Philistins.

A C A B.

Cette sombre tristesse où je vois votre cœur,
Doit-elle empoisonner un si parfait bonheur ?
Charmante Dalila, que votre trouble cesse,
Et paroissez du moins approuver ma tendresse ;
Acab va recevoir au pieds de nos Autels,
Une main qui l'éleve au dessus des mortels.
Pour rendre ma fortune & ma gloire achevée,
Il manque à ma valeur de vous avoir sauvée !
Je le sçais ; mais le sort, que j'éprouve si doux,
Epuisa ses faveurs en me donnant à vous.

D A L I L A.

Aux plus parfaits plaisirs succèdent les allarmes.
Ce jour d'un doux hymen vous promettoit les
charmes,

Mais je crains que Samson, guidé par sa fureur,
Ne le remplisse, hélas ! de tumulte & d'horreur.

C

A C A B.

Que pourroit cet Hébreu ? quelle est son espérance ?

D A L I L A.

Il exige du Roi ma main pour récompense,
Et de tout autre prix son courage blessé,
Menace de venger son amour offensé.

A C A B.

L'insolent jusqu'à vous élève son audace !
Quel que soit son service, un tel orgueil l'efface ;
Qu'il tremble....Mais, Madame, avec tranquillité
Vous m'annoncez l'excès de sa témérité ;
Cet affront cependant, comme moi, vous offense :
Et loin que votre gloire en presse la vengeance,
Je ne remarque en vous aucune émotion,
Vous semblez approuver sa folle passion.
Ah ! rassurez du moins ma tendresse allarmée,....
Ou contre cet Hébreu ma colere allumée....
Madame, pardonnez à ces transports jaloux,
Et de ces yeux charmans moderez le courroux.
Je sçais que mes soupçons vous feroient une injure ;
Je ne puis me résoudre à vous croire parjure :
Non, vous ne l'êtes point ; un cœur né vertueux,
Jusques dans le tombeau porte ses premiers feux.

D A L I L A.

Quelle est cette raison qui vous oblige à croire,
Que mon amour pour vous intéresse ma gloire ?
Il est vrai, j'obéis aux volontez du Roi,
Lorsque en votre faveur il exige ma foi :
Mais aux empressements que vous fîtes paroître,
Je ne ressentis point ceux que l'amour fait naître ;
Vous-même mille fois me peignant votre ardeur,
Vous m'avez reproché l'excès de ma tiédeur :
Et s'il faut sans détour que ma bouche s'exprime,
Vos soins les plus pressans n'ont eu que mon estime.

D'un œil indifférent je vois votre soupçon ,
Puisque sans vous trahir je puis aimer Samson.

A C A B.

Vous l'aimez ? justes Dieux ! quelle est mon infor-
tune !

D A L I L A.

Etouffons, s'il se peut, une flamme importune :
Pour venger ton amour j'immolerai le mien ,
Imite mon exemple en immolant le tien ;
Ne nous arrêtons point à d'inutiles plaintes.

A C A B.

Voilà donc le malheur que présagoient mes craintes.
Quoi ! vous êtes sensible, & lorsque vous aimez ,
Par un autre que moi vos feux sont allumez !
C'étoit pour un rival que brilloient tant de charmes,
Ils ne me réservoient que d'affreuses allarmes !
Oui, je ne sçais que trop qu'en vous donnant à moi
Ce ne fut point l'amour qui vous en fit la loi.
J'espérois par mes soins, par ma persévérance,
Vaincre cette froideur, seul fruit de ma constance.
Dieux ! faut-il qu'un Hébreu qu'a suscité le sort,
Ne conserve vos jours qu'en me donnant la mort !
Vous aimez cet Esclave ! eut-on jamais pû croire,
Qu'un triomphe pareil honora sa victoire !
Ah, Madame ; ce cœur si long-tems attendu ,
Aux vœux d'un autre ! Amant peut-il s'être rendu !

D A L I L A.

Acab, de notre cœur les mouvemens rapides,
Naissent des passions qui leur servent de guides ;
Sur nos foibles esprits leur empire absolu ,
Malgré tous nos efforts a toujours prévalu.
Pour l'un indifférens, pour l'autre pleins de flâmes,
Nous ne disposons point du penchant de nos âmes,
Sous les traits de l'amour lorsque nous fléchissons,

Ce Dieu nomme l'objet, & nous obéissons.
 Respectez toutefois une illustre foiblesse;
 J'en ferois vanité sans nos Loix qu'elle blesse.
 Le Juge d'Israël, avant d'être opprimé,
 Eut offert un haut rang à qui l'auroit aimé.
 Mais il vient en ces lieux: Phanor le veut entendre;
 En ce funeste état quel parti puis-je prendre?

A C A B.

Le mien est pris, Madame: & je dois en ce jour
 Immoler mon rival & non pas mon amour.

(Appercevant Samson.)

Voyez couler le sang. . . .

D A L I L A.

Que veux-tu faire? arrête:
 Suis mes pas, vient sçavoir ce que le sort t'apprête.

A C A B.

Qu'il me soit favorable; ou mon bras à vos yeux
 Perce de mille coups un rival odieux.

***** o *****

S C E N E II.

E M A N U E L, S A M S O N.

E M A N U E L.

MOn cœur ne peut suffire aux transports d'alle-
 gresse,
 Dont le Ciel adouci, anime ma vieillesse.
 Quoi! du Dieu d'Israël la suprême bonté
 T'a nommé l'instrument de notre liberté?
 Ah! mon fils, cher appui d'une race proscrite,
 Sur ton front fortuné ma joye étoit écrite;
 Et je reçus en toi, lorsque tu vis le jour,

L'objet de mon bonheur comme de mon amour.
 Détrui donc l'ennemi que le Ciel t'abandonne :
 Il veut qu'on obéisse aussitôt qu'il ordonne ;
 Et j'avouerai mon fils que tes retardemens,
 Me font craindre pour toi ses justes châtimens.
 Tu ne devois entrer dans ce séjour funeste,
 Que pour y signaler la vengeance Céleste.
 Ce n'étoit que le fer, & la flâme, & les cris,
 Qui devoient m'anoncer l'approche de mon fils.

S A M S O N.

Des objets trop chéris arrêtoient mon courage,
 J'ai dû les affranchir des horreurs du carnage,
 Et craindre que sur eux, les Philistins domptez,
 Ne vengeassent les coups. . . .

E M A N U E L.

Vaines perpléxitez.

Croyez que ces égards & cette prévoyance
 Pour vos freres & moi deviennent une offense,
 Avez-vous dû penser que nos timides cœurs,
 Craignissent une mort d'où naîtroient vos honneurs?
 Il falloit, animé d'une aveugle furie,
 Ne faire qu'un bucher d'une Cour ennemie ;
 Il falloit tout confondre en ce juste courroux,
 Eussions-nous dû périr, & même par vos coups.
 Vous vous servez ici d'une inutile excuse,
 Et je crois entrevoir. . . . Faites que je m'abuse,
 Juste Ciel! mon esprit rappelle en frémissant,
 Les soupçons d'un amour que votre cœur ressent.
 Dalila. . . .

S A M S O N.

Quoi! Seigneur?

E M A N U E L.

Ce nom fatal vous trouble ;
 Vous rougissez, mon fils, & mon effroi redouble.

S A M S O N.

Je rougis, il est vrai; mais cette émotion,
 Ne part point des effets de la confusion;
 Et lorsqu'on est épris du beau feu qui m'anime,
 Craindre de l'avouer en seroit le seul crime.
 Le nom de Dalila peut causer mes transports,
 Mais mon amour pour elle est exempt de remords.
 Tout ne m'apprend-il pas que cette ardeur extrême,
 A passé dans mon cœur par l'ordre du Ciel même;
 Et que, pour la sauver d'un péril éminent,
 Il suscitoit ma main en la lui destinant?
 C'est le prix des travaux où sa faveur m'engage;
 De ses bontez pour moi cet objet est le gage:
 Et vous devez connoître à la grandeur du prix,
 Que Dieu seul récompense aujourd'hui votre fils.

E M A N U E L.

Samson, que parlez-vous de prix, de récompense?
 Quoi! vous taxés déjà la suprême Puissance?
 Quels que soient vos travaux, osez-vous vous flater
 Que Dieu daigne sur eux descendre & s'arrêter?
 Mais, que dis-je? ce fils qu'un fol amour entraîne,
 Ne fera nul effort pour briser notre chaîne,
 Lui-même retenu par d'indignes liens,
 Me verra lâchement expirer dans les miens.
 Le Ciel d'un saint devoir vous ouvre la carrière,
 Votre erreur en referme aussi-tôt la barrière:
 Et loin de résister à de lâches amours,
 Vos soins jusques au Ciel leur cherchent du secours
 Le croyez-vous Auteur d'une telle foiblesse?
 Ah! le caprice seul fait naître la tendresse,
 Mais le charme imposteur bien-tôt s'évanouit,
 Et le même caprice à son tour le détruit.

S A M S O N.

A l'amour, le plus pur rendez plus de justice,

La raison le soutient & non pas le caprice ;
D'un objet si charmant quels que soient les at-
traits ,

Ses vertus dans un cœur portent les premiers traits :

Et le mien pénétré de leurs vives atteintes ,

En gardera toujours les profondes empreintes.

Mais croyez que Samson soumis à leur pouvoir ,

N'en respecte pas moins les Loix de son devoir.

Lorsque par notre hymen Dalila garantie ,

Pourra voir sans péril embraser sa patrie ,

Que l'aveugle fureur qui préside aux combats ,

Sur de vrais ennemis pourra guider mon bras ;

J'immolerai sans choix de coupables victimes ,

Et leur sang criminels effacera nos crimes.

Oui, je jure, Seigneur, par vos jours précieux ,

De briser, de venger nos fers injurieux ;

Et si je ne remplis toute votre espérance ,

Puisse, pour m'en punir, la Céléste vengeance

Me livrer en opprobre aux Philistins cruels :

Que traîné par leurs mains aux pieds de leurs Autels ;

J'y serve de jouet à tout ce peuple impie ,

Et que j'y meure enfin, couvert d'ignominie.

E M A N U E L.

C'en est assez, mon fils, après de tels sermens ;

Je puis de votre hymen avancer les momens :

Puisque des Philistins il presse la défaite ,

Qu'il en est le garant, mon ame est satisfaite.

Mais Phanor voudra-t-il accorder à vos vœux...

S A M S O N.

Je brave le mépris d'un Monarque orgueilleux.

Qu'il soit à mon amour, favorable ou contraire ,

Dalila m'appartient, puisque j'ai sçu lui plaire.

Mais il faut aujourd'hui pour la justifier ,

Que Samson la demande & s'abaisse à prier.

E M A N U E L.

Je vais, sans plus tarder, anoncer à tes freres,
Et ta gloire prochaine, & nos destins prosperes.
Mais, mon fils, songes-tu que pour d'autres appas,
Pour la fille d'Aram,...

S A M S O N.

Seigneur, n'achevez pas:
Le Roi vient; mon rival & Dalila le suivent.

*****o*****

S C E N E III.

LE ROI, DALILA, ACAB,
ARMILLA, ZAMEC, *Suite.*
S A M S O N *au fond du Théâtre.*

A C A B.

Oui, Seigneur, un Hébreu que vos ordres prof-
crivent,
Fier d'avoir fait tomber un Lion sous ses coups,
Ose aimer Dalila, veut être son époux.
Déjà nos ennemis, flatez d'un vain augure,
Font entendre en ces lieux un insolent murmure;
Prétendent que lui seul peut changer leurs destins.
Hâtez-vous d'enlever cet espoir aux mutins:
De leur coupable chef punissez l'arrogance;
Ainsi que son amour, sa valeur vous offense,
Les maximes d'Etat en cet événement,
Défendent que Samson triomphe impunément.

P H A N O R.

D'un rival généreux respectez le courage.
La vertu doit toujours s'attirer notre hommage;
Ma gloire ni l'Etat n'ont rien à redouter.

Quel que soit cet Hébreu je ſçaurai l'arrêter,
 Et toute ſa valeur ne pourra me contraindre
 Qu'à l'admirer, Acab, & non pas à le craindre.
 Prévenons cependant de perfides complots :
 Des chefs, & des ſoldats reveillez le repos,
 Zamec, allez au camp: je marche ſur vos traces,
 Et je ſçaurai bien-tôt d'où partent ces menaces,
 (*Zamec ſort.*)

D A L I L A.

Seigneur, je ſuis en proye aux plus vives douleurs,
 Rien ne ſçauroit tarir la ſource de mes pleurs.
 Quoique déterminée en cette concurrence,
 Je trahis le devoir ou la reconnoiſſance ;
 Tous deux également tyranniſſent mon cœur :
 Dans ce cruel combat, quel ſera le Vainqueur ?
 Au généreux Acab ma promeſſe me lie ;
 Le bras de ſon rival m'a conſervé la vie ;
 Je ne puis m'acquitter de ce que je leur dois,
 Sans devenir ingrate, ou manquer à ma foi.

A C A B.

Princeſſe, de quels ſoins êtes-vous agitée ?
 Eh quoi ! pour un Hébreu votre ame inquiétée ;
 Ne peut-elle payer un ſervice fatal,
 Sans l'honorer ici du nom de mon rival ?
 A mes tendres deſirs dès long tems réſervée,
 N'étiez vous pas à moi quand il vous a ſauvée ?
 Votre cœur pour Samſon doit-il ſ'intéreſſer,
 Lorſque c'eſt à moi ſeul de le récompenſer ?
 Banniſſez des égards dont mon amour ſ'irrite :
 Juſques dans un Hébreu je chéris le mérite,
 Et ſçais donner, Madame, au ſervice rendu
 Tout le prix, tout l'honneur, qui lui peut être dû.
 De nos Dieux par ſon bras la faveur ſe ſignale,
 Il peut tout eſpérer d'une main libérale.

Mais de la même main ardente à s'acquiter,
Si jusques à ma flâme il osoit attenter,
Je punirois bien-tôt sa téméraire audace.

S A M S O N.

Le voici cet Hébreu que ton courroux menace ;
Il vient te disputer de si charmans appas,
Eprouver ta valeur, & défier ton bras.
Je viens d'entendre, Acab, ce que tu te proposes,
Et vais t'ouvrir le champ, entres-y si tu l'oses.
Prince des Philistins, que le Dieu d'Israël
A choisi pour punir son peuple criminel,
Ministre de ses Loix & de notre supplice,
Il t'a commis aussi pour nous rendre justice,
Pour connoître nos droits, & pour m'être garant
Du prix qui cause ici ce fameux différend.
Aujourd'hui Dalila par mon bras t'est renduë ;
Nous prétendons tous deux que sa main nous soit
duë :

Décide maintenant ; mais sur-tout souviens-toi,
Pour ton propre intérêt, de décider en Roi.

P H A N O R.

Est-ce un Hébreu qui parle, est-ce un Roi qui
l'écoute !

Avec un tel discours tu prétendrais sans doute,
Sortir de la misere où te plonge le sort,
Et finir tes malheurs par une illustre mort ?
Enyvré de l'espoir d'une frivole gloire,
Tu crois en m'outrageant consacrer ta mémoire ?
Mais non : Loin de punir ta folle ambition,
Tu n'excites en moi que la compassion.
Les Hébreux à mes yeux sont si peu redoutables,
Qu'il peuvent sans péril y paroître coupables.
Renonce cependant à l'inutile espoir,
Qu'un indiscret amour t'avoit fait concevoir :

Le sang des Philistins, l'orgueil de leur naissance,
 Tout défend à Samson une telle alliance.
 Mes Décrets....

S A M S O N.

De tes Loix je suis assez instruit.

Ton pouvoir les dicta : ma force les détruit.
 D'un Prince généreux j'attendois la réponse ;
 Mais puisque c'est ici le Tiran qui prononce ,
 Qu'il sçache que les Loix ne peuvent subsister,
 Qu'autant que la raison nous les fait respecter :
 Qu'il faut que la justice aux hommes les propose,
 Pour leur faire subir le joug qu'on leur impose.
 Inflexible Vainqueur d'un peuple infortuné,
 Penses tu qu'à jamais le Ciel l'ait condamné,
 Et qu'il te soit permis d'augmenter sa misère,
 Par les Arrêts cruels que prescrit ta colère !
 Tu nous méprises ? crains qu'un funeste revers,
 Ne te fasse tomber du Trône dans les fers.
 C'est en vain qu'à fléchir tu voudrois nous con-
 traindre ;
 Les Hébreux désarmez n'en sont pas moins à
 craindre.

N'espère pas long-tems jouir de leurs regrets ;
 Le Ciel a limité le cours de tes forfaits ;
 Et lorsqu'il nous punit par une main coupable ,
 Le supplice est cruel, mais il n'est pas durable.

P H A N O R.

Gardes, répondez-moi de cet audacieux ,
 Qu'une obscure prison....

D A L I L A.

Que faites vous, ah Dieux !

Quoi ! mon Libérateur gémiroit dans les chaînes,
 Et pour comble de maux je causerois ses peines ?
 Seigneur, épargnez moi le douloureux affront,

Dont sa captivité feroit rougir mon front.
 Je sçais qu'a le punir l'équité vous convie,
 Samson est criminel, mais je lui dois la vie;
 Et quoique son audace ait pû vous offenser,
 Ne soyez Souverain que pour récompenser.

A C A B.

Quel jaloux mouvement m'agite & me dévore !
 Ingrate Dalila: quoi! vous pouvez encore
 Faire éclater vos soins pour un vil étranger,
 Et retenir le bras qui doit nous en venger ?

P H A N O R.

J'admire les effets de la reconnoissance:
 Je sçais sur les grands cœurs ce qu'elle a de puissance,
 Et le vôtre, Madame, en cette extrémité,
 M'apprend qu'il les surpasse en générosité;
 Puisque nos Loix, l'amour, votre Roi qu'on outrage,
 Ne peuvent de Samson balancer l'avantage.
 Hé bien, ou soyez donc le prix de sa valeur,
 Ou couronnez d'Acab l'impatiente ardeur;
 Décidez sur le champ.

D A L I L A.

Moi, Seigneur ?

P H A N O R.

Je l'ordonne.

D A L I L A.

Vos droits sur Dalila...

P H A N O R.

Je vous les abandonne,
 Mais quel que soit le sort de cet ambitieux,
 Qu'une fuite soudaine en délivre ces lieux;
 Ou je sçaurai punir l'insolent qui me brave,
 Ou comme votre époux, ou comme mon Esclave.
 C'est à vous maintenant à vous déterminer,
 Madame, prononcez....

S A M-

S A M S O N.

Bien loin de m'étonner

Un semblable discours m'annonce ta foiblesse :

Madame, l'amour seul ici vous intéresse.

Phanor de vos devoirs a brisé les liens ,

Il vous remet ses droits, & je renonce aux miens,

Libre de tous égards, que votre cœur décide.

A C A B.

Quelle est l'aveugle erreur où ton orgueil te guide ?

Crois-tu que Dalila, par un honteux aveu,

Voulut à son Amant préférer un Hébreu ?

Esclave dans ces lieux, peux tu t'y méconnoître ?

S A M S O N.

Apprend qu'un tel Esclave est ici le vrai maître :

Que toi-même déjà n'y respirerois plus ,

Si Samson de ta part avoit craint un refus.

D A L I L A.

Seigneur, que vos bontez pour moi se renouvel-
lent,

Suspendez le courroux dont vos yeux étincellent :

Ne précipitez point un Arrêt inhumain.

Que résoudre !... il s'attend à recevoir ma main :

Justes Dieux ! de quel œil verriez-vous un tel crime !

Amour de tes fureurs sois sa seule victime :

Je n'épouserai point Samson : cruel devoir ,

Sur un cœur vertueux connois tout ton pouvoir.

(Elle sort.)

P H A N O R.

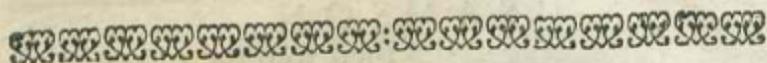
Ses soins, & ton service emportent la balance,

Tu peux dans mes trésors puiser ta récompense,

Je le veux : mais sur tout qu'un exil éternel,

Dérobe à mes regards le fils d'Emanuel.

Acab, venez au camp.



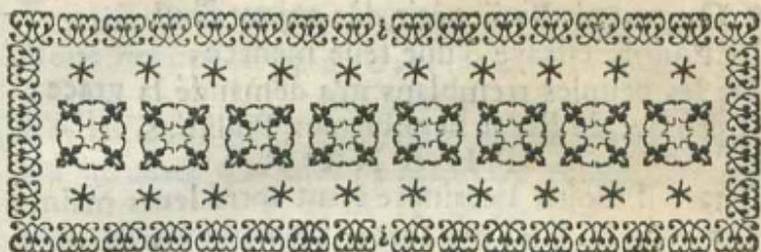
S C E N E IV.

S A M S O N *seul.*

L'Ai-je bien entenduë !
 Quel charme tient ici ma fureur suspenduë !
 Ils me jouoient sans doute , & par un faux aveu
 L'ingrate m'a flatté pour mieux trahir mon feu.
 Maîtresse de son choix.... ah perfide Princesse !
 Tu vas payer bien cher cette feinte tendresse !
 Ton Amant & ton Roi vont bien-tôt éprouver
 Ce que peut mon courroux quand on l'ose braver.
 Mais devois-je si tard attendre à me résoudre !
 Quoi ! le Ciel à mon bras a confié la foudre ,
 Et j'ai pû différer ! ... Courons aux ennemis ,
 Méritons les honneurs qui m'ont été promis :
 Vengeons de ces Tyrans nos Tribus opprimées ;
 Un seul homme , guidé par le Dieu des armées ,
 Peut soutenir un Trône ou le mettre en éclats ,
 Et changer à son gré la face des Etats.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente le camp des Philistins, & une tour dans l'éloignement.

PHANOR, ACAB.

ACAB.

DE tous vos ennemis la perte inévitable,
 Nous vengera bien-tôt d'un Esclave coupable,
 Où lui-même en nos mains livré dans un moment,
 Recevra de son crime un juste châtement.
 Mille soldats mourans n'ont pû lasser sa rage,
 Déjà de toutes parts il portoit le carnage;
 Il venoit dans ce camp répandre la terreur,
 Et peut-être sur vous assouvir sa fureur;
 Quand du grand Prêtre Heli j'ai menacé la tête;
 " Que tes soins, ai-je dit, écartent la tempête,
 " Délivre les Tribus d'un dangereux appui,

« Ou tu vois Israël périr dès aujourd'hui.
Le Pontife effrayé d'une telle menace,
De ses peuples tremblans m'a demandé la grace :
Il promet de livrer Samson aux Philistins.

P H A N O R.

Sera-t-il moins à craindre étant entre leurs mains ?
Il a reçu du Ciel des forces invincibles ;
J'ai cru lire ma perte en ses regards terribles.
Nous pourrions, il est vrai, de toute autre valeur,
Par de nobles efforts repousser la chaleur ;
Le courage & la force ont des bornes prescrites ;
Une force opposée en restreint les limites :
Mais les faits surprenans qu'il vient d'exécuter,
M'apprennent qu'à Samson rien ne peut résister ,
Et que l'ordre du Ciel le conduit & l'inspire.

A C A B.

Quoi ! Seigneur, à trembler il pourroit nous réduire ?
Nos Dieux entre ses mains voudroient ils déposer,
La foudre qui ne doit servir qu'à l'écraser ?
Ces Dieux que nous servons & que son culte of-
fense ,

L'accableront plutôt du poids de leur vengeance.
Vous l'allez voir ici sous les fers abbatu,
Vous convaincre en tremblant de sa fausse vertu,
Prendre d'un suppliant le timide langage,
Et porter en Hébreu le joug de l'esclavage,
Mais que dis-je, Seigneur ! après sa cruauté,
Bornerez-vous sa peine à la captivité ?
La mort. . .

P H A N O R.

Ah ne crois pas si le Ciel nous le livre,
Qu'à de tels attentats je le laisse survivre ;
Que dis-je, Dalila décide de son sort.
Tu m'as dit qu'elle l'aime : Il mérite la mort.

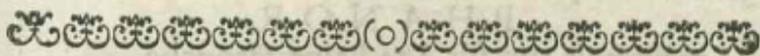
Et puisqu'à cet Hébreu l'ingrate est asservie,
 Nous devons le punir d'avoir sauvé sa vie.

A C A B.

Ah! laissez m'en le soin, mon amour outragé,
 Par un autre que moi ne peut être vengé.

P H A N O R.

Non, sans commettre Acab contre ce téméraire,
 Je veux...



S C E N E II.

P H A N O R , A C A B , E M A N U E L.

E M A N U E L.

T Remble, Phanor, on t'amene son pere,
 Redoute le moment de ma captivité,
 Il t'annonce celui de ton adversité:
 Mon fils auroit déjà réduit ton Trône en cendres,
 Si d'un indigne amour il eut pû se défendre:
 Dalila de Samson suspendoit le courroux,
 Mais son pere opprimé détermine ses coups.
 Je le vois soutenu par des forces divines,
 Relever Israël sur tes propres ruines,
 Renverser tes faux Dieux, détruire leurs Autels;
 Et noyer dans leur sang tes peuples criminels.

P H A N O R.

Pour imposer un frein à leur cruelle rage,
 Que de ce furieux le pere soit l'otage;
 Et que dans cette tour il reçoive la mort;
 Si Samson contre nous tente le moindre effort.

E M A N U E L.

Crois tu par mon trépas arrêter sa victoire ?
 Il sçait que de mon sang j'acheterois sa gloire.
 Ah plût à l'Eternel, pour moi, pour tous les miens ;
 Que mes derniers soupirs entraînaissent les tiens,
 Tu me verrois courir au supplice avec joye,
 Si des mêmes tourmens tu devenois la proye ;
 Et quoiqu'avec ton sang le mien fut répandu,
 Je n'aurois pas l'affront de l'y voir confondu.

P H A N O R.

Je reconnois ton fils à ta haine farouche.
 Essayons, puisqu'enfin nul bienfait ne le touche,
 Si ta mort peut au moins émouvoir son grand cœur.

E M A N U E L.

Pour me faire périr tu crains trop ce Vainqueur.

P H A N O R.

Je le crains ? à l'instant tu m'en verras le maître,

E M A N U E L.

Mon fils seroit le tien, s'il avoit voulu l'être ;
 Il en est tems encore & tu peux éviter
 L'abîme où ton erreur va te précipiter.
 Remets en liberté nos Tribus outragées,
 Avant que par ta mort Samson les ait vengées.
 Tu peux lui dérober des triomphes certains,
 Et relever un Sceptre échappé de tes mains,
 Tu crois que la frayeur me dicte ce langage,
 Reconnois les Hébreux au motif qui m'engage ;
 Ton bonheur m'obstina dans mon inimité,
 Et ta perte prochaine excite ma pitié :
 Redoute... Mais ce cœur impie & téméraire,
 Pourroit-il profiter d'un conseil salutaire !
 Adieu, j'entens tonner l'Eternel en courroux,
 Et vais de ma prison voir éclater ses coups.
 Israël, bénissez cette sainte journée.

PHANOR.

Déplore bien plutôt ta race infortunée.



SCÈNE III.

PHANOR, ACAB, ZAMEC,

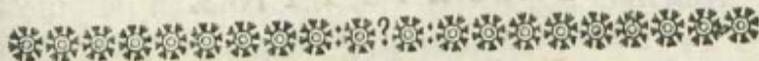
Suite.

L'ESCLAVE D'ACAB.

SEigneur, grande nouvelle: on amène Samson
Enchaîné comme un Ours, & doux comme un
mouton,

PHANOR.

Acab, je te remets & le fils, & le père,
Dispose de leur sort au gré de ta colère;
Et songe en punissant ces Hébreux criminels,
A venger ton amour, mon Peuple, & nos Autels.



SCÈNE IV.

ACAB *seul.*

AH! je ne puis si loin porter mon espérance,
Ce n'est que pour les Dieux qu'est faite la ven-
geance;

Samson à ce moment à mes pieds renversé,
Ne sçautoit appaiser mon amour offensé,
Et même après sa mort, je crains que son image,

Dans le cœur d'une ingrata encore ne m'outrage.
 C'est là que triomphant d'un rival malheureux,
 Sans cesse il renâtra pour traverser mes feux:
 Il ne peut au tombeau dissiper mes allarmes,
 Sa perte coûtera de précieuses larmes,
 Eh quel sort plus heureux pourroit il souhaiter?
 Je mourrois mille fois, pour me voir regretter...
 N'importe, qu'il péricisse; & sur-tout qu'il ignore
 Jusqu'où va son bonheur, à quel point on l'adore,
 (*Samson paroît.*)
 Le voici: sur son front je vois avec horreur,
 Les traits qui de l'ingrata ont embrasé le cœur;
 Ses funestes regards redoublent ma colere:
 Qu'un rival est affreux lorsqu'on nous le préfère!



S C E N E V.

S A M S O N, A C A B, Z A M E C,
 P H I L I S T I N S.

S A M S O N.

Pour punir mes Tyrans ma haine a profité,
 Du stratagême heureux qu'eux-mêmes ont inventé;
 Traîtres, qui n'avez pû me vaincre à force ouverte,
 Votre propre artifice avance votre perte,
 Puisqu'il m'approche enfin de ces lâches soldats,
 Que la peur de mourir déroboit à mon bras.

A C A B.

Le Ciel entre nos mains a remis le coupable;
 Voici de ses fureurs le terme redoutable:

Philistins, que son sang à vos yeux répandu,
 Vous venge de celui que vous avez perdu.

S A M S O N.

De mon Pere captif quel peut être le crime?
 Contre un foible vieillard, quel intérêt t'anime,
 Acab? dans la prison pourquoi le retenir?

A C A B.

C'est de tes attentats que l'on doit le punir,
 Qui peut chérir un fils si digne du supplice,
 Partage ses forfaits, en devient le complice.
 Ce vieillard dont l'orgueil nous bravoit à l'instant,
 Dans cette affreuse tour & t'appelle, & t'attend.
 Chasses-en, si tu peux, la mort qui l'y menace,
 Viens briser des liens où gémit son audace,
 A ta seule valeur il veut avoir recours :
 Hâte-toi, son état a besoin de secours.

S A M S O N.

J'obéis aux décrets, que mon ame respecte :
 Oui, je vais vous venger de cette race abjecte,
 Grand Dieu. Mais dans le rang où vous m'avez
 admis,

Pourquoi ne m'offrez-vous que de tels ennemis!
 Mon indigne Rival ne sçauroit se contraindre,
 Il me brave au moment qu'il cesse de me craindre,
 Que ferois-tu de plus pour aigrir ma douleur
 Si tu devois mes fers à ta propre valeur?
 Ne croi pas cependant ta victoire parfaite,
 Il en doit plus coûter, Acab, pour ma défaite,
 Et malgré cette armée à qui tu fais la loi,
 Ta fierté va bientôt faire place à l'effroi.
 Philistins, à la mort rien ne peut vous soustraire,
 Ce jour est le dernier enfin qui vous éclaire:
 Je détruis le pouvoir qu'on vous vit usurper,
 Tout ce camp est ma proie, il ne peut m'échaper.

Il vous reste un moyen pour fléchir ma colere ,
 Je fais grace à tous ceux qui m'offriront mon pere :
 Emanuel vivant pourra seul arrêter ,
 Les coups que par mon bras le Ciel va vous porter.

A C A B.

Penses-tu qu'à ton gré, tes clameurs les séduisent ?
 Cesse de vains discours que mes soldats méprisent.
 Tu jouis trop long-tems de la clarté des Cieux,
 Péris avec ton pere aux Autels de nos Dieux :
 Et pour mieux ressentir le malheur qui t'opresse,
 A ces mêmes Autels contemple la Princesse,
 Elle m'y donne un cœur que tu n'as pû toucher ;
 Et des feux de l'hymen allume ton bucher.

S A M S O N.

Ah c'en est trop, je cède au courroux qui m'enflâme,
 De traits les plus affreux tu déchires mon ame :
 La perfide ! . . . Il est tems de punir ton orgueil,
 Et de mettre avec lui ton amour au cercueil :
 Brisez-vous, fers honteux, laissez agir ma rage,
 Eteignons dans le sang un si cruel outrage,

*(Il rompt ses chaînes, ramasse une machoire,
 & combat les Philistins.)*

A C A B.

Que vois-je ! . . . A quand le Ciel devoit te secourir,
 Philistins, c'est ici que Samson doit périr.

S A M S O N.

Viens, Acab. . . .

A C A B.

Ne croi pas, Samson, que je t'évite.

(Après avoir combattu quelque tems.)

Quoi ! d'indignes soldats m'entraînent dans leur
 fuite.



S C E N E VI.

S A M S O N *seul.*

Perissez, Philistins, votre sang en ce jour,
 Doit cimenter ma gloire & venger mon amour.
 Et toi, lâche Rival, du coup que je t'apprête,
 Ne croi pas en fuyant mettre à couvert ta tête!
 Quoi! ce vil instrument détruit vos bataillons!
 Des plus braves soldats il couvre vos fillons!
 Philistins, rappelez ce courage intrépide,
 Et qu'une noble ardeur contre Samson vous guide.
 La fuite à mon courroux ne peut vous dérober:
 Combattez-moi du moins avant de succomber;
 Mais déjà loin d'ici la terreur les entraîne,
 Et la nuit va tromper ma poursuite & ma haine.
 Pour ne point arrêter le cours de mes exploits,
 Soleil, suspens le tien une seconde fois,
 Je combats aujourd'hui pour la même querelle,
 Qui jadis te fixa dans ta courle éternelle.
 Aux Juge d'Israël mêmes droits sont transmis:
 Un autre Josué te commande: obéis.
 Achevons de répandre un sang que je déteste,
 De ce camp fugitif détruisons ce qui reste;
 Coupables ennemis, Samson, pour se venger,
 Jusques dans votre azile ira vous assiéger.
 Sous mes coups redoublez que vos guerriers suc-
 combent,
 Que vos murs, vos remparts, à mon seul aspect
 tombent.
 Je veux que désormais vos superbes Citez;
 Soient des lieux par l'horreur & la mort habitez.

Courons...Mais, juste Ciel! quelle soif dévorante!
 Je me sens embrasé d'un haleine brulante,
 Et mon corps accablé du plus affreux tourment,
 Entraîne mes esprits dans son abattement.
 Quel supplice imprévu! quelle cruelles peines!
 Ah! tout mon sang bouillonne, & tarit dans mes
 veines.

Cherchons quelque remède à des maux si pressans.
 Quoi! l'herbe se flétrit sous mes pas languissans!
 Les ruisseaux desséchés semblent fuir un perfide,
 Et la terre à mes yeux n'offre rien que d'aride.
 Je succombe, je meurs... Grand Dieu! permet-
 tras-tu,

Que sous ce feu cuisant Samson soit abbatu:
 Ses triomphes sont vains, sa gloire est imparfaite,
 Puisque dans sa victoire il trouve sa défaite.
 Mais quel aveuglement suit ta présomption!
 Tu n'as pu surmonter ta folle passion,
 Et tu veux ignorer, lâche, quels sont les crimes,
 Qui rendent aujourd'hui tes tourmens légitimes!
 Souviens-toi, que tu viens de combattre en ce lieu,
 Pour venger ton amour, & non pas pour ton Dieu.
 Malheureux! tu croyois ne devoir qu'à toi-même,
 Le succès que tu tiens de sa bonté suprême:
 Appuyé de son bras, tu faisois tout trembler,
 Mais sans lui le plus foible auroit pû t'accabler.
 Mon mal redouble... hélas mes sens s'évanouissent,
(il tombe.)

Mes yeux sont obscurcis, & mes genoux fléchissent:
 Je vois l'horrible mort errer autour de moi;
 C'en est fait... Dieu puissant! j'espère encore en
 toi:

Sur les maux de Samson jette un regard propice,
 Ta clémence toujours balança ta justice.

Indigne

Indigne des honneurs que tu m'as présentez,
Que je partage ici tes immenses bontez.
Ah si le repentir fait descendre ta grace,
Je ne scaurois périr, & mon crime s'efface.
Ce foudre destructeur de tant de Philistins,
Produira si tu veux, une source en mes mains.
C'est toi qui me l'offrît contre ce peuple impie:
Il lui donna la mort: qu'il me rende la vie;
Semblable à ce Rocher, dont Moïse autrefois
Vit jaillir un torrent sur ton peuple aux abois.

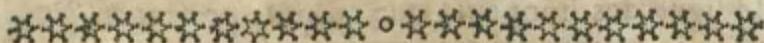
*(Il sort de l'eau d'un des côtez de la machoire,
& Samson boit.)*

On t'exauce, Samson! source délicieuse! ...
Tu réprend dans mon sein une eau miraculeuse.
O tourmens précieux! je bénis mes douleurs,
Puisque les soins d'un Dieu terminent mes mal-
heurs:

Employons dignement des jours qu'il renouvelle.
Cherchons ses ennemis, & vengeons sa querelle.
Mais mon pere gémit dans ces cachots obscurs,
Pour aller jusqu'à lui, pénétrons dans ces murs.

*(Il veut enfoncer les murs de la tour où est
son pere.)*





S C E N E VII.

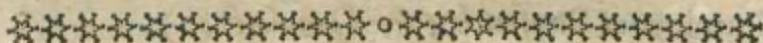
SAMSON, EMANUEL *dans
la prison.*

EMANUEL.

Garde-toi, mon cher fils, d'user de violence;
Ou ma mort toute prête en ces lieux te dé-
vance.

SAMSON.

Qu'attendez-vous, soldats? ouvrez, sans plus
rarder,
Ou tremblez pour vos jours....



S C E N E VIII.

SAMSON, *au fond du Théâtre*, EMANUEL
dans la prison, L'ESCLAVE D'ACAB.

L'ESCLAVE *tenant des clefs.*

IL croit m'intimider,
Ouvrez, dit-il; les clefs sont en des mains fidelles
Et je n'espere pas que l'on t'ouvre sans elles.
Quel terrible frappeur! on peut assurément
Dire que cet Hébreu rosse fort proprement.
Que je suis fortuné d'avoir par mes souplesses
Esquivé dans le choc ses brutales caresses!
S'il m'avoit pû tenir....

S A M S O N.

Ouvre. . . .

L' E S C L A V E.

Je suis perdu!

Seigneur, je ne le puis, cela m'est défendu,

S A M S O N.

Connois-tu bien Samson?

L' E S C L A V E.

Que trop?

S A M S O N.

A l'heure même.]

Obéis, ou tu meurs.

L' E S C L A V E.

Il parle sans emblème :

(Samson le prend par le bras.)

Que faire ? ahy, ahy.

S A M S O N.

He bien!

L' E S C L A V E.

Je ne résiste plus

Vous êtes trop poli pour craindre mes refus.

Il entre sans façon : à propos, je m'avise ;

Enfermons-le. Je crains. . . . Mais quelle est ma
bêtise,

Et quelle sorte peur vient ici me saisir !

Puisqu'il veut voir son pere, il aura tout loisir.

(Il ferme la porte.)

Pour le coup je le tiens, & la porte est fermée :

J'aurai plus fait, moi seul, que toute notre armée.

Courons donner au Roi cet avis important.
 Une telle nouvelle est de l'argent comptant ;
 Mais d'un fâcheux souci mon ame est possédée.
 Mon bras est allongé de plus d'une coudée,
 Il me l'a tant tiré, ce maudit furibond....
 Ah! voyez de combien plus que l'autre il est long!

S A M S O N *dans la prison.*

Qu'on ouvre cette porte.

L' E S C L A V E.

Oh, oh quel fier langage!
 Je ne l'ouvrirai point : vous êtes bien en cage,
 Tenez-vous-y, Seigneur.

S A M S O N.

Redoute mon courroux.

L' E S C L A V E.

Je suis en sûreté ; je connois mes verroux ;
 Mais puisque vous avez une parte si forte ,
 Allons, servez-vous-en pour enfoncer la porte ;
 Elle n'est que de fer : que vois-je!... c'en est fait!
 La porte est disparuë... ah je suis stupéfait!
 Détalons au plutôt, sa bile est échauffée.

S A M S O N, *avec son pere, & les portes
 de la prison sur ses épaules.*

Honorable fardeau, servez-moi de trophée,
 Ne perdons point de tems, courons, Emanuel,
 Rendre de mon triomphe hommage à l'Eternel.
 Ce jour pour votre fils est un jour de miracles ;
 Allons nous prosterner aux pieds des Taberna-
 cles:
 Et je vole à Gaza, remplir l'Ordre Divin.

En répandant le sang du dernier Philistin.

EMANUEL.

Hâte-toi, mon cher fils!

L'ESCLAVE.

Tuchoux! comme il l'emporte!

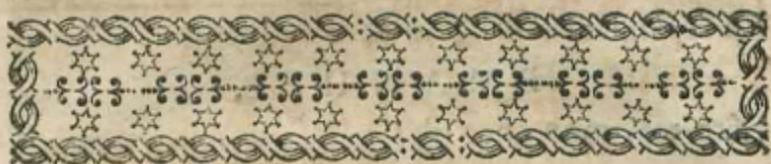
Tenez, prenez aussi les clefs avec la porte ;

Il devoit bien encor pour faire un plus beau tour,

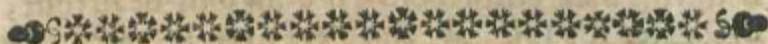
Emporter sur son dos, son Pere avec la tour.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Philistins.

PHANOR, L'ESCLAVE D'ACAB.

PHANOR.

DU camp des Philistins Samson seroit vainqueur!

Puis-je le croire, ô Ciel!

L'ESCLAVE.

N'en doutez point, Seigneur;

Les fuyards ont raison, leur récit est fidelle
 A toute votre Armée il a cherché querelle;
 Vos soldats ont fondu sur lui par pelotons;
 Il les a dispersez comme des hannetons:
 Non sans les affliger de mortelles blessures
 Qu'il leur distribuoit à fort bonnes mesures.
 D'abord le Sieur Acab a fait le fanfaron,
 Mais un moment après il a fait le poltron;
 Et laissant nos Guerriers sur le champ de bataille,
 A prudemment du Fort regagné la muraille,
 Je suis demeuré seul avec votre ennemi:

De plus, le croiriez-vous, Seigneur, j'en ai frémi!

PHANOR.

Sort fatal!

L'ESCLAVE.

Mais bien-tôt par un coup d'industrie
 La force de Samson cède à mon grand génie.
 Politiques, aux Rois vous valez des trésors,
 Les heureux changemens sont dûs à vos efforts!
 Pour délivrer son pere, il veut entrer lui-même
 Dans la prison, qu'on garde avec un soin extrême.
 Il me force à l'ouvrir: à peine est-il entré,
 Qu'à plus de douze tours je l'enferme à mon gré.
 Il éclate, il fulmine, il commande, il menace;
 Mais je tiens sous la clef son orgueilleuse audace.

PHANOR.

J'ignorois le succès de ton activité,

Sois sur que par mes dons...

L'ESCLAVE.

Je m'en suis bien douté.

PHANOR.

Mais pourquoi me cacher...

L'ESCLAVE.

Seigneur, c'est que personne

Ne pouvoit vous donner l'avis que je vous donne,
 J'étois seul.

PHANOR.

Quoi! Samson seroit en mon pouvoir!

L'ESCLAVE.

Ne vous pressez point tant, Seigneur, vous allés
 voir.

PHANOR.

As-tu les clefs sur toi?

L'ESCLAVE.

Les voici: mais qu'importe.

P H A N O R.

Puisque tu tiens les clefs...

L' E S C L A V E.

Oui: mais il tient la porte

Lui.

P H A N O R.

Comment ?

L' E S C L A V E.

Oui, vous dis-je: & sans plus discourir,
 Voyant qu'avec les clefs je refusois d'ouvrir,
 Il a fort prudemment usé d'un stratagême.

P H A N O R.

De quel ?

L' E S C L A V E.

D'ouvrir la porte, avec la porte même.

P H A N O R.

Mais je ne comprends pas...

L' E S C L A V E.

Vraiment je le crois bien,

Je ne le comprends pas non plus: & le moyen ?

Cependant, je l'ai vu d'une démarche fiere,

Emporter à la fois & la porte & son pere:

Si vous ne m'en croyez allez à la prison,

Vous n'y trouverez plus, ni porte, ni Samson.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PHANOR, ARMILLA.

PHANOR.

LES destins conjurez contre nous se déclarent,
 Je pressens, mais trop tard, les maux qu'ils nous
 préparent ;
 Les Hébreux vont naître, & je lis sur leurs fronts
 L'âpre ressentiment qui venge les affronts.
 Un seul homme, Armilla, renverse mon Empire ;
 Et ces Dieux immortels qui semblent y souscrire,
 Loin de me secourir en ce désordre affreux,
 Favorisent le bras qui s'élève contre eux.
 Ah ! puisque leur secours au besoin m'abandonne..

ARMILLA.

Il est d'autres moyens que le hazard vous donne.
 Employons l'artifice à perdre un criminel :
 Tout n'est-il pas permis pour détruire Israël ?
 Samson trop aveuglé de son amour extrême,
 Vous offre des secours contre sa valeur même :
 Il aime Dalila, qu'elle flatte l'Hébreu ;
 Du secret de sa force il lui fera l'aveu.
 Pour vaincre les rigueurs d'une Amante rebelle,
 Il n'est point de secrets qu'un Amant ne révèle.
 Engagez la Princesse à flatter son espoir,
 Et Samson dès ce jour est en votre pouvoir.

PHANOR.

Dalila le trahir, la perfide l'adore.

A R M I L L A.

Je sçais quelle est pour lui l'ardeur qui la dévore ;
 Mais c'est ce même amour qui doit l'embarasser,
 Dans le piège fatal que je vais leur dresser,
 Oui, d'un soupçon jaloux il faut frapper son ame ;
 Attaquons avec art l'intérêt de sa flâme :
 Qu'elle apprenne aujourd'hui que pour d'autres
 attraits

D'un violent amour l'Hébreu ressent les traits.
 Samson long-tems épris d'une autre Philistine ,
 A former ce projet, Seigneur, me détermine ;
 Feignons qu'à Tamnatée il a donné sa foi ;
 Dalila va le perdre en son aveugle effroi.
 Qu'elle cède un moment à ce soupçon funeste,
 Et les soins d'Armilla vous répondent du reste,

P H A N O R.

L'artifice peut-il entrer dans mes projets ?

A R M I L L A.

Vous le devez, Seigneur, au bien de vos Sujets.

P H A N O R.

Qu'elle perde Samson : mais dans cette entreprise
 Que l'amour du devoir s'il se peut la conduise.

A R M I L L A.

Je la vois.



SCÈNE III.

PHANOR, DALILA, ARMILLA.

PHANOR.

Dalila, Samson victorieux
 Arrive triomphant de nous, & de nos Dieux ?
 Mon camp est dispersé, ce Guerrier implacable ;
 A tour fait succomber sous son bras redoutable.
 Un reste de soldats qui defendent le Fort ,
 Va bien-tôt à son tour subir le même sort :
 Acab lui-même en vain s'opposoit à sa rage ;
 Contre un tel ennemi qu'auroit pû son courage ?
 Je n'ai plus à choisir dans cette adversité
 Que la fuite, la mort, ou la captivité.
 La mort est mon recours, & je dois une marque
 Qui montre à mes Sujets le cœur d'un vrai Mo-
 narque ;
 Je vais, contre Samson conduisant mes débris,
 Offrir à sa fureur...

DALILA.

A Seigneur, je frémis !
 N'exposez point des jours...

PHANOR.

Que dites-vous, Princesse ?
 Quelle fausse pitié pour moi vous intéresse ?
 Epargnez-vous des pleurs forcez & superflus :
 Mon sort n'est point l'objet qui vous touche le
 plus :
 Et quoique votre amour cause nos infortunes ;

Mes disgraces ici, ne nous sont pas communes.

D A L I L A.

Ah! ne m'accablez point de reproches affreux:
Si j'ai suivi, Seigneur, un penchant malheureux,
Mon amour immolé malgré sa violence,
Rend plus à la vertu, qu'il n'ôte à l'innocence.

P H A N O R.

Ne pas s'abandonner au feu qui le surprend,
N'est point pour votre cœur un effort assez grand;
Dalila doit encor, pour effacer sa honte,
Perdre sans balancer l'ennemi qui la domte.

Ah du moins si vos yeux ont été destinez

A causer le trépas de tant d'infortunez.

Réparez-en le crime, & que ces mêmes charmes,
Qui causerent nos maux, finissent nos allarmes.

La force dont Samson nous accable aujourd'hui,
Consiste en un secret qui n'est sçu que de lui.

Flattez-le d'un himen, pour percer ce mystère,
Il est vaincu.

D A L I L A.

Non, non: c'est envain qu'on l'espère.

Pourrois-je, juste Ciel! par un coupable effort,
Luir ravir son secret, & lui donner la mort?

Quoi! de tant de Guerriers la valeur atédie,

Ne sçauroit-elle agir que par ma perfidie,

Pourriez vous profiter de cette trahison?

Je vous ferois rougir en vous livrant Samson.

P H A N O R.

Est-il contre un Hébreu de trahison honteuse?

Je connois les devoirs d'une ame généreuse,

Madame, & j'avois sçu même vous le tracer;

Mais une funeste amour vient de les effacer.

Osez-vous hésiter à trahir un impie?

Le Ciel en vous formant, vous fit son ennemie:

Ce sont-là les égards qui doivent prévaloir ;
 Et la Religion est le premier devoir.
 Les intérêts des Dieux sont des ordres suprêmes.

D A L I L A.

Ils ont la foudre en main, qu'ils se vengent eux-
 mêmes ;

Oui, les Dieux seuls ont droit d'exercer leur cour-
 roux,

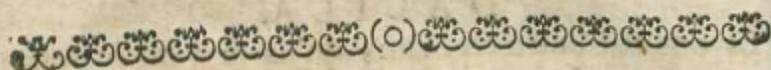
Ce qui pour eux est juste, est un crime pour
 nous.

P H A N O R.

Du sang de mes Ayeux vous avez reçu l'être :
 A quelle marque hélas ! le faites-vous connoître ?
 Mon Trône chancelant, mes Sujets terrassez ,
 Nos Autels abattus, & mes jours menacez ;
 Des Hébreux révoltez les barbares outrages ,
 Tout, n'offre à vos regards que de vaines images.
 Pouvez-vous immoler à de coupables feux ,
 La Nature, les Loix, le devoir & les Dieux ?
 Ah Dalila ! quel astre à votre sort préside,
 Vous n'osez vous résoudre à punir un perfide,
 Qui peut être à l'instant couronne ses forfaits ?
 Et vous laissez périr de fideles Sujets ?
 Ce peuple dont le sang coule pour vous défendre,
 D'une main qu'il chérit ne peut-il rien attendre ?
 Qu'opposer à Samson ? nos plus braves soldats
 Ont-ils pû soutenir les efforts de son bras ?
 Oui, sans doute, un Démon anime son courage,
 Lui donne cette force, & l'excite au carnage.
 A perdre ce cruel tout vous doit inviter ;
 Cét amour que pour vous il faisoit éclater,
 Porte lui-même atteinte à votre renommée,
 Puisqu'enfin vous avez une Rivale aimée.
 Eh quoi ! vous vous troublez ?

D A L I L A.

Dieux! qu'est-ce que j'entens?



S C E N E I V.

P H A N O R, D A L I L A, A C A B,
A R M I L L A.

A C A B.

A H Seigneur, ménagez de précieux instans,
Samson dans ses projets n'a plus rien qui l'ar-
rête,

A sa témérité dérobez votre tête:

Je l'attens, & bien-tôt il marche sur mes pas:

Conduisez la Princesse, & sauvez tant d'appas.

P H A N O R.

Non, Acab, le dessein que votre Roi médite,
Nous réserve au triomphe, & non pas à la fuite.
Dalila, demeurez....

A C A B.

Vous me glacez d'effroi.

D A L I L A.

Seigneur.

P H A N O R.

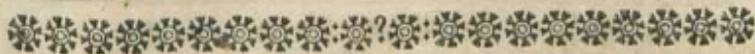
Voyez Samson.

A C A B.

Ah grands Dieux!

P H A N O R.

Suivez moi.



SCÈNE V.

DALILA, ARMILLA.

DALILA.

Impitoyable sort, ta fureur est comblée!
 Des coups les plus affreux je me sens accablée,
 Mon courage y succombe, & tu me fais souffrir!
 Tous les maux qu'aux mortels ta rage peut offrir;
 Tu me força d'aimer l'Hébreu qui nous opprime,
 De cette passion volontaire victime,
 Je suivis un devoir tyran de mes ardeurs:
 Tout, jusqu'à ma vertu, signala tes rigueurs,
 Cet amour toutefois, quoique sans espérance,
 Régnoit sur mes esprits avec tant de puissance,
 Que mon cœur dégagé des vulgaires désirs,
 De sa seule constance eut fait tous ses plaisirs.
 Il falloit donc encor pour assouvir ta haine,
 M'apprendre que Samson vient de briser sa chaîne,
 Et que trop foible, hélas! pour pouvoir m'imiter,
 D'un si parfait exemple il n'ait pû profiter.
 L'ingrat en aime un autre? ô nouvelle fatale, ...
 Dalila, croyois-tu trouver une Rivale?
 (*à Armilla*)
 Mais quel est cet objet qui trouble mon repos?

ARMILLA.

On dit que Tamnatée a soumis ce Héros.
 Quel que soit ce rapport, il blesse votre gloire;
 Mais sans l'approfondir, gardez-vous de le croire:
 Peut-être que le Roi, pour accabler Samson,
 Jette dans votre esprit un injuste soupçon;

Peut-être qu'enchanté d'une flâme nouvelle ,
 Samson le justifie & vous est infidelle :
 Ce doute en un instant peut-être dévoilé :
 Exigez le secret dont on vous a parlé.
 L'aveu d'un tel secret par qui seul il peut vaincre ,
 De sa fidélité pourra seul vous convaincre ;
 Alors, sans le trahir, vous tiendrez en vos mains
 Et la gloire & le sort du plus grand des humains,
 D A L I L A.

Que me proposes-tu. . . .

A R M I L L A.

S'il vous aime, Madame,
 Doit-il rien ménager pour vous prouver sa flâme ?
 D A L I L A.

Et s'il peut révéler ce secret important,
 J'en dois aux Philistins l'avis au même instant ?

A R M I L L A.

Non : desabusez-vous, & malgré nos maximes,
 Vos soupirs pour Samson deviendront légitimes.
 Vous lui devez la vie : il faut qu'à ce bienfait,
 Dans les cœurs généreux, cède tout autre objet,
 Je dirai plus, Madame, envain nos loix s'opposent
 A l'himen que les Dieux sans doute vous proposent :
 L'état sur son déclin vous oblige à ce choix,
 Et Samson triomphant impose d'autres Loix.
 Ah! plût aux Immortels qu'un aveu salutaire
 Vous fit de son secret seule dépositaire !
 Vous ne douteriez plus du cœur de votre Amant,
 La paix dans ces climats naîtroit en un moment ;
 Dalila garderoit ce secret qui le lie,
 Et sans perdre Samson, sauveroit sa patrie.
 Mais il vient, vos soupçons peuvent être éclaircis...

D A L I L A.

En ce cruel instant, mes vœux sont indécis.

ARMILLA.

Écoutez leurs discours. . . faites qu'il se déclare
Dieux que nous implorons, livrez-nous ce Barbare!



SCÈNE VI.

SAMSON, DALILA, *assise.*

SAMSON *sans voir Dalila.*

J'É n'ai jusqu'à présent triomphé qu'à demi,
Si je ne vois tomber mon plus grand ennemi;
En vain à mes regards sa lâcheté le cache,
Du sein de son Palais il faut que je l'arrache;
Et je ne puis du Ciel accomplir les Décrets,
Qu'en joignant aujourd'hui le Monarque aux Sujets.
Oui, tu verras périr, trop ingrate Princesse,
Les indignes objets de toute ta tendresse,
Toi-même tu devrois en proie à ma fureur. . .

DALILA.

Ne cherche pas plus loin, frappe, voilà mon cœur:
Que ta main par pitié me prive de la vie;
Termine les malheurs dont elle est poursuivie:
De tes bontés pour moi j'attens ce dernier trait,
Bien plus cher à mes yeux que ton premier bienfait.

SAMSON.

Qu'annonce ce discours? est-ce remords ou crainte?
Est-ce un nouvel effet de quelque lâche feinte?
Ou le jour qui nous luit te paroît-il affreux,
Parce que tu le dois à mes soins généreux?
Mais dis-moi cependant, qui te forçoit cruelle,
À feindre les transports d'une ardeur mutuelle?
Pourquoi flatter l'espoir de mon amour naissant,

Et redoubler mes feux en les applaudissant ?
 Car enfin tu m'as fait l'aveu de ta tendresse,
 Et quoiqu'alors ton cœur condamnât sa foiblesse,
 M'en invitoit-il moins à suivre tes apas ?
 Toute femme à nos vœux oppose des combats ;
 Mais malgré les terreurs dont elle est allarmée,
 Quand elle dit qu'elle aime, elle veut être aimée.
 Etoit-ce pour orner le char de mon Rival,
 Que tu feignois. . . .

D A L I L A.

Samson, que tu me connois mal :
 De quoi m'accuses-tu, parle, quel est mon crime ?
 Oses tu m'en faire un d'un effort magnanime ?
 J'ai refusé ta foi ; loin de t'en irriter,
 Plains moi, puisque mon cœur brûloit de l'accepter ?
 Mais pouvois-je, au mépris de nos Loix, de ma gloire,
 Aux yeux de l'Univers avouer ta victoire ?
 Ce plaisir m'est ravi par les Dieux ennemis,
 Et flattoit trop mes vœux pour qu'il me fut permis.

S A M S O N.

Ce dehors spécieux n'a rien qui m'éblouisse,
 Et ne peut me cacher le fond de l'artifice ;
 Si tu te crus forcée à refuser ma foi,
 Il falloit tout quitter, ne pouvant être à moi ;
 Il falloit renoncer à l'hymen qui te lie,
 Pour imposer silence à ma flamme trahie :
 Victime, comme toi, des Loix, de ton devoir,
 J'aurois en gémissant admiré leur pouvoir.
 Mais accepter la main d'un Rival que j'abhorre. . .

D A L I L A.

D'un soupçon outrageant tu m'accables encore ?
 Barbare, n'ai-je pas suivi sans hésiter,
 Les leçons qu'avant toi, mon cœur sçut me dicter ?
 Que parles-tu d'hymen. . . .

S A M S O N.

Je sçais tout, infidelle!
De la bouche d'Acab je tiens cette nouvelle.
Tu voudrois me cacher un si honteux secret,
Mais il a trop d'orgueil pour être Amant discret.
Cours, & que sans tarder, cette union parfaite
Aux Autels de tes Dieux célèbre ma défaite :
Va lui donner le prix de ses nobles travaux!

D A L I L A.

Les amans doivent-ils en croire leurs rivaux ?
J'épouserois Acab! moi, dont l'indifférence
A ses feux pour jamais ravit toute espérance ?

S A M S O N.

Acab ne sera point ton Epoux ?

D A L I L A.

Qu'à tes yeux.

Puisse m'anéantir la colere des Cieux. . . .
Dois-je te rassurer par un serment terrible ?
Crois-en plutôt ce cœur, pour toi seul trop sensible,
D'autres feux que des tiens peut-il être surpris ?

S A M S O N.

Vous redoublez celui dont le mien est épris ;
Mon bonheur est parfait, & Dalila fidelle
A mes tendres regards paroît encor plus belle.

(Il se jette à ses genoux.)

Princesse, à mon amour pardonnez mon courroux,
Que j'en puisse expier le crime à vos genoux,

D A L I L A.

Ah foible Dalila! le soin de me défendre
M'entraînoit malgré moi vers un penchant trop
tendre,

Et l'ingrat, dont mon cœur devoit se défier,
Me force à cet instant à me justifier.

Samson à mes genoux...Quoi! j'y souffre un impie!

Un meurtrier ! couvert du sang de ma patrie :
 Va, porte à ma Rivale un criminel encens :
 Sur mon cœur désormais qu'est-ce que tu prétens ?
 Cesse de décevoir une Amante irritée.

S A M S O N.

Oui, Madame, il est vrai, j'ai servi Tamnatée,
 Et mon père forçant mes vœux à se trahir,
 M'ordonna de l'aimer, je feignis d'obéir,
 Mais. . .

D A L I L A.

Qui m'assurera qu'elle n'est point aimée,
 Et que pour Dalila ton ame est enflâmée ?
 Mais que dis-je : comment pourrois-je m'en flatter ?
 Par quels traits ton amour prit-il soin d'éclater ?
 L'horreur, le desespoir, qui suivent tes ravages,
 Le meurtre, la fureur, te tiennent lieu d'hommages ;
 Le sang des Philistins qui coule sous mes pas,
 Est le seul sacrifice offert à mes apas.
 Tandis qu'en ta faveur la plus vive tendresse,
 Contre un Héros qui m'aime aujourd'hui m'in-
 téresse ;

Que pour mieux te garder une constante foi,
 Je trahis les bontez de Phanor, de mon Roi ;
 Et tandis qu'insensible aux maux de ma patrie,
 Je semble en t'écoutant approuver ta furie ;
 Et que sçais-je ! tandis qu'on te laisse espérer
 Une main dont le tems auroit pû t'assurer. . .
 Qu'ai-je dit !

S A M S O N.

Ah, Madame ! ah Princesse charmante,
 Je serois possesseur de ce bien qui m'enchanté !
 Dalila, commandez, il n'est point de devoir
 Que je ne puisse enfreindre après un tel espoir ;
 Mon bras aux Philistins ne sera plus funeste,

D'un peuple assez puni j'épargnerai le reste.
Je promets tout.

D A L I L A.

Samson, ces transports empressez,
Pour rassurer mon cœur ne parlent point assez :
Ma défiance exige une preuve plus forte ;
Sçachons si ton ardeur sur mes doutes l'emporte ?
Je veux que mon Amant développe à mes yeux
Des forces de son bras le point mystérieux.
Dois-tu ce don funeste aux Puissances suprêmes ?

S A M S O N.

Que me demandez-vous ! ô Ciel !

P H A N O R.

Rien, si tu m'aimes :

Pourquoi frémir Samson ? un Amant généreux
A-t-il quelque secret pour l'objet de ses vœux ?

S A M S O N.

Le mien ne peut céder à l'excès de ma flâme :
En vous le confiant je me perdrois , Madame.

D A L I L A.

Que crains tu ? que ma bouche ose le publier ?
Que jusqu'à te trahir je puisse m'oublier ?
Cruel, plus ce secret intéresse ta vie ,
Et plus à le garder , mon amour me convie.

S A M S O N.

Princesse, épargnez-vous un inutile effort.
Si ce fatal secret n'entraînoit que ma mort. . . .
Mais, Madame, à lui seul ma gloire est attachée,
D'une honte éternelle elle seroit tachée ;
A tout autre péril je m'offre sans regret,
Je vous accorde tout, laissez-moi mon secret.

D A L I L A.

Perfide ! c'en est trop : je vois ce qui t'arrête ,
Ton inflexible cœur méprise la conquête :

Je t'offrois un moyen de me désabuser,
 Je n'exigeois qu'un mot, tu m'oses refuser !
 Grace au Ciel, tes mépris de mon sort m'éclair-
 cissent :

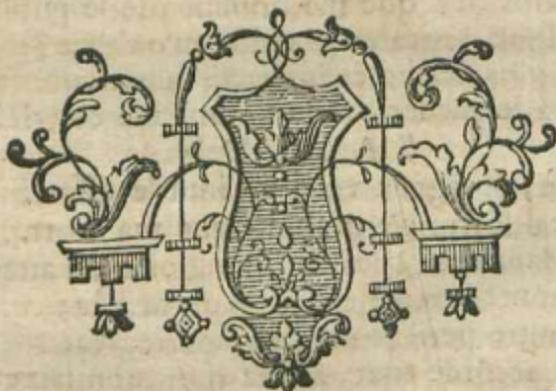
C'est par eux il est vrai que les Dieux me punissent ;
 Mais qui pouvoit choisir un Hébreu pour Amant,
 Etoit digne en effet, d'un pareil châtiment.
 Va loin de mes regards remplir ta destinée,
 Je suspens trop long-tems ta fureur effrénée ;
 Hâte-toi de porter la mort en ce Palais,
 Retourne à ma Rivale: & ne me vois jamais.

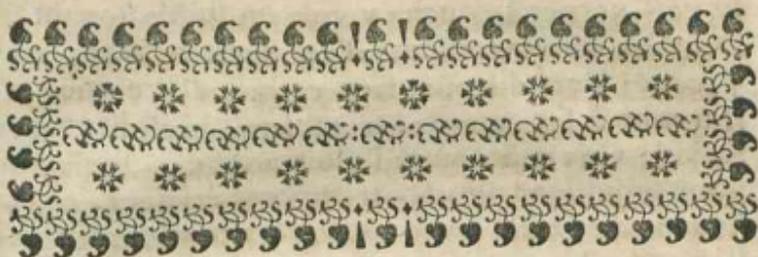
(Elle sort.)

S A M S O N.

Dalila, demeurez : où fuyez-vous, cruelle ?
 Suivons-la...que résoudre?...on me croit infidelle.
 Allons...il faudra donc tout lui sacrifier ?
 Non. Mais employons tout pour nous justifier.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Philistins.

PHANOR, ARMILLA.

PHANOR.

SE peut-il qu'à ce point les Dieux me favorisent !
Ton oreille, ou tes yeux, sans doute te sédui-
sent.

ARMILLA.

Non, Seigneur, si le sort ne trahit mon espoir,
Votre ennemi sans force est en votre pouvoir ;
C'en est fait, il périt, & le même artifice
Qui trompe Dalila, le conduit au supplice.
Je l'ai vu quelque tems prêt à se dérober
Au piège dangereux où je l'ai fait tomber ;
J'ai vu de ses refus la Princesse irritée,
Lui reprocher ici, ses feux pour Tamnatée :
Elle sort : il la suit dans son appartement ;

Et ce Guerrier farouche y vole en foible Amant.
 Dans les détours obscurs d'une secrette issuë,
 J'écoute leurs discours sans crainte d'être vuë.
 Il tombe à ses genoux, tremblant, irrésolu ;
 Et je le vois enfin où je l'avois voulu.
 Pour se justifier plus ses transports éclatent,
 Et plus de Dalila les soupçons les combattent ;
 Il ne peut la convaincre à moins de révéler,
 Ce secret important qu'il s'obstine à céler.
 Il feint de s'y résoudre, & sa trompeuse adresse,
 Croit par de faux aveux éblouir la Princesse ;
 Mais elle en reconnoît aussi-tôt le détour,
 Et l'on ne peut tromper un véritable amour.
 Aux larmes, aux soupirs, les reproches succèdent ;
 Samson en est troublé, ses intérêts y cèdent,
 Il avouë en tremblant que c'est dans ses cheveux,
 Que réside sa force & l'espoir des Hébreux.
 On eut dit, que du Ciel la foudre toute prête,
 Attendoit cet aveu pour fondre sur sa tête ;
 Il tombe enseveli dans un profond sommeil,
 Et semble de vos coups attendre son reveil.

P H A N O R.

Acheve.

A R M I L L A.

En ce moment, je cours à la Princesse,
 J'affecte en lui parlant une sombre tristesse,
 Ah Madame! lui dis-je, épargnez vous des soins
 Qui vous feroient rougir s'ils avoient des témoins ;
 Envain de son amour vous vous étiez flattée,
 Et si l'on croit le bruit que répand Tamnatée,
 Elle seule en son sein renferme ce secret,
 Et vos larmes ici n'auront eu nul effet.
 L'Hébreu, s'il a parlé, doit vous avoir trompée.
 D'un doute vraisemblable elle est soudain frappée,

Et

Et rappelant alors, tout ce qui s'est passé,
 Oui, dit-elle, il me trompe, il a trop balancé,
 Le perfide à l'instant, pour rassurer mes craintes,
 Se servoit lâchement des plus honteuses feintes;
 Son esprit inventoit mille détours nouveaux,
 Et son dernier aveu sans doute est le plus faux.
 Je saisis ce moment qui me paroît propice:
 Que sans perte de tems Dalila s'éclaircisse,
 Ajoutai-je; voyez si l'Hébreu vous dit vrai,
 Votre repos, Madame, exige un tel essai:
 S'il vous a découvert le fonds de ce mystère,
 A tous les Philistins votre amour doit le taire,
 Vous garderez alors le secret d'un époux;
 Si Samson est sincère, il est digne de vous.
 Je la vois chanceler, & mon adresse étale,
 Le plaisir de confondre une indigne Rivale:
 Là, divers mouvemens agitent son esprit,
 D'amour, de soins jaloux, de honte, & de dépit:
 Elle se rend enfin, & ma main généreuse,
 A tranché par son ordre une tresse odieuse,
 Et par ce coup heureux je rends ce que je dois,
 A ma Religion, à l'Etat, à mon Roi.

P H A N O R.

Que ne te dois-je point? ma garde dispersée,
 Doit par les soins d'Acab, être ici ramassée,
 Allons voir si le Ciel apaise ses rigueurs,
 Et si ce jour augmente, ou finit nos malheurs!

(Il sort avec Armilla.)



S C E N E II.

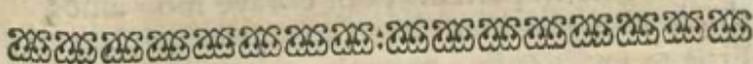
Le Théâtre représente l'apartement de Dalila.

S A M S O N endormi , D A L I L A ,

D A L I L A .

Quelle soudaine horreur , quelles tristes images,
Remplissent mes esprits de funebres présages !
Qu'ai-je fait , malheureuse ! & pourquoi ce Héros
Est-il enseveli dans un si long repos ?
Quoi ! je l'aurois trahi ! funeste jalousie ,
Soupçons injurieux , vous lui coutez la vie . . .
Il ne m'a point trompée : & s'il a combattu ,
Il prévoyoit le coup dont il est abattu .
Cruelle ! applaudi-toi , contemple ta victoire ,
Tu viens de lui ravir sa sûreté , sa gloire ,
Ah perfide Armilla ! tes conseils odieux
Lui ravissent un don qu'il a reçu des Cieux :
Ma crédule foiblesse a donné dans le piège ,
Et je me suis fiée à ta main sacrilège .
Mais , quels troubles nouveaux agitent mes esprits !
Sans doute aux Philistins elle aura tout appris .
Et je les vois déjà fiers de leurs avantages ,
Venger cruellement leur fuite & leurs outrages ,
Assouvir leurs fureurs , & combler mon effroi ,
Ils viennent tous en foule . . . Ah Samson sauve-toi !
Pourroit-elle à ce point porter la barbarie ?
La fidelle Armilla ne m'aura point trahie ,
Elle sçait qu'un seul mot causeroit mon trépas ,
Je la soupçonne à tort . . . Mais je ne la vois pas

Juste Ciel! en ces lieux quelle troupe s'avance,
 Et garde en approchant un farouche silence?
 Mon Amant va périr... arrêtez Assassins!
 Samson éveille toi, voila les Philistins!



SCÈNE III.

PHANOR, SAMSON, DALILA,
 ACAB, ZAMEC, PHILISTINS
qui saisissent Samson.

SAMSON veut se défendre & tombe.

Dieu, je l'avois prévu, mon imprudence impie,
 A fait tomber sur moi ta main appesantie:
 A mon indigne ardeur, ce prix étoit bien du:
 Triomphe Dalila, c'est toi qui m'as perdu.
 N'affecte point, cruelle, une douleur frivole;
 Qui commet les forfaits aisément s'en console.

PHANOR.

Qu'on remplisse, soldats, l'ordre que j'ai donné:
 Au temple, où je l'attens, que l'Hébreu soit traîné,
 Que ses yeux soient privez du jour qui les éclaire,
 Que sans perdre la vie il perde la lumière,
 Qu'il sente par degrés les rigueurs de son sort.
 Il est trop criminel pour recevoir la mort.

DALILA.

Demeurez un moment! un autre sacrifice
 Doit ici de l'Hébreu devancer le supplice,
 Et Dalila, Seigneur, va l'offrir à vos yeux:
 Reçois en cet instant mes éternels adieux,
 Samson, mais garde-toi d'outrager ma mémoire,

Impute à d'autres mains une action si noire :
 De funestes soupçons lâchement suscitez,
 Dans un piège imprévu nous ont précipitez.
 La perfide Armilla conduisoit cette trame,
 Ses discours imposteurs, ont effrayé mon ame ;
 Elle a tout obtenu de mon cœur allarmé,
 Et je te perds enfin, pour t'avoir trop aimé.
 Je voulois de tes feux une entière assurance,
 J'ai fait de ton secret l'affreuse expérience,
 Elle nous a trahie : & nos Dieux en courroux
 Punissent un amour qui les offensoit tous.
 Tu m'as donné du tien une marque évidente,
 Et je te dois du mien une preuve éclatante :
 La voila.

(Elle se tue.)

P H A N O R.

Justes Dieux!...

A C A B.

Princesse!

D A L I L A.

Laissez moi :

Je ne rends à Samson qu'un sang que je lui dois.
 N'eussai-je aucune part aux revers qu'il essuye,
 Ses malheurs suffiroient pour m'arracher la vie...
 Destin, sois satisfait, ton absolu pouvoir,
 Malgré moi ma forcée à suivre un faux devoir ;
 Ainsi de tes décrets l'injuste violence
 Sur les foibles humains signale ta puissance,
 Et me fait immoler en ce funeste jour
 Mon Amant à mes Dieux, ma vie à mon amour.

(On l'emporte.)

P H A N O R.

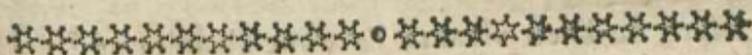
Falloit-il que ta mort, Princesse infortunée,
 Marquât d'un deuil sinistre une telle journée ;

Et que mon triste cœur ne goûtât qu'à demi,
Le plaisir d'accabler un barbare ennemi!

A C A B.

C'en est donc fait, le Ciel, pour me livrer la guerre,
Après tant de rigueurs n'a plus que son tonnerre.
Lancez-le, Dieux cruels, j'en attens les éclats,
Moins terribles pour moi que cet affreux trépas.
A quels regrets honteux la perfide me livre!
Quoi! c'est pour mon Rival qu'elle cesse de vivre!
Et le fatal objet de mon juste courroux,
N'est plus qu'un vain fantôme, indigne de mes coups.

(Il sort.)



SCENE IV.

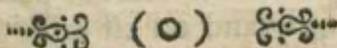
SAMSON, PHILISTINS.

SAMSON.

SI des crimes, hélas! j'ai rempli la mesure,
Vous égalez, Seigneur, la vengeance à l'injure.
Quel spectacle sanglant a frappé mes regards?
Vos justes châtimens s'offrent de toutes parts,
Et votre main se sert pour augmenter ma peine,
De l'objet de mes vœux, & de ceux de ma haine.
Tout espoir m'abandonne, & mes esprits confus...

(Apperçant son pere.)

O Ciel! voila le coup que je craignois le plus.





S C E N E V.

S A M S O N, E M A N U E L,
P H I L I S T I N S.

E M A N U E L.

J E ne vous croirai point, vous me trompez, per-
fides....

Offre-toi, cher Samson, à mes regards avides:
Mais c'est lui que je vois ... quoi! mon fils en-
chaîné!

L'esprit du Dieu vivant, l'a donc abandonné?
Par quel crime... Israël, ç'en est fait: tu succombes;
Et dans tes premiers fers pour jamais tu retombes,
Ce traître t'y retient malgré l'ordre du Ciel.
Malheureux, qu'as-tu fait!...

S A M S O N.

Cessez Emanuel:

Les maux dont je prévois les horribles approches,
M'ont déjà fait sentir l'aigreur de vos reproches;
Et si vous me voyez en proie à la douleur,
Ce n'est pas de Samson que je plains le malheur.
Adieu, je vais subir le sort qu'on me prépare,
Et braver les rigueurs d'une supplice barbare:
Quoique leur cruauté puisse s'être promis,
Je ne tremblerai point devant mes ennemis!
Je suis toujours le même, & la main qui m'outrage
M'a privé de ma force, & non de mon courage:
Ne me retirez point votre amour paternel:
On est assez puni quand on est criminel.

(On l'exécute.)



SCÈNE VI.

EMANUEL *seul.*

OH terrible moment ! mon fils, tu me désar-
mes ;

Malgré tout mon courroux tu m'arraches des lar-
mes ;

Je ne puis sans frémir envisager l'horreur...

Mais, dois-je ressentir une indigne terreur ?

Non, ce n'est plus mon fils, c'est un lâche, un
profane,

A d'éternels affronts lui-même se condamne ;

Il sera le mépris de la postérité,

Lorsqu'il pouvoit prétendre à l'immortalité.

Hé bien ! va recevoir le prix qu'on te destine,

La perte d'un méchant n'est point notre ruine.

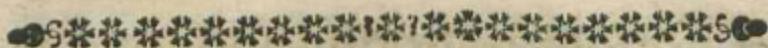
Epuise ton courroux sur ce fils malheureux,

Mais épargne, Seigneur, le reste des Hébreux !

Je verrai d'un œil sec, sa honte & son supplice,

Puisqu'ils pourront du moins servir à ta justice.





S C E N E VII.

L'ESCLAVE D'ACAB *seul, avec les cheveux
& le casque de Samson.*

MA force redoutable, & mon courage altier,
Brulent de s'escrimer par quelque exploit
guerrier.

Ces cheveux que je viens de greffer sur ma tête,
Vont me faire marcher de conquête en conquête;
Si je tenois l'Hébreu! nous verrions à présent,
De son bras ou du mien quel est le plus pesant,
Il m'a fait un affront qu'à peine je digere:
Je suis très-délicat sur pareille matière.
Je vais pour me venger attaquer ce félon,
De mon bras allongé lui demander raison.

(Il feint d'être attaché.)

Il est bon cependant de connoître ma force,
Donnons à cette chaîne une terrible entorse:
Brisez-vous, fers honteux...La peste! quel poignet!

(Il fait comme s'il étoit entouré de soldats.)

Pour mieux les écarter, faisons le moulinet.
Périssiez Philistins... Mais vraiment je m'abuse,
Non, ne périssiez pas; je vous demande excuse,
Vous êtes mes amis, & c'est sur les Hébreux
Que doit tomber l'effort de mon bras valeureux?

(Voyant un fauteur.)

Courons... mais quel rocher s'oppose à mon pas-
sage?

A prendre le grand tour crois-tu que l'on m'engage?

(Il le renverse.)

Renversons cet obstacle, aplanißons ce roc.

Quelle force! il n'a pu résister à ce choc.

(Il aperçoit un poulet d'Inde.)

Ne tardons plus... ahy, ahy, quel monstre se présente!

Malepeste! un griffon... cet aspect m'épouvante.
Ses griffes & son bec pourroient m'incommoder...

Que dis-tu Samsonnet? Il le faut aborder:

Quel qu'en soit le péril... c'est à moi d'en décou-
dre,

Par derrière, en poltron?... je ne puis m'y ré-
foudre.

Mais il me poche l'œil si je vais par devant,
Il est ferme par tout... il faut le prendre en flanc.
Je le tiens... ces cheveux produisent des merveil-
les!

Et pourrons désormais garantir mes oreilles.

Eh bien, te voila pris, malheureux animal;

Tu touches à présent à ton terme fatal:

Car enfin aux griffons je ne fait point de grace,
Et je vais d'un seul coup, t'assommer sur la place.

Déchirons-le... ah je suis attendri de ses pleurs,
Et toujours la pitié régna dans les grands cœurs.

Je te garde une place en ma ménagerie.

Si pourtant nous allions dans quelque hôtellerie,

J'y pourrois retrouver mon apétit perdu,

Ce griffon paroît tendre, il est assez dodu.

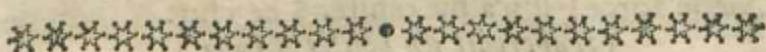
Allons... mais dans le temple ils m'attendent...
n'importe:

La raison de la faim est toujours la plus forte.

Que j'aurai de plaisir à plumer cet oiseau!

Servez-moi de trophée agréable fardeau.

*(Il met sur ses épaules le dindon & sa batte, à
l'imitation de Samson, qui porte son pere
& les portes de la prison.)*



S C E N E D E R N I E R E.

Le Théâtre représente le Temple de Dagon, où le Roi & toute sa Cour sont assemblez.

S A M S O N *seul.*

ENfin tout est détruit, & ma gloire effacée,
 N'offre qu'un dur reproche à ma triste pensée:
 Samson qui se voyoit l'effroi des Philistins,
 Lui-même à ses Tyrans a livré ses destins,
 Il pouvoit d'Israël rétablir la puissance,
 Et du Dieu qu'il adore achever la vengeance...
 O regrets superflus!... les Hébreux consternez,
 N'en seront désormais que plus infortunez,
 C'est ta justice, ô Ciel! qui creusa les abîmes
 Où m'ont fait trébucher des feux illégitimes!
 Oui, quel que soit le poids dont m'accable leur faix,
 Mes malheurs sont encor trop doux pour mes for-
 faits.

Mais c'est ici le Temple où ce peuple infidelle,
 Vient offrir à Dagon une foi criminelle;
 Où moi-même, je suis en esclave attaché,
 Victime des remords qu'enfante le péché:
 Grand Dieu! dont les décrets du haut de l'Empirée
 Réglent de notre sort la gloire & la durée,
 Dont le moindre regard jusqu'au fond de nos cœurs
 Dévoile l'artifice & confond les erreurs!
 Si le mien est rempli de cette confiance,
 Que le vrai repentir donne avec l'espérance;
 Si je n'aspire plus qu'aux sublimes plaisirs,

Qui du juste Abraham enflâmoient les désirs ;
 Enfin, si mes projets ne tendent qu'à ta gloire,
 Pour dernière faveur : encore une victoire !
 Rends leur première force à mes bras défarmez,
 Que ma mort soit utile aux Hébreux opprimez.
 Anime de mes mains les secouffes rapides,
 Que je puisse ébranler ces colonnes solides,
 Et que tes ennemis trouvent leurs monumens,
 Sous ces murs écroulez, jusques aux fondemens !
 Fais changer leurs concerts en des clameurs funé-
 bres !

Mais, quel rayon me luit au milieu des ténèbres ?
 Est-ce l'Esprit Divin qui ranime mes sens ?
 Oui, je n'en doute plus, je le vois, je le sens.
 Sa bonté daigne encor se fier à mon zèle,
 A venger son Saint Nom je l'entens qui m'appelle :
 Il me rend à la fois, ma force & ma fureur....
 Je vais de votre culte ensevelir l'horreur,
 Funestes ennemis ! vous allez être en proie,
 Aux coups du bras vengeur qui sur vous se déploie.
 Plein de joye, aujourd'hui, je descens chez les
 morts,

Puisque dans votre sang je lave mes remords.
 Trop heureux, si le Dieu dont la main vous terrasse,
 Vouloit avec mes jours éteindre votre race.
 C'en est fait : périflons pour le Dieu des Hébreux.
 Meurent les Philistins ! & Samson avec eux !
(Il ébranle les colonnes & renverse le Temple.)

Fin du cinquième & dernier Acte.



First paragraph of faint, illegible text.

Second paragraph of faint, illegible text.

Third paragraph of faint, illegible text.

Fourth paragraph of faint, illegible text.

ZENEIDE

COMÉDIE

EN VERS

ET

EN UN ACTE

Avec un divertissement.

Par Mr. de CAHUSAC, Secrétaire des Commandemens de S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, Prince du Sang.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie

M D C C X L V I I.

ZENITH

COMEDIE

EN VERS

ET

EN UN ACTE

Par M. de CALUSAC

Comme il est permis

par le Roy de se faire

Comme de l'Ordre

Prince de la



A PARIS

chez M. de la Harpe

MDCCLXXII

A C T E U R S.

L A F E E.

Z E N E I D E.

G N I D I E.

O L I N D E.

Troupe de Danseurs.

ACTEURS

LA FEE

ZENEFIDE

GENEVIÈVE

OLIVIER

Troupe de Danseurs.



ZÉNEÏDE

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÊTE, ZÉNEÏDE.

LA FÊTE.



Ous voila, Zénéide, un peu dé-
dommagée,
De la retraite où vous vivez ici.
Mais d'où naît le nouveau fouci,
Où votre ame paroît plongée?
Je vous ai transportée en des lieux embellis,
Par l'Art, la Nature & les Graces:
Et cependant dans vos yeux attendris,
D'une vive douleur je retrouve les traces?....
Vous soupirez? Avouez franchement,
Que la Fête pour vous avoit quelque agrément.
Le Bal vous amusoit; ce Palais vous ennuie.

Fée aimable, il est vrai; tous ces nouveaux
objets,

Avoient pour moi quelques attraits :
Mais je vous ai d'abord suivie.

LA FE'E.

J'en conviens; mais en soupirant,
Vous regardiez, en le quittant,
Avec des yeux de desir & d'envie,
Ce Bal pour vous trop attrayant. . . .
Zénéïde, je vois votre ame toute nuë;
J'y lis des secrets dangereux,
Qui se dérobent à vos yeux,
Et qui tcus ont frappé ma vûë.

Z E' N E' I D E *troublée.*

O Ciel! Qu'ai-je donc fait de mal?
Auprès de vous j'ai vû le Bal,
Sur le Gradin, où vous m'aviez placée.
C'est tout, je crois. . . .

LA FE'E.

Et cet air de courroux,
Que vous m'avez montré, quand je vous ai
forcée

De garder ce masque jaloux,
Qui malgré la foule empesée,
Des curieux qui rodoient près de nous,
Et plus encore malgré vous,
Aux regards vous tenoit cachée?

Z E' N E' I D E.

Il est vrai, vous m'avez fâchée. . . .
Et la chaleur du Bal. . . .

LA FE'E.

Vous ne la sentiez plus,
 Quand pour cette raison j'ai voulu disparoître.

ZE'NE'IDE *vivement.*

Mais pourquoi ces soins superflus?
 Pourquoi refusez vous de me faire connoître?

Je vous dois tout; & je ne vis jamais,

Ceux de qui le Ciel m'a fait naître:

C'est de votre pouvoir que je tiens mes attraits,

Puis-je trop chérir vos bienfaits?

M'en parler, c'est les reconnoître.

LA FE'E.

Et vos vœux seroient satisfaits,
 Si vous aviez fait voir cette reconnoissance,
 A ce jeune inconnu, dont l'aimable présence...

ZE'NE'IDE.

Oh! Madame, je sçais son nom.

LA FE'E.

Sçait-il le votre; & de quelle façon
 Ma tendresse a pris soin d'élever votre enfance?

ZE'NE'IDE.

Il m'a tout demandé; mais avec tant d'instance...

LA FE'E.

Que vous avez tout dit?

ZE'NE'IDE.

Olinde est si pressant,

Il me prioit si tendrement,

Qu'il a vaincu ma résistance.

Mais j'ai mal fait peut-être?

LA FE'E.

Il est donc à vos yeux

Bien intéressant, bien aimable?

Z E' N E' I D E.

Madame, il est charmant.

L A F E' E.

Peut-être dans ces lieux,
Il s'est montré dans un jour favorable:
Et si vous le connoissiez mieux. . .

Z E' N E' I D E.

Il me plairoit sans doute davantage,
Bien d'autres m'ont parlé; mais leur air, leur
langage,

Leur gayeté, leur ton & leurs soins,
Leur empressement à me plaire,
Ont justement fait le contraire,

Ils avoient tant d'esprit. . .

L A F E' E.

Olinde en a-t-il moins?

Z E' N E' I D E.

Je ne sçai (car je suis sincère)
Mais avec lui je croyois en avoir.

Quand je parlois, ses yeux me faisoient voir
Qu'il goûtoit un plaisir extrême.

Tous les autres de bonne foy,

Me paroissoient contens d'eux-même;

Lui seul ne l'étoit que de moi.

L A F E' E.

Je le vois, il est temps de rompre le silence;
Votre sort va se déclarer.

On peut souvent par la prudence,
Des Astres corriger la maligne influence,
L'éviter, ou la réparer.

Et si votre bonheur n'est pas en ma puissance,
Je dois au moins vous éclairer.

Dans un moment Olinde va paroître.

ZE'NE'IDE,

Quoi, Madame, dans ce Palais? . . .

Quoi, tout-à-l'heure je verrois? . . .

LA FE'E.

Il vous verra trop tôt peut-être.

Zénéïde, vous ignorez

Que ce penchant qui vers lui vous entraîne,

En le quittant cette cruelle peine,

Ce plaisir à le voir que vous vous figurez,

Tous ce que vous craignez, ce que vous désirez,

Est le premier accès d'une passion vive

Dont votre ame tendre & naïve

Brûlera tant que vous vivrez.

L'Amour, dans votre cœur, en un mot, vient
d'éclorre.

ZE'NE'IDE.

L'amour! Seroit-ce un mal? Est-ce un bien? Je
l'ignore.

LA FE'E.

Il peut causer le malheur de vos jours.

ZE'NE'IDE.

Vraiment ma frayeur est extrême.

LA FE'E.

Mais si votre Olinde vous aime

D'un amour qui dure toujours,

Comptez sur un bonheur extrême

Dont rien n'alterera le cours.

Z E' N E' I D E,

Z E' N E' I D E.

Mais en ce cas l'Amour n'est pas si redoutable?

L A F É' E.

Vous sçavez, je le vois, que vous êtes aimable?

Z E' N E' I D E.

Eh mais... Peut-être Olinde m'aimera,

L A F É' E.

Puisqu'il est homme, il changera.

Z E' N E' I D E.

Ah! je n'en doute point, je serai malheureuse.

Je ne sçaurai jamais changer.

L A F É' E.

Ce n'est pas tout. Une loi rigoureuse

Menace vos jours d'un danger

Dont tout mon Art ne peut vous dégager.

Apprenez des secrets que je ne dois plus taire.

Dès que vous reçûtes le jour,

J'accourus; je vous vis avec des yeux de Mère;

Et trop aveugle en mon amour;

D'un préjugé fatal suivant l'extravagance,

Pensant en femme enfin, je crûs que la beauté

Pour notre sexe étoit le bien par excellence,

La suprême félicité.

Ainsi j'épuisai ma puissance,

Pour vous doüer de tous les vains attraits

De la plus brillante figure.

Tout mon art me servit pour embellir vos traits;

J'abandonnai le reste à la nature.

La Fée Urgande en ce moment parut:

Mon ame à son aspect s'émut;

Ses regards menaçans m'annonçoient sa colére.

„Tu connoîtras un jour comme l'on doit aimer,
(Me dit-elle d'un ton sévère)

Par mes respects je crus en vain la désarmer.
Elle approche de vous, vous touche, vous
embrasse;

J'ignore si c'étoit ou faveur, ou disgrâce,
Q'Urgande alors verfoit sur vous;

Mais par les maux dont elle vous menace,
Je dois juger de son courroux.

Z E' N E' I D E.

Je tremble. Achevez, je vous prie,
Quels malheurs ai-je à redouter?

Olinde, aurois-je à craindre pour ta vie!

L A F E' E.

Voici ses propres mots: je vais les répéter:

Zénéide, tu sera belle;

*Mais crains l'Amour: s'il blesse un jour ton
cœur,*

Ta beauté deviendra laidetur,

Si tu ne plais à ton Amant sans elle.

Z E' N E' I D E.

O Ciel! Je deviendrois? . . .

L A F E' E.

Oùi, laide à faire peur.

Z E' N E' I D E.

Olinde me trouveroit laide!

Ah! Qu'il ne vienne point; je mourrois de
douleur.

L A F E' E.!

Au pouvoir de la Fée il faut que le mien cède.
Et puisqu'Olinde vous a plû,

Il faut le voir, &, s'il se peut, lui plaire,
Comme Urgande l'a résolu.
Sur votre Amour sur tout ayez soin de vous
taire.

Pour le projet que j'ai conçu
C'est le point capital.

ZENEIDE.

Car enfin, s'il m'aimoit, pourrois-je lui céler?...
Je ne sçai point dissimuler,
Ma bouche garderoit un silence inutile,
Et malgré moi mes yeux sçauroient parler.

LA FE'E.

Et la laideur?

ZENEIDE.

Vous me fait trembler,
Instruisez-moi; que faut-il que je fasse?

LA FE'E.

Eh mais Votre état m'embarasse.
Les Hommes sont si dangereux!
Il est si mal-aisé d'en trouver un sincère!
Tel qui le paroît à nos yeux
N'est qu'un fourbe qui cherche à plaire
Avec des dehors spécieux,
Le caprice règle leurs vœux,
Ou la vanité les fait naître.
Volages, Ingrats, Orgueilleux,
Le cœur préfère au plaisir d'être heureux,
Le faux honneur de le paroître;
Et le plus modeste d'entr'eux
Sur cet article est Petit-Maître.

ZENEIDE.

ZE'NE'IDE.

Que c'est penser bien faussement !
 Ah ! Si je jouïssois du plaisir d'être aimée,
 Je sçaurois renfermer ce secret important
 Entre mon cœur & mon Amant,
 Mais hélas ! mon ame allarmée,
 A d'autres soins doit se livrer.
 Non, je ne dois plus esperer
 Un bonheur qui m'auroit charmée.

LA FE'E.

Pourquoi non ? Il est un moyen.

ZE'NE'IDE *vivement.*

Un moyen ! Quel est-il ?

LA FE'E *malignement.*

J'aurois quelqu'espérance
 Si par hazard Olinde pensoit bien,
 La chose seroit rare & passe l'apparence :
 Elle est possible cependant.
 On a vû quelque fois la nature propice
 Faire par un heureux caprice
 Des miracles en se jouant,

ZE'NE'IDE.

S'il pensoit bien enfin

LA FE'E.

Il ne vous a point vûë,
 Le masque a voilé vos attraits,
 Et cependant son ame s'est émûë ?
 Par ses adieux, par ses regrêts,
 J'ai vû combien pour vous elle étoit prévenuë.

ZE'NE'IDE.

Je m'en étois aussi-bien apperçûë.

B

Z E' N E' I D E,

D'ailleurs, ce qu'il m'a dit tout bas
Tous les hommes n'ont point cet air tendre &
timide.

L A F E' E.

A nous tromper ils trouvent tant d'appas,
Que ce plaisir est le seul qui les guide.

Z E' N E' I D E *vivement.*

Tenez, s'il en est un qui ne soit point perfide,
Je gagerois qu'Olinde ne l'est pas.

L A F E' E.

Eh bien! éprouvons sa tendresse.

Gardez-vous de lui découvrir

Combien pour lui votre cœur s'intéresse.

Et cependant pour obéir

Aux ordres absolus d'Urgande,

A votre amant cachez votre beauté.

Tâchez de l'enflammer comme elle le com-
mande,

Que le masque avec fermeté

Dérobe à ses regards. . . .

SCENE II.

G N I D I E, *en habit néglige.* L A F E' E,

Z E' N E' I D E.

G N I D I E.

Z E' n é i d e *à la Fee.*

Pardonnez-moi Je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Qu'avez-vous donc? D'où naît cet embarras?

GNIDIE.

Rien n'est égal au trouble de mon ame.

J'ai vû dans les Jardins Son air est enchanteur

Dieux! Que sa figure est jolie

Mais je l'ai vû, vous dis-je, & j'en crois bien mon cœur.

LA FÉE.

Qui donc avez-vous vû, Gnidie?

GNIDIE.

Un jeune homme charmant. Faut-il le répéter?

ZÉNEÏDE à la Fée.

Ah! C'est lui; je n'en puis douter.

LA FÉE à Gnidie.

Et vous auroit-il apperçû?

GNIDIE.

Je me flatte bien qu'il ma vûe;

Mâis je n'oserois l'affurer.

Il étoit encor loin j'étois si négligée

J'ai fui pour aller me parer.

Si j'eusse été mieux arrangée

LA FÉE.

J'entens; vous auriez pris grand soin de vous montrer?

GNIDIE *vivement.*

Pour le revoir je vais me préparer.

(à Zénéïde.

Si je prenois l'habit & la coëffure

Que je portois lorsqu'on fit mon portrait?

Je préfère cette parure.

(à la Fée.)

Elle est de votre goût, & me sied tout-à-fait,
Adieu; je vole à ma Toilette.

SCENE III.

LA FÉE, Z'NE'IDE.

Z'NE'IDE *très-vivement.*

AH! Madame, elle lui plaira,
Dessendez-lui . . .

LA FÉE.

Quoi, ma fille, déjà

Un soin jaloux vous inquiète?

Rassurez-vous.

Z'NE'IDE *avec dépit.*

Sans ce masque importun . . .

Ou si Gnide en avoit un

Je ne la redouterois guère;

Mais elle est belle; elle voudra lui plaire;

Olinde verra ses appas. . .

LA FÉE.

Qu'importe s'il vous aime?

Z'NE'IDE.

Il peut changer pour elle.

LA FÉE.

Aux ordres d'Urgande; en ce cas,

Il est aisé d'être fidelle.

Vous ferez belle, au moins.

ZE'NE'IDE.

Et s'il ne m'aimoit pas,

Que m'importeroit d'être belle?

LA FE'E.

J'entens du bruit.

ZE'NE'IDE.

Le cœur me bat. C'est lui.

(à la Fée.)

Quoi! vous m'abandonnez;

LA FE'E,

Il vient. Soyez prudente.

Vous m'entendez.

SCENE IV.

ZE'NE'IDE *seule, en remettant son masque.*

HElas! Je craignois aujourd'hui
De le revoir trop tard au gré de mon attente;
Et maintenant inquiète, tremblante....

SCENE V.

OLINDE, ZE'NE'IDE.

OLINDE.

JE la revois!... Zénéide, c'est vous?

Que ce moment est flatteur pour ma flâme !
 Je soupirois après un bonheur aussi doux ;
 Et je sentois vers vous voler mon ame.

ZE'NE'IDE *à part.*

Tout ce qu'il dit, je le ressens.

OLINDE.

Mais quoi ? Pour prix d'une ardeur aussi tendre,
 Vous détournez de moi ces regards si touchans ;

Vous paroissez ne pas m'entendre.

ZE'NE'IDE *en se retournant.*

Pardonnez-moi, je vous entens.

OLINDE.

Que vois-je ? O ciel ! ce masque insupportable

A mon amour encor dérobe vos attraits !

Eh ! Ne dois-je vous voir jamais

Que sous un voile impénétrable ?

ZE'NE'IDE.

Hélas ! j'en suis fâchée ; & je desirerois

Vous voir avec moins de mystère ;

Mais

OLINDE.

Eh bien ?

ZE'NE'IDE.

Oh ! Je sçai me taire.

(à part, faisant un mouvement pour sortir.)

Il faut le fuir ; je me perdrois.

Avec trop de plaisir je sens que je l'écoute,

(à Olinde.)

Olinde, laissez-moi. Par une feinte ardeur
Vous voulez me tromper, sans doute.

OLINDE.

Moi vous tromper?

ZÉNEÏDE.

La Fée a, par bonheur,

Eu l'attention de m'instruire.

Ce desir curieux, ce langage flatteur,

Sans elle auroient pû me séduire

Encore un coup, Olinde, laissez-moi.

Je sçai que l'homme le plus sage,

Est ingrat, perfide ou volage;

Et vous me manqueriez de foi.

OLINDE.

Ah, Zénéïde, quel langage!

Un tel soupçon m'accable de douleur.

On connoît peu les hommes à mon âge;

Mais croyez-en mon témoignage,

Ils vous ont été peints avec trop de rigueur.

Les vices ne sont point leur unique appanage;

Quelques vertus parlent en leur faveur;

Et la constance au moins doit être leur partage,

Si je juge d'eux par mon cœur.

Daignez donc me rendre justice;

Arrachez ce masque odieux;

A mes desirs soyez enfin propice.

Zénéïde, ces traits qui combleroient mes
vœux,

S'ils étoient offerts à mes yeux,

Par vos refus font mon supplice.

ZE'NE'IDE,

Est-ce par haine, ou par caprice,
Que vous me rendez malheureux?

ZE'NE'IDE *portant la main à son masque.*

(*à part.*)

Je cède à son ardeur extrême.

(*retirant sa main avec précipitation.*)

S'il me trompoit! S'il se trompoit lui-même! . . .

OLINDE.

Que vois-je? Ce trouble flatteur
Vous parle-t-il en ma faveur?

ZE'NE'IDE.

(*à part les deux premiers vers.*)

Je ne sçais où j'en suis, & ma raison s'oublie.

Ah, s'il s'appercevoit! . . . Me serois-je trahie?

(*à Olinde.*)

Je ne vous aime pas, au moins.

OLINDE.

Je ne le vois que trop, ingrate,

Je vous déplaît; vous rejettez mes soins! . . .

ZE'NE'IDE.

Que dites-vous?

OLINDE.

Mon désespoir vous flatte,

Vous me le faites trop sentir.

Oui, vous me haïssez. . . Eh bien, il faut vous fuir.

ZE'NE'IDE.

Mais je ne vous haïs point; je le sçais bien,
peut-être.

OLINDE.

Par mon amour laissez-vous donc fléchir.

ZÉNEÏDE *à part.*

De mon secret, mon cœur n'est plus le maître.

(à Olinde.)

Olinde, vous m'aimez?

OLINDE.

Pouvez-vous en douter?

ZÉNEÏDE.

Prouvez-le moi par votre obéissance.

OLINDE.

Commandez, je puis tout tenter.

ZÉNEÏDE.

Je dois cacher mes traits, & garder le silence.

OLINDE.

Ah! Zénéïde, voulez-vous

Désespérer un cœur qui vous adore?

Pourquoi voiler vos appas les plus doux?

Pourquoi ce masque que j'abhorre,

Quand l'Amour seul est en tiers avec nous?

(Il se met à genoux.)

Je vais mourir à vos genoux,

Si je n'obtiens la faveur que j'implore.

ZÉNEÏDE.

Ah!

OLINDE.

Ce soupir est-il favorable à mes feux?

Montrez-vous, & suis-je heureux;

Cédez à mon impatience.

ZÉNEÏDE,

ZÉNEÏDE.

(à part.)

Hélas ! S'ils sont tous si pressans,
Contre eux, de quel secours peut être la prudence ?

OLINDE.

Ma chère Zénéïde !

ZÉNEÏDE.

Olinde ! . . . Ah, quels momens !

OLINDE.

Qu'ils seroient doux pour moi sans votre résistance !

(Il se leve pour lui ôter son masque.)

Ah ! Permettez

ZÉNEÏDE.

Non, je vous le défends.

OLINDE *continuant.*

O Ciel ! Quelle injuste défense !

ZÉNEÏDE *en se défendant.*

Olinde, finissez.

OLINDE *avec plus d'ardeur.*

Mes feux sont trop ardens

Pour cet effort d'obéissance.

Je meurs des transports que je sens.

ZÉNEÏDE *vivement.*

C'en est trop ; arrêtez, ou craignez ma colére.

OLINDE.

Quoi ? Ne peut-il m'être permis ?

ZÉNEÏDE.

J'ai le courage nécessaire

Pour me cacher, & pour me taire,

Quand vous cessé d'être soumis.

OLINDE.

Vous le voulez ; malgré moi j'obéis :

Mais j'entrevois le fond de ce mystère.

ZÉNE'IDE.

Eh ! Qu'entrevoyez-vous ?

OLINDE *à part.*

Piquons sa vanité.

ZÉNE'IDE.

Parlez.

OLINDE.

Puisque je suis forcé d'être sincère ...

On ne se cache point quand on a de quoi plaire.

ZÉNE'IDE *piquée.*

Ainsi vous augurez fort mal de ma beauté ?

OLINDE.

Mais sans le croire... Je soupçonne ...

ZÉNE'IDE.

Fort bien ; j'entends cette sincérité.

(à part.)

Ah, Si j'osois !... Mais non : du moyen qu'il me donne.

Profitons pour sonder les replis de son cœur.

(haut.)

Votre soupçon n'est que trop véritable.

Olinde à cet aveu vous forcez ma candeur.

Il est trop vrai pour mon malheur

Que mes traits n'ont rien d'agréable.

Voilà tout mon secret.

OLINDE.

Non, je ne vous crois pas.

Z E' N E' I D E,

Mon cœur me parle, il me peint vos appas;
Et c'est lui seul que j'en veux croire.

Z E' N E' I D E.

Vos soupçons

O L I N D E.

J'espérois de vaincre vos refus,
En intéressant votre gloire,

Z E' N E' I D E.

Ils sont fondés.

O L I N D E.

N'en parlons plus;
Ils étoient feints; perdez-en la mémoire.

Z E' N E' I D E.

Ils n'ont pour moi rien d'offensant.

La beauté me rendroit peu vaine:

C'est une fleur qui flatte, & qui plaît un instant,

Mais qui périt presqu'en naissant;

Et ma laideur ne me fait point de peine.

O L I N D E.

Ah! vous avez beau dire, & je ne vous crois
point:

Non, la femme la plus sincère

Ne le fût jamais sur ce point.

La plus laide croit le contraire.

Vous êtes belle, & très-sûre de plaire;

Votre miroir vous l'a dit trop souvent:

J'en jurerois, s'il étoit nécessaire,

Sur votre discours seulement.

Z E' N E' I D E.

Votre obstination m'excède.

Je me connois, apparemment,

Et je vous dit que je suis laide.
Plus de dispute, ou.... Je me fâcherai.

OLINDE.

Vous m'y forcez; eh bien, je vous croirai.

ZE'NE'IDE.

(à part.)

Vous me croirez! Il le pense, le traître!

(à Olinde, timidement.)

Et cet amour, qu'avoit fait naître
Un vain phantôme de beauté
Dont votre cœur s'étoit flatté
Avant que de me bien connoître,
Apparemment va disparoître

Avec l'erreur qui l'avoit enchanté?

OLINDE.

Non. Mon amour sera toujourns le même.

Vous voulez en vain m'alarmer.

Fussiez-vous laide... Je vous aime,

Et je ne cesserai jamais de vous aimer.

ZE'NE'IDE.

Quoi! Si j'étois d'une laideur extrême....

OLINDE.

Mais vous ne l'êtes point.

ZE'NE'IDE.

Enfin si je l'étois!

OLINDE.

Je sens que je vous aimerois.

ZE'NE'IDE.

(à part.)

Je jouis d'un bonheur suprême.

(à Olinde.)

Olinde, est-il bien vrai? Ne vous trompez-vous pas?

D'un tel effort un homme est-il capable?

OLINDE.

Soit que le masque favorable
Vous prête à mes yeux des appas,
Soit qu'il couvre un visage aimable,
Par un penchant insurmontable

Auprès de vous je me sens arrêté.

Ce son de voix, cette ingénuité,

Vos graces, votre esprit, ce sourire agréable,
Ces regards, qui malgré ce masque qui m'ac-
cable,

Portent le sentiment jusqu'au fond de mon
cœur,

Me font trop éprouver que leur appas vain-
queur,

Même sans la beauté, vous rendroit adorable.

Z E' N E' I D E.

C'en est assez; je suis dans un ravissement. . .

Olinde? . . . O ciel! Qu'elle est ma joie! . . .

Je vais trouver la Fée; il faut que je la voie . . .

Olinde, attendez un moment,

OLINDE.

Ah! Permettez-moi de vous suivre.

Z E' N E' I D E.

Non: demeurez; je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

(Au fond du Théâtre, avant de sortir.)

Ne vous en allez pas, au moins,

SCENE VI.

OLINDE *seul.*

AH quel tourment!

Dans cet état je ne sçaurois plus vivre.

Est-il bien vrai qu'elle ait dit son secret?

Seroit-elle laide en effet?

Qu'importe après tout? je l'adore....

Pourvû qu'elle m'aime à son tour....

Je lui ferai garder le masque tout le jour....

Mais quelqu'un vient... Est-ce Vénus, ou Flore?

SCENE VII.

GNIDIE, OLINDE.

GNIDIE *à part.*

C'Est lui-même; approchons, qu'il puisse voir mes traits.

OLINDE *à part.*

Qu'elle parure, & quels attraits!

Que cet ajustement sied bien à son visage!....

Zénéide sans ces apprêts

Me plaît cependant davantage.

(à Gnidie.)

On doit goûter ici le bonheur le plus doux,

On doit y rencontrer tous les plaisirs ensemble,
Si les objets divers que la Fée y rassemble,
Sont tous aussi charmans que vous,

GNIDIE.

Vous me trouvez donc bien? Ah, qu'un homme
est aimable!

Croiriez-vous que dans ce séjour
Personne ne m'a dit encor rien de semblable?

OLINDE.

On est donc peu galant?

GNIDIE.

Et fort peu véritable.

La Fée a seulement des Femmes à la Cour:

Elles me contrôlent sans cesse.

Vénus viendroit qu'elles se croiroient mieux.

Un rien aigrit leur esprit envieux,

Et quelque chose en moi toujours les blesse.

Je leurs rends bien aussi tendresse pour ten-
dresse,

Et je les juge à la rigueur.

Sur ce point-là je n'ai point de scrupules,

Par leur figure, ou leur humeur,

Je les vois toutes, par bonheur,

Sotes, laides, ou ridicules;

Et je les hais de tout mon cœur.

OLINDE.

(à part.)

Le charmant naturel? Elle ressemble aux autres;

Elle est, de plus, de bonne foi.

(à Gnidie.)

Mais dans ce Palais, dites-moi,

Ne voyez-vous de charmes que les vôtres?
N'est-il point quelque objet que vous puissiez
louer?

GNIDIE.

Mais j'y vois tant de monde; & d'ailleurs je
suis bonne....

Je suis pourtant contrainte d'avouer

Que je n'y rencontre personne

Dont les défauts ne frappe mes regards.

La Fée est, par exemple, injuste, impérieuse;

Pour nous à tous momens elle manque d'égards.

Floride que l'on vante, est belle, généreuse;

Et sa taille majestueuse

Au premier abord éblouit:

Mais la voit-on de près, bien-tôt le charme fuit.

Un dehors aprêté cache une ame orgueilleuse;

Son ton robuste, choque, aigrit;

Elle est méchante, ingrate, dédaigneuse;

L'impertinence, en un mot, l'enlaidit.

Ainsi des autres. La Nature

De mille attrait en vain les embellit:

Elles déparent leur figure

Par les travers de leur esprit.

OLINDE.

Votre pinceau ne flatte guère.

GNIDIE.

Il est moins malin que sincère.

Je peins d'après l'original.

OLINDE *avec timidité.*

Et Zénéide?

GNIDIE.

Eh mais... elle est en droit de plaire.
Je la trouve assez bien; son esprit est égal;
Elle a d'ailleurs un fort bon caractère.

OLINDE.

(à part.)

Elle est laide; la chose est claire,
Puisqu'elle n'en dit point de mal.

(à Gnidie.)

Vous l'aimez donc beaucoup?

GNIDIE.

Ouï, tout le monde l'aime.

OLINDE.

(à part.)

Voilà du moins mon goût justifié.

GNIDIE.

La Fée a pour nous deux des momens d'amitié.

Sa bonté pour lors est extrême.

Peindre & broder sont ses amusemens.

Elle a voulu dans un de ses momens.

Faire mon Portrait elle-même.

Il est vraiment joli. Les ornemens sur tout...

Je vous le ferai voir. Je vous croit de bon
goût.

Eh bien, dans ce Palais, soit basse jalousie,

Ou défaut de discernement,

La seule Zénéïde, ouï, seule exactement,

Fut assez juste, ou bien assez polie,

Pour me trouver encore plus jolie

Que ce Portrait qu'on vançoit tant.

OLINDE.

Sans doute elle fut juste autant que bonne amie :

Et pour peu qu'il soit ressemblant....

GNIDIE.

Oh ! ce n'est pas en beau qu'il me ressemble,

Je vous l'ai dit, vous le verrez ;

Comme elle vous en jugerez.

Nous nous trouverons quelqu'autrefois en-semble.

Mais, je vous prie, êtes-vous seul ici ?

Nous n'allons que par compagnie :

Apparemment les hommes vont ainsi ?

(à part.)

Où sont vos Compagnons ? Il me trouve jolie.

Ils auront de bons yeux aussi.

OLINDE (à part.)

Ah, quel fonds de conquetterie !

(à Gnidie.)

Je suis arrivé seul.

GNIDIE.

Quoi, seul dans ce Palais ?

OLINDE.

Oùi, seul. Cela vous mortifie ?

Pour la gloire de vos attraits

C'est trop peu que de mon suffrage ?

GNIDIE.

Je ne dis pas cela ; mais enfin, je voudrois....

OLINDE.

Forcer tout à vous rendre hommage ?

Z'ÉNEÏDE,
GNIDIE.

La Fée approche; adieu. Je vous quitte à regret.

(à part.)

Je vois qu'il me trouve charmante.
Courons à Zénéide apprendre ce secret;
J'en veux faire ma Confidente.

SCENE VIII.

OLINDE *seul.*

Que Zénéide est différente!
Les qualités du cœur sont les seuls vrais trésors:
Sans elles, la beauté cesse d'être piquante.

SCENE IX.

LA FÉE, OLINDE.

LA FÉE *en entrant.*

J'Ai pour un temps retenu ses transports.
Je veux le voir moi-même, avant qu'elle s'ex-
pose...

OLINDE.

De mes chagrins vous connoissez la cause.

Le pouvoir de votre Art fans doute dans mon
cœur

Vous fait lire comme moi-même.

Vous voyez mon amour extrême.

J'attends de Zénéide & de vous mon bonheur.

LA FE'E.

Je vous ai transporté dans ce séjour aimable

Dans le dessein de vous unir tous deux,

Espérez tout, si d'un amour durable

Vous sentez les sincères feux.

OLINDE.

Quoi! je pourrois me flatter d'être heureux...

LA FE'E.

J'ignore si pour vous son ame s'intéresse.

Il me suffit, pour vous unir,

De connoître votre tendresse.

Zénéide est bien née, & sçaura m'obéir.

OLINDE.

Ah! Madame, qu'osez-vous dire?

Sa main est le seul bien que mon ame desire,

Mais de votre Pouvoir (en duffai je périr)

Je n'attens point le bonheur où j'aspire.

Ce n'est que de son cœur que je veux l'obtenir.

LA FE'E.

J'aime à trouver en vous cette délicatesse.

Mais examinez-vous. Parlez-moi franchement.

Zénéide a de la jeunesse,

Des graces, de l'esprit, beaucoup de sentiment;

Mais voilà tout: & sa laideur est telle...

OLINDE.

Elle est donc laide, absolument?

Z'NEI'DE,

LA FE'E.

Oui: je vous en ferois un Portrait infidelle
Si je la peignois autrement.

OLINDE.

Avec de si beaux yeux peut-on n'être pas belle!

LA FE'E.

Mais d'où naît cet étonnement?

Sur ce point, elle a dû vous parler sans mystère.

OLINDE.

Ah! je ne sçais. Mon amour se flattoit...

J'espérois qu'elle me trompoit.

Sur sa laideur, êtes-vous bien sincère?

LA FE'E.

Vous en serez sans doute révolté.

OLINDE.

Non. Ses graces, son caractère,

M'ont séduit; j'en suis enchanté.

Et dans le fonds, la solide Beauté

N'est autre que le Don de plaire.

Qu'elle paroisse donc; & je vais à vos yeux

Lui consacrer mon amour & ma vie.

LA FE'E.

Si vous voyiez avant!... Oui... ce seroit bien
mieux.

J'ai sur moi son Portrait.

OLINDE *avec empressement.*

Madame, je vous prie,

Permettez-moi de le voir un instant.

LA FE'E.

(à part.)

Tenez. Il va subir une épreuve cruelle;

Mais le bonheur de tous deux en dépend.

OLINDE *presque effrayé.*

Que vois-je? O ciel! Est ce bien elle?

LA FE'E *malignement.*

Elle est flatté un peu; mais un Peintre prudent
Doit quelque fois embellir son Modelle.

OLINDE.

Et ce Portrait, dites-vous, est flatté?

LA FE'E.

Sans doute. Eh quoi? Déjà vous voilà rebuté?

A vos transports un froid mortel succède?

OLINDE.

Il faut en convenir, je la croyois moins laide.

LA FE'E.

Je vous l'avois bien dit; ces traits sont odieux.

Avouez maintenant que cette ardeur si tendre

Est déjà loin...

OLINDE.

Ce sont pourtant ses yeux;

Et tous ses traits, à le bien prendre,

Ne sont point mal.

LA FE'E.

Mais l'ensemble est affreux.

OLINDE.

Affreux? C'est trop. Sa laideur...

LA FE'E.

Est extrême.

OLINDE.

Elle n'a rien dans le fonds de choquant.

LA FE'E.

Quoi? Vous trouvez...

ZE'NE'IDE,

OLINDE.

Et j'y remarque même

Quelque chose d'assez piquant.

Examinez, Madame, cette bouche.

LA FE'E,

La bouche est assez bien.

OLINDE.

Mais je vous dis fort bien.

Elle a ce sourire qui touche

Qu'on ne peut comparer qu'au sien.

SCENE X.

ZE'NE'IDE, GNIDIE, LA FE'E,
OLINDE.ZE'NE'IDE *toujours masquee.***M**Adame, il me trompoit; il adore Gnidie.
(à Olinde.)

Ah, vous voilà!

GNIDIE à Olinde.

Vous me trouvez jolie?

N'est-il pas vrai que vous me l'avez dit?

OLINDE *froidement.*

Je vous l'ai dit, & je vous le répète.

ZE'NE'IDE à la Fée.

Même à mes yeux il me trahit!

OLINDE à Gnidie.

Votre figure est sans doute parfaite;

Pour

Pour la trouver ainsi le seul bon goût suffit.

GNIDIE à Zénéide.

Eh bien, vous trompois-je, ma chère?

Allez, je suis sûre de plaire;

Et j'en crois mes attraits moins que votre dépit.

LA FE'E à Zénéide.

Quoi, vous pleurez?

ZÉNE'IDE.

Je suis désespérée.

OLINDE.

Zénéide! ...

ZÉNE'IDE.

Que je la haïs!

LA FE'E.

Ici toutes vivoient en paix;

Un jeune homme survint, la guerre est déclarée.

OLINDE.

Vous pouvez soupçonner? ...

ZÉNE'IDE.

Oh! je vous connois bien.

N'espérez pas de me tromper encore.

Mais quel est ce Portrait? c'est sans doute le sien?

OLINDE.

C'est le Portrait de celle que j'adore.

GNIDIE d'un air reserve.

Quoi! Madame, si tôt vous a donné le mien?

OLINDE à Gnidie.

Vous vous trompez; & c'est celui d'une
autre.

GNIDIE.

Il extravague; & je n'y comprend rien.

Z'NE'IDE,

Z'NE'IDE.

Mais ce Portrait, quel est-il?

OLINDE.

C'est le vôtre.

Z'NE'IDE.

(Elle prend le Portrait.)

Le mien? Je veux le voir.

LA FEE.

Il va lui faire peur.

Z'NE'IDE *en jettant le Portrait.*

O ciel! qu'elle est cette imposture?

C'est un vrai monstre de laideur.

OLINDE.

Mais point du tout.

Z'NE'IDE.

C'est elle, j'en suis sûre,

Qui m'a joué ce tour sanglant.

Elle trouve son compte à m'avoir enlaidie,

GNIDIE.

Je lui plais sans supercherie,

Et je triomphe en me montrant.

OLINDE.

Enfin ce Portrait, je vous prie,

Qu'a-t-il donc de si déplaisant?

Tendrement.

Il est le vôtre; & mon ame ravie...

Z'NE'IDE.

Finissez la plaisanterie.

OLINDE.

Je ne plaisante point.

ZE'NE'IDE.

Quel procédé choquant !

OLINDE *à la Fée.*

Madame, expliquez donc...

LA FE'E *en riant.*

Sur ce point important

Nous n'entendons point de raillerie.

ZE'NE'IDE.

Je suis outrée; & mon dépit...

LA FE'E.

(à Zénéide.) *(à part.)*

Calmez-vous donc. Sa colére est plaisante.

GNIDIE *ironiquement.*

De quoi se fâche-t-elle? On la trouve charmante.

OLINDE *fâché, en montrant le Portrait.*

Mais elle l'est sans contredit.

ZE'NE'IDE.

Il me fait un outrage à chaque mot qu'il dit.

(à Olinde.)

C'en est trop. Je t'aimois...

LA FE'E.

Souvenez-vous d'Urgande.

ZE'NE'IDE.

Il n'est plus rien que j'apprends.

Oui, je t'aimois...

OLINDE.

Est-ce vous que j'entends?

ZE'NE'IDE.

Mais son orgueil, ta perfidie

Change en haine pour toi mes tendres sentimens,

Z E' N E' I D E,

O L I N D E.

Plutôt arrachez-moi la vie!

Z E' N E' I D E.

Pour me venger en même temps]
De ta légéreté, de sa coquetterie,
Regarde, Ingrat; vois si Gnidie
Auroit dû l'emporter sur moi.

*(Elle se démasque.)*O L I N D E *reculant d'étonnement.*

Que vois-je? O ciel!

Z E' N E' I D E.

Sans doute Urgande m'a punie;
Je suis horrible, il recule d'effroi,
(à la Fée.)

Madame, suis-je bien affreuse?

L A F É E *en riant.*

Un peu moins que votre Portrait.

O L I N D E.

Est-ce une illusion flatteuse?

Je n'ai rien vû de si parfait.

G N I D I E.

Le sot! En ma présence il vante Zénéide!

Z E' N E' I D E.

Quoi, je ne suis point laide?

O L I N D E.

Ah! le jour est moins beau.

Mais ces attraits, à l'Amour qui me guide,
Ne prêtent point un feu nouveau.

Z E' N E' I D E *à la Fée.*

Je l'aime, je l'ai dit, & je suis encor belle!
Il n'est donc point perfide?

LA FE'E *en riant.*

Eh mais... il le soutient,

GNIDIE,

C'est maintenant qu'il le devient.

OLINDE *à Zénéide.*

Madame est le témoin de mon ardeur fidèle,

ZE'NE'IDE,

Mais Gnidie?...

OLINDE,

Il est sûr que je n'aime que vous.

Je vous le jure à vos genoux.

GNIDIE,

Quoi, vous changez ainsi? Car vous m'avez
aimée.

OLINDE,

Sans que l'ame soit enflammée,

On peut louer de bonne foi.

GNIDIE *en sortant.*

Ah, le volage!

SCENE XI.

LA FE'E, ZE'NE'IDE, OLINDE.

ZE'NE'IDE,

ET le Portrait?

LA FE'E,

C'est moi

Qui vouloit l'éprouver. Cessez d'être alarmée.

Heureusement, mes soins ont réussi.

ZÉNEÏDE,

OLINDE.

Eh! pourquoi m'éprouver ainsi?
 Quoi? Votre art dans les cœurs ne vous fait-il
 pas lire?

LA FE'É.

Mon art est soumis à l'Amour.
 Mais ne songeons plus en ce jour
 Qu'à couronner les feux qu'il vous inspire.

ZÉNEÏDE.

Je puis donc, sans trembler, vous aimer, vous
 le dire?

OLINDE.

Je vous adore; & vos divins appas
 Sont de nouveaux biens que j'admire:
 Mais je ne les desirois pas.

LA FE'É à Olinde.

Votre ame s'est renduë à des charmes durables:
 Ceux qu'offre la beauté sont bien moins desi-
 rables,

Et s'envolent avec les ans.

Un solide bonheur sera votre partage;
 Et l'Amour, de vos cœurs guidant les sentimens,
 Triomphera jusqu'au déclin de l'âge
 Et de l'habitude & du temps.

LA FE'É *continuë.*

Qu'à ma voix ces lieux s'embellissent!
 Vous, qui vivez heureux sous mes comman-
 demens,
 Venez, rassemblez-vous; que vos chants ap-
 plaudissent
 A la félicité de ces tendres Amans!

SCENE XII & dernière.

LA FE'E, Z'ENE'IDE, OLINDE, LES
GENIES, *la Troupe de jeunes Filles élevées
dans le Palais, accourent & dansent.*

UNE SUIVANTE DE LA FE'E.

Cantille.

L'Amour anime ces retraites,
Déjà le son de nos Mufettes
Se ressent des plaisirs dont jouit votre cœur.
Ce Dieu charmant, dans les airs va répandre
Une aimable & douce langueur.
Le soufle des Zéphirs embellit chaque fleur,
Des Rossignols le ramage est plus tendre:
Tout exprime votre bonheur.

(On danse.)

UNE SUIVANTE DE LA FE'E.

Ariète.

Jeunes beautés, tout s'empresse à vous plaire;
Mais prévenez les ravages du temps.
L'esprit, le cœur, le charme des talens
Suspendent sa course légère,
Et peuvent seuls prolonger vos beaux ans.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

I.

Q Uand la beauté seule séduit,
 On s'aime un jour, puis on languit;
 L'Amour s'envole, on se déteste.
 Mais quand le cœur cède aux talens,
 Au caractère, aux sentimens,
 Le temps seul fuit, & l'Amour reste.

I I.

Contre ses parens révolté,
 Damon, d'une Idole enchanté,
 Va prononcer un oui funeste.
 Mais les charmes qui l'ont séduit,
 Bien-tôt se fanent, l'Amour fuit,
 Et par malheur la Femme reste.

I I I.

„ A la Cour j'ai de bons amis,
 „ Je suis sûr du Seigneur Damis;
 Disoit un Financier modeste.
 Damis épuise le credit,
 L'argent s'éclipse, l'ami fuit,
 Et par malheur la dette reste.

I V.

On croit triompher d'un Amant;

On lui résiste, on se défend :
Mais c'est en vain que l'on conteste.
L'Amour de ces combats sourit,
Le moment vient, la raison fuit,
Et le Galant obstiné reste.

V.

Quand le Parterre s'assoupit,
La Pièce tombe, l'Auteur fuit,
L'Envieux rit, & l'Acteur peste.
Mais quand le Public applaudit,
L'Auteur se montre, l'Acteur rit,
L'Envieux fuit, la Pièce reste.

(*Contre-Danse.*)

F I N.



CONTENTS

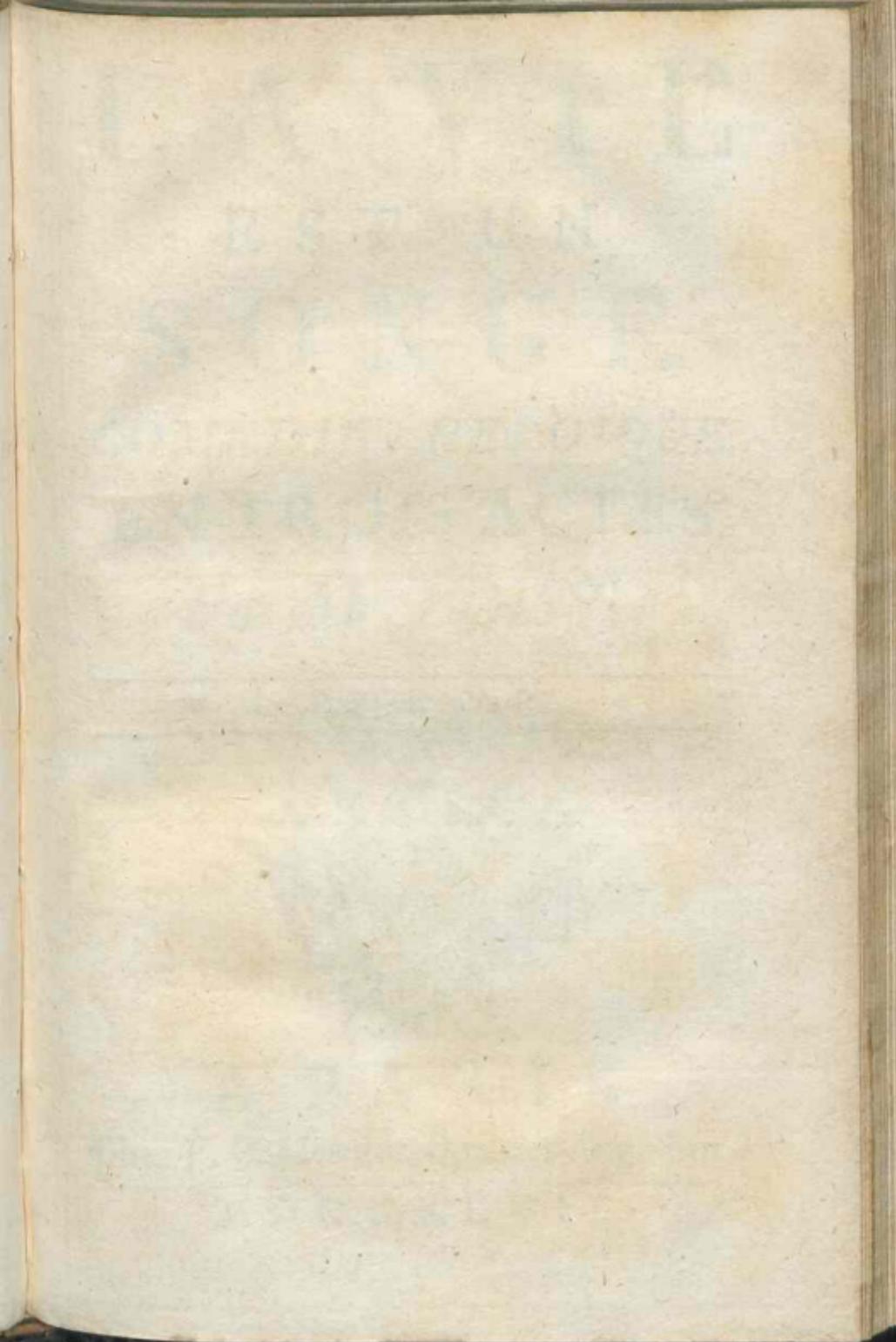
On the rights, on a subject
The case of the...
The...
The...
The...

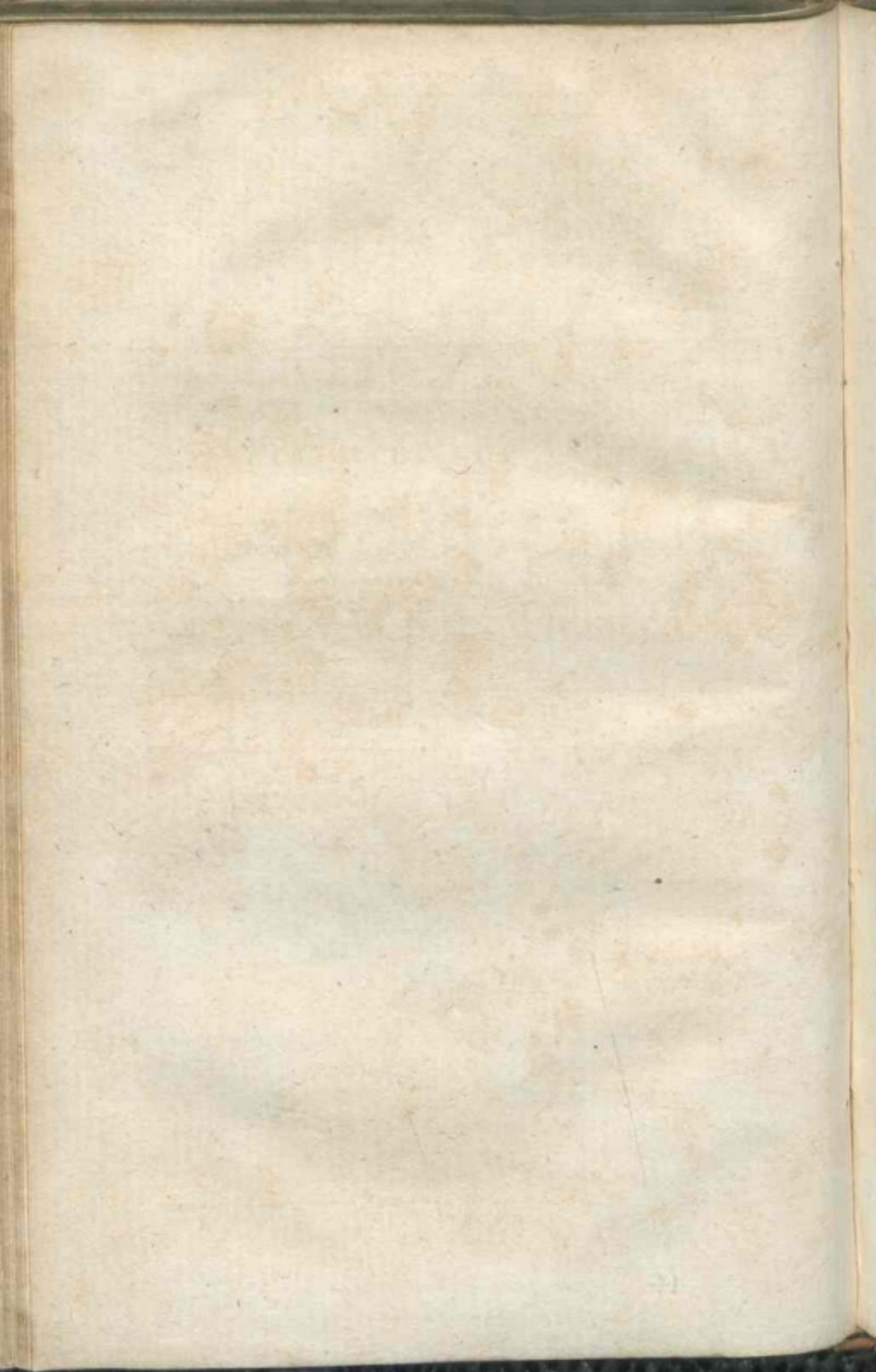
V

Grand...
The...
The...
The...
The...
The...
(...)

M. F. T.







L A V I E

E S T U N

S O N G E,

COMEDIE - HEROIQUE.

EN TROIS ACTES

Par Mr. BOLSSY.

Le Prix est 30. sols.



A P A R I S

Chez F. G. Merigot, Quai des Augustins.

M D C C X L V I I.

L A V I E

E S T U N

S O N G E

COMMANDEMENT

EN TROIS ARTS

DE LA ROY

En l'An de la Liberté



A P A R I S

chez la Citoyenne

M D C C L V I I I

H

ACTEURS.

BASILE, Roi de Pologne.

SIGISMOND, Fils de Basile.

FEDERIC, Grand-Duc de Moscovie
& Neveu du Roi.

SOPHRONIE, Princesse & Nièce
du Roi.

CLOTALDE, Gouverneur de Sigismond.

ULRIC, Grand de la Cour.

RODERIC, Chef des Conjurez.

ARLEQUIN, Bouffon de la Cour.

PLUSIEURS OFFICERS.

GARDES.

SOLDATS.

La Scene est en Pologne.

ACTEURS

BASILE, Roi de France
SIGISMOND, Roi de Pologne
EDMUND, Grand Duc de Bretagne

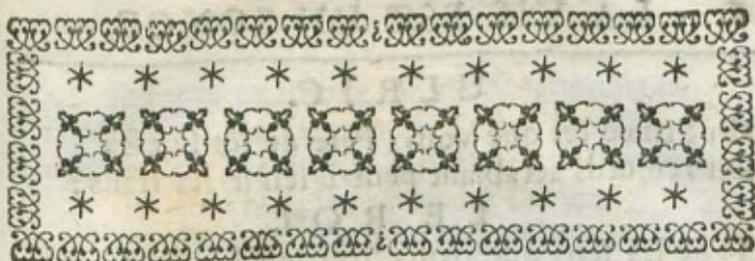
Alexandre de Foix
SOPHRONIE, Reine de France
du Roi

CLOTARDE, Gouverneur de
Gisors

HENRI, Grand Duc de Bourgogne
ROBERT, Chevalier
ARLEQUIN, Joueur de Tambour
PEUSIENS OFFICIERS

GARDES
SOLDATS

La fin de ce Page



LA VIE
EST UN SONGE,
COMEDIE-HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LE ROI, ULRIC.

ULRIC.

DE Rochers escarpez, quelle chaîne
effroyable
Sert de remparts à cette affreuse
Tour ?

Elle paroît impénétrable
A la clarté du jour.

O Ciel! qui peut guider mon Roi dans ce séjour ?

LE ROI.

Le remords qui l'accable.

U L R I C.

Un Prince tel que vous, Pere de ses sujets,
Du remords accablant peut-il sentir les traits?

L E R O I.

Je ne les sens que trop, mais je suis pardonnable,
L'amour que j'ai pour eux m'a seul rendu cou-
pable.

U L R I C.

Seigneur, que dites-vous ?

L E R O I.

Il est tems que mon cœur
Te dévoile un secret à l'Etat nécessaire,
Dont un seul homme est le dépositaire,
Et qui va te remplir de surprise & d'horreur.
Cette Tour que tu vois, cette prison si noire
Dont l'aspect seul épouvante les yeux
Ces lieux (puis-je le dire, & pourras-tu le croire ?)
Renferment dans leurs murs mon fils unique.

U L R I C.

O Dieux!

L E R O I.

Pour t'éclaircir cet horrible mystère,
Apprens, qu'autrefois, à mes vœux
Un fils fût accordé par le Ciel en colère
Avant de mettre au jour ce Prince malheureux,
Mon Epouse, en dormant, crût voir un monstre
affreux
Qui, déchirant son sein, terminoit sa carrière.
Ce songe fût trop vrai! Fatal présent des Cieux!
Sigismond en naissant fit expirer sa mere.
Par moi sur ses destins le Ciel fût consulté,
Et combla les frayeurs dont j'étois agité:

Il me dit, que ce Prince impie & sanguinaire
Regneroit sur son peuple en Tyran furieux:

Il me dit, qu'à ses pieds il fouleroit son pere,

Et qu'il blasphemeroit les Dieux.

Dans cette affreuse conjoncture,

Le cœur rempli d'un juste effroi,

Mais plus épouvanté pour l'Etat que pour moi,

Au bien de mes sujets j'immolai la nature,

Et je devins cruel par générosité:

Craignant pour eux ce fils, & sa férocité,

Je le fis enfermer dans cette Tour obscure.

Pour y vivre & mourir sans connoître son sort:

J'eus soin en même tems de publier sa mort:

Clotalde seul instruit, sous une garde sûre

Fût chargé d'élever Sigismond dans ces lieux,

Non comme un Maître légitime,

Mais comme un monstre furieux

Qu'il falloit enchaîner pour le sauver du crime.

U L R I C.

Le supplice m'étonne autant que la victime.

L E R O I.

Je crus, par là, du Ciel détourner la fureur;

Affûrer mon repos & celui de l'Empire:

Vaines précautions! Le remords dans mon cœur

Punit à chaque instant l'excès de ma rigueur.

Je sens sur tout, je sens qu'il me déchire

Dans ce jour où l'Etat soupire

Après le choix d'un Successeur

Que les ans me pressent d'élire.

Contre moi la raison elle-même conspire,

Me dit, que j'ai trop crû les Astres incertains;

Que je dois révoquer des ordres inhumains,

Qui me privans d'un fils, ôtent à la Province;

3 LA VIE EST UN SONGE.

Contre tout équité, son véritable Prince ;
Qu'avant de condamner l'espoir de ma Maison
A l'horreur éternelle

D'une rigoureuse prison ,
Je consulte du moins l'amitié paternelle ,
Et tente s'il n'est point en cette extrémité
Quelque moien plus doux pour domter sa fierté
Et pour faire mentir son étoile cruelle.

U L R I C.

Ah Seigneur ! pour ce fils proscriit contre les Loix
D'un trop juste remords daignez oïir la voix.

L E R O I.

Ami, dans ce désert c'est lui seul qui m'amène ,
J'y prétens voir mon fils sans en être aperçu.
Juger des sentimens dont il est combattu ,
Et décider par eux si je romprai sa chaîne.
Dans ce jour favorable, heureux si la vertu
Pouvoit combattre en lui l'ascendant qui l'en-
traîne ,

Et pouvoit le rendre après moi
Digne de gouverner & d'être votre Roi !
Clotalde qui m'attend & que j'ai fait instruire ,
Doit bien-tôt Je le vois qui vient pour
nous conduire.



SCENE II.

LE ROI, ULRIC, CLOTALDE.

CLOTALDE.

Sigismond va, Seigneur, paroître dans ces lieux;
Souffrez, pour l'écouter, qu'on vous cache à
ses yeux.

LE ROI.

Je brûle en même tems & je crains de l'enten-
dre.

Prépare-toi, mon cœur, à l'assaut le plus tendre.
(Il suit Clotalde qui le conduit avec Ulric.)

SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

Voyons un peu ce qui se fait ici.

Mes semblables par tout entrent sans conséquence,
Et Bouffon de la Cour, j'use de ma licence.

Le Roi, d'un de ses Grands suivi
Et guidé par Clotalde en cet antre effroyable ;
Vient maintenant d'entrer à petit bruit.

Je voudrois bien sçavoir quel sujet l'y conduit ?
C'est le domicile du Diable,

Tout ici me paroît propre à l'y conjurer.

Le Roi peut-être est venu l'implorer
Pour se le rendre favorable.

De chaînes & de clefs quel bruit épouvantable !
La Porte s'ouvre ; Ah ! ce sont les enfers !

Tous mes sens sont saisis d'une frayeur extrême.
 Quel phantôme s'avance ! Il est chargé de fers,
 Et ses regards font peur : c'est le diable lui-même ;
 Je suis perdu.

SCENE IV.

SIGISMOND *enchaîné*, ARLEQUIN.

SIGISMOND.

PArle, n'es-tu point las,
 O Ciel ! injuste Ciel, de m'accabler de chaînes ?

ARLEQUIN.

Il menace le Ciel, c'est lui, n'en doutons pas.
 Le Diable m'attendrit, & j'entre dans ses peines.

SIGISMOND,

Sans avoir vû le jour, depuis vingt ans je vis.
 Renfermé des l'enfance en un cachot horrible,
 J'ignore mon forfait, & ne sçais qui je suis.
 Je ne vois qu'un seul homme, un tyran inflexible,
 Instrument & témoin des maux dont je gémis.
 Il ne m'éclaircit point mon infortune extrême ;
 Il me parle souvent de la Terre & des Cieux ;
 Il m'apprend à connoître, à respecter les Dieux :
 Mais il me vante en vain leur Justice suprême,
 Le sort que je subis, sans l'avoir mérité,
 Dément cette Justice & détruit leur bonté.
 Qu'ai-je commis contr'eux pour subir l'esclavage,
 Et pour me voir ainsi durement enchaîné ?
 Me font-ils expier le crime d'être né ?
 Si c'est là le forfait dont me punit leur rage ;

Avec tout ce qui vit, Sigismond le partage.
 J'ai pour complice l'Univers;
 Cependant ici bas jusqu'au poisson qui nage,
 Jusqu'à l'oiseau qui fend les airs,
 Tout est né libre, & je porte des fers,
 Moi, qui par ma raison, par mon noble courage
 Sens que je suis leur plus parfait ouvrage.
 Si tu veux, à mes yeux prouver ton équité,
 O Ciel! unique auteur des tourmens que j'endure,
 Fais partager mes fers à toute la nature,
 Ou donne moi la Liberté
 Dont joiit en naissant ta moindre créature.

A R L E Q U I N.

Vraiment, il raisonne assez bien,
 Si j'osois, avec lui j'aurois un entretien.

S I G I S M O N D.

Dans ces demeures souterraines,
 Que ne puis-je goûter la funeste douceur
 D'avoir un compagnon de mes cruelles peines;
 Pour soulager l'excès de ma douleur!
 Il porteroit du moins la moitié de mes chaînes.

A R L E Q U I N.

Le discours que j'entens me remplit de frayeur.
 Ah! s'il alloit me saisir, misérable!
 Mais Clotalde revient. Cachons nous dans ce coin;
 Pour sçavoir s'il n'a pas commerce avec le Diable.
 De tout sans être vû je serai le témoin.

(Il se retire dans un coin.)



SCENE V.

SIGISMOND, CLOTALDE,
ARLEQUIN *caché.*

SIGISMOND.

MES maux sont éternels comme ma solitude ;
Et mon esprit éclairé par l'étude
Ne sert qu'à les approfondir,
Et qu'à me faire mieux sentir
Les horreurs de ma servitude.

Mais je vois devant moi le tyran de mes jours,
Dis moi, de mes tourmens quand finira le cours ?
Quand pourrai-je un instant jouir de la lumière ?
Ou de ta bouche au moins apprendre qui je suis ?
Dévoile moi

CLOTALDE.

Je ne le puis.

Soumettez-vous.

SIGISMOND.

Voilà ton langage ordinaire,
Et je ne vois jamais mes doutes éclaircis :
Cependant, si j'en crois les Livres que je lis ;
Instruire est le devoir d'un Maître.

CLOTALDE.

Les Dieux n'approuvent point la curiosité
Que vous faites paroître.

SIGISMOND.

Clotalde, je suis homme. En cette qualité
Je mérite de me connoître.

CLO-

C L O T A L D E.

Ah! vous ne l'êtes plus par votre cruauté.

S I G I S M O N D.

Tes affreux traitemens font ma férocité,

Et si je suis cruel, tu m'enseignes à l'être :

Sur les parens qui m'ont fait naître,

Une éternelle obscurité,

Des fers, une prison sauvage

Sans nul espoir de liberté ;

Nul relâche à mes maux qu'accroît ta dureté ;

Barbare, voila mon partage

Et tes leçons d'humanité.

C L O T A L D E.

J'exécute l'arrêt que le Ciel a dicté

Pour mettre un frein à votre violence

Dont il est revolté ;

C'est elle, c'est votre arrogance

Qui vous a fait proscrire avant votre naissance ;

Dépouillez donc tant de fierté.

Vous ne sçauriez desarmer sa vengeance

Que par l'humilité,

Par la douceur & par l'obéissance.

S I G I S M O N D.

Ce discours me revolte : Est-ce par la rigueur

Que l'on prétend m'inspirer la douceur ?

Tes châtimens cruels, ta conduite sévère

Ne font qu'augmenter ma fureur,

Et dans les mouvemens qui saisissent mon cœur,

C L O T A L D E.

Aux transports de votre colére,

Ces murs vont servir de barrière.

Ils sçauront vous humilier.

SIGISMOND.

Tu peux trancher mes jours, non me faire plier;
Et je brave. . . .

CLOTALDE.

Qu'on le faisisse,
Et qu'on l'enferme sans tarder.

SIGISMOND.

Dieux! qu'à la force il est dur de céder,
Et que la dépendance est un cruel supplice
Pour un cœur qui se sent digne de commander!

*(On l'entraîne, & la porte de la Tour se
referme.)*

SCENE VII.

LE ROI, ULRIC, CLOTALDE,
ARLEQUIN *caché.*

LE ROI *Sortant du lieu où il étoit caché.*

Quel spectacle touchant pour les regards d'un
pere!

Dieux! qu'il accroît le remords de mon cœur!
Que l'Etat de mon fils m'a fait sentir d'horreur;
Et que l'aspect de sa misère
M'a bien puni de ma rigueur!

Astres cruels, que je devois moins croire,
Ah! j'ai pris trop de soin de vous justifier.
Si les emportemens semblent vérifier,
Votre prédiction si terrible & si noire,

Vous n'en devez toute la gloire
 Qu'aux barbares moiens que j'ai fait employer ;
 Mon fils étoit né bon, vertueux, débonnaire,
 Me cruauté pour lui, mes ordres rigoureux
 Ont aigri son orgueil, allumé sa colère.

J'ai moi seul, malheureux !

Fait un tiran d'un Prince généreux.

Que dis-je ? Les transports que son cœur fait paroître
 Partent d'une noble fierté ;

Digne du sang qui l'a fait naître.

J'ai vû même au travers de sa férocité,

Briller des traits de générosité ;

Qui pour mon fils, me l'ont fait reconnoître.

C L O T A L D E.

Seigneur, de ce retour Clotalde est enchanté.

Contre un fils malheureux, victime de mon zèle,

A regret j'ai servi votre sévérité.

En vous obéissant dans ma charge cruelle,

J'ai soupiré cent fois de ma fidélité ;

Grand Roi, pour prix de mon obéissance

Accordez moi la liberté ;

Je serai trop payé par cette récompense

Qu'à vos genoux, j'ose vous demander.

Rendez à vos sujets leur Prince légitime,

Et recouvrez un fils né pour vous succéder,

Qu'il passe de l'horreur de cet affreux abîme,

Au Trône qu'il doit posséder :

Cessez de redouter la fureur qui l'anime ;

Dès qu'il reconnoitra la splendeur de son sang

Il sera magnanime,

Et sçaura se montrer digne de ce haut rang.

Ne résistez donc plus à l'ardeur qui m'entraîne,

Et laissez-vous fléchir :

Faites que ce bras qui l'enchaîne
 Ait le bonheur de l'affranchir :
 Dût-il aujourd'hui, dût-il m'en punir,
 Dût-il dans cette Tour affreuse
 Me rendre tous les maux, dont ma main rigoureuse
 L'a malgré moi fait si long-tems gémir ;
 Il me sera plus agréable
 De vivre dans les fers accablé de rigneurs,
 Et de faire régner mon Maître véritable,
 Que d'être l'instrument de son sort déplorable,
 Et de me voir comblé de toutes vos faveurs.

U L R I C.

Seigneur, c'est tout l'Etat qui par sa voix s'ex-
 plique.

En cette dure extrémité,
 La nature, les loix, la raison, l'équité,
 Même la politique ?

Tout vous parle en faveur d'un Successeur unique.
 Comme lui, devant vous, je me prosterne ici.

A R L E Q U I N *Sortant de son coin.*

Seigneur je viens m'y prosterner aussi,
 Aiez pitié d'un fils que j'ai pris pour le Diable,
 Tant vous l'avez réduit en un sort pitoyable.
 Par les pleurs qu'à vos pieds vous me voyez ver-
 ser.

L E R O I.

Levez-vous, votre Roi voudroit vous exaucer ;
 Mais puis-je, tel qu'il est, me déclarer son pere,
 Et pour le couronner,
 Ce Prince est il, hélas ! en état de régner ?
 Donnerai-je un tyran à la Pologne entière ?
 Non, quels que soient les cris de mes remords
 pressans,

Je ne dois écouter que mon amour pour elle ;
 Il étouffe en mon cœur l'amitié paternelle ,
 Et mes sujets sont mes premiers enfans ,

C L O T A I D E .

Ah ! si vous consultez le bien de la Patrie ,
 Vous remettrez le Sceptre aux mains de votre fils .
 Le Prince Federic , Grand-Duc de Moscovie ;

Et la Princesse Sophronie
 De votre sang également fortis ,

Divisent tout l'Etat en proie à deux partis .

Il aime en vain cette Princesse ,

Et voudroit par l'hymen voir leurs droits réunis ,

On sçait qu'elle a toujours rejeté sa tendresse ;

L'hymenée-est un joug qui blesse sa fierté ,

Et comme son courage égale sa beauté ,

Elle veut régner seule & n'avoir point de maître .

Je doute , quand son cœur pourroit y consentir ,

Que l'on voulût d'ailleurs le reconnoître ,

Par un Prince étranger , s'il se voyoit régir ,

L'Etat de la Pologne auroit trop à rougir .

C'est allumer les feux d'une guerre civile ;

C'est trahir votre fils pour troubler vos sujets .

Lui seul , Seigneur , lui seul peut assurer la paix .

Sigismond reconnu va rendre tout tranquile .

Ce nom seul vous répond du cœur des Polonois ;

Il n'appartient qu'au fils du grand Basile ,

De réunir toutes les voix .

L E R O I .

Grands Dieux ! que dois-je faire en cette con-
 joncture ?

Daignez , pour terminer mon funeste embarras ,

M'inspirer le moyen d'accorder la nature

Avec le bien de mes Etats .

Faites que je sois Roi sans cesser d'être Père ;
 Que la prudence en moi guide le sentiment. . . .
 Ils exaucent mes vœux ; je sens, dans ce moment ,
 Qu'ils viennent m'éclairer par un trait de lumière.
 Pour éprouver mon fils & lui faire essayer
 Le Sceptre paternel, sans exposer l'Empire,
 Clotalde, aprens ce que le Ciel m'inspire,
 Et que ton art doit employer.
 Par la vertu d'un breuvage propice,
 Il faut dans un sommeil profond
 Ensevelir le Prince Sigismond.
 Et, profitant de l'artifice,
 Tandis qu'il goûtera les douceurs du repos,
 Il faut biser les fers qu'il porte en ces cachots :
 L'orner de tout l'éclat de la magnificence,
 Et, l'arrachant du fond de cet affreux séjour,
 Le transporter au milieu de ma Cour,
 A qui de tout j'aurai fait confiance ;
 Ensuite, à son reveil, je veux que sans détour
 Tu lui découvres sa naissance,
 Et que mes courtisans lui rendent, tour à tour,
 Tous les honneurs qu'on rend à ma puissance :
 Je verrai dans ce jour
 Par cet innocent stratagème,
 Comment il usera de la grandeur suprême ;
 Je verrai si je dois n'écouter que l'amour,
 Et lui laisser le Diadème :
 Sa conduite sera son arrêt elle-même.
 Puissent les Dieux dans cet heureux sommeil,
 Changer son cœur trop sanguinaire,
 Et lui donner d'un Roi l'auguste caractère !
 Puissé ce Prince, à son réveil,
 Se trouver les vertus que demande l'Empire,
 Et paroître à mes yeux tel que je le desire !

Il est tems de me rendre au Conseil qui m'attend,
(à Clotalde.)

Du sort de Sigismond ton maître va l'instruire.

Toi, cours exécuter ce qu'il r'a sçu prescrire.

C L O T A L D E.

J'y vole,

ARLEQUIN *sautant au col du Roi.*

Papa Roi, pour ce trait élatant

Souffrez qu'Arlequin vous embrasse,

Et qu'il courre annoncer le Prince à vos Etats.

Je le sçavois bien, moi, que j'obtiendrois sa grace ;

Et que contre mes pleurs le Roi ne tiendrait pas.

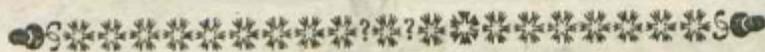
Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre représente la Chambre du Roi. Sigismond paroît endormi sur un Trône & richement vêtu, plusieurs Officiers sont prêts à le servir.



SCENE PREMIERE.

SIGISMOND *endormi*, ULRIC,
ARLEQUIN, PLUSIEURS
OFFICERS.

SIGISMOND *en s'éveillant.*

O U suis - je ? justes Dieux ! Est - ce un songe
agréable ?
Est-ce l'effet d'un doux enchantement
Qui transforme en un lieu charmant,
Une prison épouvantable ;
Et qui change mes fers & l'habit misérable

Qui m'a couvert jusques à ce moment,
 En un superbe vêtement ?
 Chaque objet m'arrête & m'étonne
 Jusqu'à l'Astre brillant qui répand la clarté,
 Tout à mes yeux est une nouveauté.
 Mais quelle attention attire ma personne ?
 Quelle nombreuse Cour paroît autour de moi ?
 Quel zèle ? Quel respect ? Quel éclat m'environne ?
 Tout m'anonce que je suis Roi.
 Au sein de mon bonheur suprême
 Ce dont je suis le plus flatté,
 Je sens que je suis libre, & maître de moi-même.
 Rien ne contraint ma volonté.
 Le doute seul dont je suis agité
 Altère un bien si délectable.
 O Ciel ! jusques au bout montre-toi favorable ;
 Et pour mettre le comble à ma félicité,
 Prouve-moi que je veille en cet instant aimable,
 Et que mon règne est une vérité.

(En considérant l'Epée qu'on lui présente.)

Quel est cet ornement dont ma vûë est frappée ;
 Et donc j'aime sur tout l'éclat ?

U L R I C.

Prince Illustre c'est votre Epée,
 C'est le soutien de votre Etat,
 Et le foudre vengeur qu'en votre main terrible
 Les immortels ont mis,
 Pour vous rendre un Prince invincible,
 Et pour punir vos ennemis.

S I G I S M O N D.

Puisque ce fer brillant rend un Roi formidable ;
 Puisque par lui je dois vaincre & punir ;

De vos présens, grands Dieux! c'est le plus agréable:

Mon bras déjà brûle de s'en servir.

U L R I C, *lui mettant l'Epée à son côté.*

C'est ainsi qu'on la porte Sire.

A R L E Q U I N *poussant un botte.*

Et c'est ainsi que l'on la tire.

S C E N E II.

Les Acteurs précédens, C L O T A L D E.

C L O T A L D E.

S E I G N E U R, je viens en vous reconnoître mon Roi.

S I G I S M O N D.

Est-ce Clotalde que je vois?

Pour m'insulter vient-il me rendre hommage,
Lui qui m'a fait gémir dans un dur esclavage?
Comment, & de quel front paroît-il devant moi?

C L O T A L D E.

Seigneur, pour chasser le nuage
Qui sur vos sens surpris répand l'obscurité,
Je vais sans tarder d'avantage
Faire à vos yeux briller la vérité:
Les honneurs qu'on vous rend, ce Palais magnifique,
Ne sont point les effets d'une songe chimérique;
Ce spectacle nouveau qui vous tient enchanté

Est pour vous un bonheur plein de réalité,
 Pendant votre sommeil, de votre antre rustique
 A la Cour de Pologne on vous a transporté,
 Du Roi Basile enfin vous êtes fils unique,
 Lui-même à son Conseil l'a déjà déclaré;
 On porte jusqu'aux Cieux votre nom réveré,
 Et vous faites, Seigneur, l'allegresse publique.

SIGISMOND.

Pourquoi m'avoir caché le sang dont je suis né ?
 Si ton discours est véritable,
 Pourquoi traiter ton Prince infortuné
 Comme un esclave misérable ?

CLOTALDE.

Pour obéir, Seigneur, aux célestes décrets,
 Et détourner de vous les noirs effets
 Des Astres irritez que craignoit votre Pere,
 Et qui vous menaçoient d'être un Roi sanguinaire.

SIGISMOND.

Ah! traître! sont-ce là d'assez fortes raisons
 Pour condamner un fils, un Prince légitime
 A la plus dure des Prisons ?

Et toi, premier objet du courroux qui m'anime,
 Toi, qui fus l'instrument d'un supplice inoui,
 Comment à ce Monarque as-tu donc obéi ?
 Comment auprès de moi justifier ton crime ?

Malheureux! tu devois du moins
 A mes regards dévoiler ma naissance ;
 Je n'aurois pas trahi ta confiance ;
 Je n'avois dans mes fers que tes yeux pour té-
 moins.

J'en aurois moins gémi flatté par l'espérance,
 Et mon cœur, dans ce jour, eût reconnu tes
 soins.

CLOTALDE.

Seigneur, j'avois juré de garder le silence :
On m'auroit vû souffrir la mort avec constance
Plutôt que de le rompre.

SIGISMOND.

Ah ! tu la souffriras ;
Pour avoir trop gardé ce silence funeste ;
Ministre affreux que je déteste !
Je veux par ma vengeance effrayer ces Etats.

CLOTALDE.

Seigneur, que votre ame réprime. . . .

SIGISMOND.

Tu m'oses repliquer, perfide, tu mourras ;
Tu feras dans ce jour la première victime
Et le premier tyran qu'immolera mon bras.

ULRIC *l'arrêtant.*

Par un meurtre, Seigneur, ne vous noircissez
pas.

CLOTALDE *en sortant.*

Malheureux ! il se perd ; & sa fureur extrême
Me fait trembler pour lui bien plus que pour moi-
même.



SCENE

SCENE III.

SIGISMOND, ULRIC,
ARLEQUIN.

SIGISMOND à *Ulric qui veut
le retenir.*

SUJET audacieux, quoi! tu retiens mes pas?

ULRIC.

Seigneur, souffrez que je vous fasse entendre...

SIGISMOND.

Arrête, ton discours ne peut que m'offenser.

Si tu dis un seul mot.

ULRIC.

Je ne puis me défendre.

SIGISMOND.

Puisqu'il répond, sans balancer

Du haut de ce balcon précipite le traître.

ARLEQUIN.

C'est pour lui faire peur, je ne sçaurois penser...

SIGISMOND.

Si tu ne m'obéis, toi-même tu vas être.

ARLEQUIN *saisissant Ulric.*

Pardon, c'est à regret, mais il commande en maître;

Et je ne puis me dispenser

De vous jeter par la fenêtre,

Je suis novice en cet emploi.

... (O) ...

S C E N E IV.

Les Acteurs précédens, LE ROI.

LE ROI.

DE tels emportemens sont indignes d'un Roi ,
Calmez un transport condamnable.

SIGISMOND.

Qu'entens-je ?

LE ROI.

Vous devez m'écouter & songer
Qu'un Prince qui s'oublie au point de se plonger
Dans le sang d'un sujet, fût-il même coupable,
Deshonore son bras au lieu de se venger.

SIGISMOND.

Je me sens arrêter par son air respectable. . . .
Qui donc es-tu, répons, ô vieillard vénérable,
De qui l'aspect aussi noble que doux,
A le pouvoir d'enchaîner mon courroux ?
Dans mon cœur étonné ta présence fait naître
Des mouvemens secrets qu'il ne peut démêler,
Qui font que j'aime à te parler,
Que je brûle de te connoître !

LE ROI à part.

Ah ! de ma joie à peine suis-je maître !
Le sang lui parle en ma faveur.

(Haut.)

Quoi, Prince, j'aurois le bonheur
De triompher par ma présence
Des sentimens de haine & de vengeance. . .

SIGISMOND.

Oui tu les suspens dans mon cœur.
 Sur moi quelle est donc ta puissance?
 Tes seuls regards domtant ma violence,
 Me forcent d'approuver jusqu'à la liberté
 Que tu prens de combattre ici ma volonté.

Satisfais mon impatience,
 Quel es-tu? Parle, explique toi;

Va, quel que soient ton rang & ta naissance,
 Sois sur des faveurs de ton Roi;
 Je sens que je ne puis t'approcher trop de moi.

LE ROI à part.

O! Pere trop heureux!

(Haut.)

Je me flatte & j'espère
 Quand je serai connu de vous,
 De redoubler encor des sentimens si doux.

SIGISMOND.

Qui peut les augmenter? Je t'aime, te révere

LE ROI.

Nature! c'en est trop, je cède à ton effort.
 Je suis.....

SIGISMOND.

Eh bien, acheve, instruis-moi de ton fort.

LE ROI.

Embrasse-moi, mon fils, & reconnois ton Pere.

SIGISMOND.

Mon Pere! ah Dieux! l'auteur de mes tour-
 mens?

Ce nom rallume ma colére,

L E R O I.

Quoi! le titre sacré de Pere, en ces momens
 N'excite en toi que des frémissemens?
 Quand mon ame se livre entière,
 Aux prompts & tendres mouvemens
 Qu'inspire pour un fils la nature sincère,
 La tienne se refuse à mes embrassemens?

S I G I S M O N D.

La voix du sang chez moi ne s'est point tuë.
 Tu viens de voir à ta première vuë;
 Avec combien d'ardeur, prompt à se dévoiler,
 Pour toi le sang vient de parler
 Dans le fond de mon ame émuë.
 Si pour ton fils; quand tu l'a mis au jour,
 Barbare, il t'eut parlé de même,
 Tu ne reduirois pas aujourd'hui cet amour,
 A se changer en une haine extrême?

L E R O I.

Ma tendresse présente auroit du triompher.
 Cette haine est un monstre & tu dois l'étouffer.
 Reprens l'amour d'un fils pour un Pere qui t'aime.

S I G I S M O N D.

Non, ne l'espère pas, les maux que tu m'as faits;
 Dans mon esprit sont gravez pour jamais.

L E R O I.

Ah! ces retours affreux & l'horreur qu'il t'inspi-
 rent.
 Me font trop voir que les Astres sont vrais
 Dans le malheur qu'ils me prédirent:
 Il est écrit sur ton front irrité;
 Et j'y lis d'un Tyran toute la dureté.

SIGISMOND.

Pere cruel ! dont la bouche m'outrage ,
Si je suis un Tyran , n'en accuse que toi ;
Par ton ordre , élevé comme un monstre sauvage ,
Je ne fais que répondre aux soins qu'on eut de
moi ;

J'imité ton exemple , & je suis ton ouvrage ;
D'autant plus excusable en mon emportement
Que la raison l'approuve , & que ma tyrannie
Par un juste retour & par un mouvement

Que la nature justifie

N'aspire qu'à punir les tyrans de ma vie ;
Mais toi , pere coupable & Bourreau de ton fils ,
Tu t'es montré cruel contre toute justice ,
Contre les droits humains & les Loix du Pays.
Pour m'enterrer vivant dans un noir précipice ,
Quel forfait en naissant avois-je donc commis ?
C'est peu de me cacher à ma Patrie entière ,
Tu m'as tout refusé jusques à la lumière :

Pour la première fois aujourd'hui j'en jouis.

Dans les transports de sa colére

Contre moi , que pourroit imaginer de pis

Le plus mortel de tous mes ennemis ?

Parens dénaturez , à vos ordres bizarres ,

Quoi ! nos jours innocens feront ils asservis ?

Serez-vous envers nous impunément barbares ?

Et les ressentimens nous sont-ils interdits ?

Non , non , c'est une erreur dont vous êtes sé-
duits.

Par une sage prévoyance

Les équitables Dieux ont borné vos pouvoirs.

Ainsi que nous , vous avez vos devoirs :

Et si nous vous devons avec l'obéissance

Des marques de respect & de reconnoissance.

Vous nous devez des soins à votre tour
Conformes à notre naissance,
Et des preuves de votre amour,

L E R O I.

Si j'ai condamné ton enfance
C'est malgré moi que je l'ai fait ;
Et j'ai voulu te soustraire au forfait
Où devoit t'entraîner la maligne influence
De l'Astre qui te dominoit.

S I G I S M O N D.

Mais toi-même, sans crime, as-tu pû l'entreprendre ?

Etoit-ce à toi de lire dans les Cieux ?
Et de vouloir forcer l'ordre des Dieux
Par d'injustes moïens qu'ils t'avoient sçu défendre ?

N'étoit-ce pas à toi de les laisse agir ?

Et ne devois-tu pas attendre
Que je fusse coupable avant de me punir.

L E R O I.

C'est un crime que je répare.
Les biens dont aujourd'hui te comble ma bonté
Doivent éteindre un souvenir barbare.
Imite ma douceur & non ma cruauté :
Du courroux qui t'aigrit, quel que soit le murmure,
Souviens-toi qu'il est beau d'oublier une injure.

S I G I S M O N D.

Il est plus doux de s'en venger :
Et puisque de mes fers je me vois dégager ;

Puisqu'enfin mes destins éclaircis par toi-même,
 Me rendent l'héritier de ton pouvoir suprême;
 Pour punir mes tyrans, je sçaurai m'en servir.
 Leur crime fait trembler par sa noirceur extrême,
 Ma vengeance fera frémir.

L E R O I.

Fils inhumain, c'est trop te méconnoître,
 Tu crois déjà régner, & me parles en Maître.
 Rentre en toi-même, & fors de ton erreur;
 Loin de t'enorgueillir d'une vaine grandeur
 Que tu ne dois qu'à ma tendresse,
 Regarde-la plutôt comme un songe trompeur,
 Qui te séduit par son yvresse.
 Repens-toi d'écouter ta fureur vengeresse.
 Crains de dormir encor dans tes transports di-
 vers,
 Et tremble à ton réveil de te voir dans les fers,
 Et dans ta première bassesse.

(Il sort.)



SCENE VI.

SIGISMOND *seul.*

Seroit-il vrai, Grands Dieux ! que mon destin brillant

Fut d'un songe imposteur, l'ouvrage fantastique ?
Verrai-je, malheureux ! ma grandeur chimérique,
S'évanouir en m'éveillant ?

Rentrerais-je en mes fers ? . . . Non, je ne puis
le croire.

Chaque objet qui me frappe, & chaque événement,

Pour n'être qu'un vain songe, au fond de ma mémoire

Se grave trop profondément.

Chassons de mon esprit une terreur si noire

Quand de la vérité ma raison me répond ;

Et pour douter un instant de ma gloire,
Je sens trop que je suis le Prince Sigismond.

Je le sens encor mieux aux mouvemens de rage

Dont mon pere a rempli mes esprits furieux.

Tout ce qui s'offre à moi me paroît odieux.



SCENE VII.

SIGISMOND, ARLEQUIN,

ARLEQUIN.

Nous allons voir un beau tapage :
Mais il est en fureur , & je suis seul ici.
Je tremble.

SIGISMOND.

Qui donc es-tu ? dis.

ARLEQUIN à part.

Ah ! je lui dirois bien qu'Arlequin est son frere ,
Mais il a , le brutal , trop mal reçu son Pere.

SIGISMOND.

Répons-moi donc. Quelle est ta qualité ?

ARLEQUIN à part.

Quel air rébarbatif ? J'en suis épouvanté.

(haut.)

(bas.)

Seigneur , je suis Je crains qu'il ne m'af-
fomme.

SIGISMOND.

Veux-tu parler ?

ARLEQUIN.

Je suis . . je suis un Gentilhomme.

SIGISMOND.

Est-ce de la Cour du Roi ?

ARLEQUIN.

Non

Un Gentilhomme , la . . . de conversation.

SIGISMOND.

De conversation ! par là que veux tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux dire autrement , Gentilhomme Bouffon ,
Ou Gentilhomme qui fait rire.

SIGISMOND.

Fais moi rire.

ARLEQUIN.

Ah ! voila pour m'interdire.

SIGISMOND.

Veux-tu me faire rire ?

ARLEQUIN *à part.*

Il me le dit d'un ton

A me faire trembler. La terreur qu'il m'inspire
Me donne déjà le frisson.

SIGISMOND.

Quant me feras-tu rire , hem ?

ARLEQUIN.

Tout à l'heure , Sire.

*(à part.)*D'y réüffir je ne puis me flatter.
Son visage me désespère.

SIGISMOND.

Fais moi rire au plus vite , ou je te fais sauter
Du haut de ce Balcon.

ARLEQUIN *à part.*

Il est homme à le faire.
C'est ainsi qu'à la Cour on se voit balotté.
J'étois tantôt jetteur, & vais être jetté.

SIGISMOND.

Puisque je ne ris point, ton audace punie. . .

ARLEQUIN.

(à part.)

Sire, une moment. Quel est mon sort infortuné!

Riez-vous aisément, dites-moi, je vous prie?

SIGISMOND.

Non, je n'ai jamais ri depuis que je suis né.

ARLEQUIN.

Ah! garre le Balcon! c'est fait de notre vie.
Malheureux Arlequin, tu vas faire le saut.

Voyons un peu s'il est bien haut.

Sa hauteur m'épouvante, & d'horreur j'en frissonne.

Avant d'exposer ma personne,
Je vois qu'il est de mon honneur,

De faire rire Monseigneur;
De bien réjouir son Altesse.

A présent je suis en humeur.

(Après plusieurs lazzis.)

Je ne vous fais pas rire, & cette gentillesse. . . .

SIGISMOND.

Non, tu me fais plutôt dépit.

ARLEQUIN.

Cette mine, avouez qu'elle vous divertit:

SIGISMOND.

Elle me révolte au contraire.

ARLEQUIN *à part.*

Il me fera perdre l'esprit.

*(à Sigismond.)*Et ce lazzi que vous me voiez faire,
Ne le trouvez-vous pas charmant ?

SIGISMOND :

Il me paroît impertinent.

ARLEQUIN.

Cet entrechat a-t-il l'art de vous plaire ?

SIGISMOND.

Il a celui de me mettre en colère.

ARLEQUIN *à part,*

Je suis à bout de mon rôle à présent.

Que deviendrai-je, misérable ?

(haut.)

Prince, êtes vous chatouilleux ?

(Il le chatouille.)

SIGISMOND.

Insolent.

Tu vas servir d'exemple à tout mauvais plaisant.

ARLEQUIN *se jettant à ses pieds.*

Aiez pitié d'un misérable !

J'ai crû vous faire rire & je suis pardonnable.

SIGISMOND.

Il n'est qu'un seul moyen de te sauver le jour ;

C'est de m'apprendre sans détour

Deux choses que je veux connoître.

Premièrement, dis-moi, dans cette Cour

Si je suis en effet le maitre?

ARLEQUIN.

N'en doutez pas, Seigneur, puisqu'il dépend de vous

De me jeter par la fenêtré.

Votre bras vous répond des hommages de tous.

SIGISMOND.

Ce n'est pas tout, il faut m'instruire

Des tous le Grands de cet Empire,

Qui sont du sang Roial sortis.

Je veux tous les connoître, afin de les détruire;

Descendus de Basile, ils sont mes ennemis.

ARLEQUIN *tirant un Almanach de sa poche.*

Cet Almanach va vous le dire.

Tenez, Sire (on vous a sans doute appris à lire.)

Vous verrez là dedans tous les noms des Proscrits.

SIGISMOND.

Lis toi-même.

ARLEQUIN.

Seigneur....

SIGISMOND.

Lis donc sans plus remettre.

ARLEQUIN.

Lifons, quand je devrois épeller chaque lettre.

(*il lit.*)

Federic âgé de trente ans,

Neveu du Roi, Grand Duc de Moscovie.

(*ils s'interrompt.*)

Sur le Trône ce Duc comptoit depuis long-tems;

Mais il comptoit sans l'hôte.

(il continuë à lire.)

Sophronie,

Dans sa vingtième année, & Nièce aussi du Roi.

(il parle.)

Seigneur, vous avez là, ma foi,
 Une Cousine fort jolie.
 C'est dommage, s'il faut quelle perde la vie.
 Je l'apperçois qui vient, jugez en par vos yeux.

S I G I S M O N D.

Que de beautez ! voila le Chef-d'œuvre des
 Dieux.
 J'oublie en la voyant qu'elle est mon ennemie.
 Mes sens sont enchantez.

S C E N E VIII.

S I G I S M O N D, S O P H R O N I E.

SEigneur, vous voulez bien
 Que je vous rende ici mon hommage sincère.

S I G I S M O N D.

Ah ! recevez plutôt le mien,
 Princesse : A mes regards cette Cour n'offre rien
 Que n'efface d'abord votre vive lumière.
 Quel changement en moi votre aspect vient de
 faire !
 Je ne suis plus le même. A cet aimable aspect
 Je me sens entraîner par un désir rapide ;
 Et retenir par le respect.
 Vous enflamez mon cœur & le rendez timide.
 De vos yeux l'éclat est si doux

Que je n'admire plus l'Astre qui nous éclaire ;
Leur charme est si puissant qu'il suspend mon cour-
ronx.

S'il me souvient encor des cruautés d'un pere,
C'est pour m'avoir privé si long-tems du bonheur
De voir tant de beautez, que mon ame préfère
A tout ce que le Sceptre offre de séducteur.
C'est pour m'avoir caché jusqu'ici mon vainqueur,
Et ne m'avoir pas fait plus digne de lui plaire.

SOPHRONIE,

Seigneur, un tel accueil a lieu de m'étonner.
J'ai crû ne voir en vous qu'un ennemi terrible,
Que contre tous les siens doivent trop indigner
Vingt ans d'une prison horrible.

SIGISMOND.

Après vous avoir vuë, ah! peut-on vous haïr?
Des injustes tourmens que l'on m'a fait souffrir,
Vous n'êtes point d'ailleurs coupable;
Et quand vous en seriez l'auteur,
Le Ciel vous forma trop aimable,
Pour ne pas triompher de toute ma fureur.
Il n'est rien que vos yeux ne rendent excusable.

SOPHRONIE.

Vous redoublez ma surprise, Seigneur.
Quoi! vous me connoissez, vous me parlez à
peine,
Et vous me faites voir les feux les plus ardens.

SIGISMOND.

Je ne sçais, mais enfin voila ce que je sens;
Tel est l'effet subit de l'amour qui m'entraîne.
Du cœur de votre Prince, il vous rend souveraine:

De la Pologne en même tems,
 Charmante Sophronie, il vous déclare Reine.
 Le Trône est votre rang; vous l'avez mérité,
 Et par droit de naissance, & par droit de beauté.
 Vous ne répondez point. Que faut-il que je pense,
 Et de votre embarras, & de votre silence?
 Haïriez vous le Trône avec moi partagé?
 S'il étoit vrai, quel coup pour mon cœur qui vous
 aime!

Les maux, où dans ma Tour je me suis vû plongé,
 Seroient doux, comparez à ce malheur extrême.

SOPHRONIE.

Je vois dans vos transports régner tant de candeur,
 Que je dois les payer d'une entière franchise.

Et comme la vertu préside à votre ardeur,

Elle m'engage, & m'autorise

A vous dévoiler tout mon cœur.

Apprenez, que j'en suis souveraine maîtresse;

Et que toujours il brave la tendresse.

Des courtisans flatteurs le langage affecté,

Leurs vices travestis avec habileté,

Sous les dehors trompeurs d'un humble politesse,

Et leurs hommages faux l'ont toujours revolté.

Leur ardeur peu sincère & sans délicatesse,

Leur penchant invincible à l'infidélité,

L'ont garanti de sa foiblesse.

Il s'est armé contreux d'une juste fierté.

En s'éloignant du sein de la nature aimable,

Ils ont rendu l'amour à mes yeux méprisable.

Vous seul, Seigneur, me l'avez présenté

Sous une forme redoutable,

Tel que je le craindrois pour ma tranquillité.

Vous me l'avez fait voir plein d'ingénuité,

Accompagné d'un trouble véritable,
 Et mêlé de respect & de timidité.
 Si sa voix à mon cœur pouvoit se faire enten-
 dre,
 C'est en votre faveur qu'elle lui parleroit.
 Et si ce cœur pouvoit se rendre,
 C'est à vos feux qu'il se rendroit.

S I G I S M O N D.

Si mon amour vous plaît, pourquoi vous en dé-
 fendre ?
 Et pourquoi ne pas accepter
 Le Sceptre, où vous devez prétendre,
 Et qu'orneront vos mains en daignant le porter ?

S O P H R O N I E.

Du bien que vous m'offrez je suis reconnois-
 sante.
 C'est tout ce que pour vous je puis faire éclater.
 Plus je suis près du rang qu'on me présente
 Et moins je suis maîtresse d'y monter.

S I G I S M O N D.

Eh, de qui donc êtes vous dépendante,
 Vous, faite pour régner & pour donner la loi ?

S O P H R O N I E.

De votre Pere, de mon Roi,

S I G I S M O N D.

Quoi ! Sur vous le barbare étend sa tyrannie ?

S O P H R O N I E.

C'est un droit naturel qu'il a sur Sophronie.
 Il a seul le pouvoir de disposer de moi ;

A vos vœux son choix est contraire.

SIGISMOND.

Ab! je cours trouver l'inhumain,
Et ma rage.....

SOPHRONIE.

Arrêtez. Quel est votre dessein?
Est-ce par la fureur que vous croiez me plaire?
A ce transport mettez plutôt un frein.
Contre un Pere, Seigneur, & contre un Souve-
rain

Jamais elle n'est légitime.
Basile est seul maître de mon destin,
On ne peut à ses loix me soustraire sans crime,
Par d'autres sentimens méritez mon estime;
Et gravez bien dans votre souvenir,
Que la vertu la peut seule obtenir.
Adieu.



SCENE IX.

SIGISMOND, ARLEQUIN.

SIGISMOND.

Princesse, eh bien, j'étoufferai ma haine ;
 Mais d'un si noble effort vous serez donc le prix.
 Avec vous, je suivrai la clemence sans peine ;
 Je serai généreux envers, mes ennemis.
 Mais sans vous, il n'est point de frein qui me re-
 tienne.

A mon ressentiment tout deviendra permis.
 Il faut que tout perisse, ou que je vous obtienne.

ARLEQUIN.

Eh bien, Seigneur, peut-on sçavoir de vous
 Comment vous trouvez la Princesse ?

SIGISMOND.

Charmante & digne enfin de toute ma tendresse.
 Sa beauté dans mon sein allume tant de feux

Que pour m'en voir le possesseur heureux,
 Je suis prêt d'oublier tout ce qu'a fait mon Pere.
 Elle a dans un instant changé mon caractère.
 Le seul son de sa voix a domté ma fureur,
 La douceur de ses yeux a passé dans mon cœur ;
 Elle vient de verser dans mon ame charmée
 Le désir de la gloire, & l'oubli de mes maux :
 Pour la seule vertu je la sens enflammée
 Et d'un tyran en moi l'Amour fait un Héros,

ARLEQUIN,

Seigneur, ma joie en est extrême ;

Mais je crains fort pour votre amour,
Que Monsieur Federic qui l'aime,
Ne vous la souffle dans ce jour.

SIGISMOND.

Dieux! Federic brûle pour elle!
Il aspire à sa main! mais parle, est-il aimé?

ARLEQUIN.

Non, elle a pour ce Prince une haine mortelle;
Mais vous n'en devez pas être moins allarmé:

Car le bruit court que le Roi la lui donne

Pour le consoler, entre nous,

De la perte de la Couronne.

On dit que dans trois jours il sera son Epoux.

SIGISMOND.

Le perfide plutôt perira sous mes coups.

ARLEQUIN.

Vous pouvez lui parler; car je le vois paroître.

SIGISMOND.

A son aspect je ne suis plus le maître

De me mes ressentimens jaloux,



ARLEQUIN.

SCENE X.

SIGISMOND, FEDERIC,
ARLEQUIN.

FEDERIC.

PRince dont le noble courage....

SIGISMOND.

Epargnez-vous un vain hommage
Qui gêne voire cœur, & revolte le mien.

FEDERIC.

Seigneur, vous offensez le Duc de Moscovie,
L'hommage qu'il vous rend ne le contraint en rien,
Puisqu'il vient vous prier d'approuver le lieu,
Qui doit l'unir à Sophronie.

SIGISMOND.

Ah! téméraire oses-tu bien
Me parler d'approuver un lien qui m'outrage ?
Renonces-y toi-même, ou mon juste courroux...

FEDERIC.

Je demeure surpris d'un accueil si sauvage!

SIGISMOND.

Apprens qu'à cet objet si doux,
Ma main destine un autre Epoux.

FEDERIC.

Qui peut me disputer la Princesse que j'aime ?

SIGISMOND.

Un rival indigné de ton audace extrême,

Seul digne d'obtenir sa foi,

Puisqu'il est au-dessus de toi,

Et puisqu'enfin c'est Sigismond lui-même.

F E D E R I C.

Seigneur, à votre rang je sçais ce que je dois.
 Mais j'ai le suffrage du Roi,
 Et vous-même y devez souscrire.

S C E N E X I.

*Les Acteurs précédens, L E R O I.*L E R O I à *Sigismond.*

OUI, Prince, son hymen est approuvé par
 moi,
 Songez que mon suffrage est pour vous une loi.
 Ces nœuds sont importants au repos de l'Empire.

S I G I S M O N D.

Est-ce aux dépens du mien qu'on prétend l'acheter ?
 Pour la Princesse je soupire ;
 Avant de la céder, il faudra que j'expire :
 Mon amour seul doit se faire écouter.

L E R O I.

Un Roi n'écoute point l'amour ni son caprice ;
 Il n'entend, il ne suit que la seule justice,
 Et c'est à vous de m'imiter.
 Apprenez à régner par cet effort suprême :
 Et pour mieux affermir la paix,
 Commencez par mettre vous-même,
 Vos injustes désirs au rang de vos sujets.

S I G I S M O N D.

Mes désirs sont trop purs pour que je les immole.

Que dis-je ? la Princesse abhorre mon rival,
 Et son cœur est contraire à cet hymen fatal ;
 Vous-même , retirez une injuste parole.

L E R O I .

Qu'osez-vous proposer ? La parole des Rois,
 Comme celle des Dieux , doit être inviolable.
 J'ai prononcé pour lui , soucrivez à ce choix ;
 C'est un arrêt irrevocable.

S I G I S M O N D .

Ah ! tyran ; c'en est trop , cet arrêt inhumain
 Vient de rallumer dans mon sein ,
 Les feux de mon courroux avec plus de furie :
 Les respects les égards que j'ai pour Sophronie ,
 Et l'espoir d'obtenir sa main ,
 Pouvoient seul retenir la haine qui m'enflame ;
 Ce trésor accordé pouvoit seul de mon ame
 Effacer aujourd'hui tant d'outrages reçus ,
 Ton impitoyable refus ,
 Et l'odieuse préférence.
 Que vient de donner ta puissance
 Au plus grand de mes ennemis ,
 Du joug de la nature affranchissent ton fils ,
 Et ce nouvel affront qui grossit les tempêtes ;
 Qui vont tomber sur vos deux têtes ;
 Surpasse & comble enfin tous ceux que tu m'as
 faits.
 Plus d'accord entre nous ; plus de paix desormais.
 Je ne suis plus ton fils , Pere indigne de l'être ,
 Que pour m'armer de mes droits contre toi.
 Crains , dans ton propre Etat , de n'être plus le
 maître.
 Instruit de mes destins tout le peuple est pour moi :

Tremble, frémis de te voir sous ma loi.
 Ma bouche te déclare une immortelle guerre :
 Et j'atteste le Dieu du Ciel & de la Terre ,
 Que je ne verrai point réparaître le jour ,
 Que mon bras armé du tonnerre ,
 De mes tyrans affreux n'ait purgé cette Cour.

SCENE XII.

LE ROI, FEDERIC.

LE ROI.

V A, je t'empêcherai, barbare,
 D'exécuter les criminels projets,
 Où ton emportement t'égare ?
 Ma prudence sçaura t'épargner des forfaits.
 Le moien dont, sans fruit, s'est servi ma tendresse
 Pour rendre un fils à mes Etats,
 Je prétens l'employer pour enchaîner son bras ;
 Et garantir mes jours du péril qui les presse.



SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

JE viens vous implorer, Seigneur, pour votre
fils;

Pardonnez un transport, dont mes yeux sont la
cause,

Et songez que ma main ne peut être le prix.

LE ROI.

C'est pour vous couronner qu'aujourd'hui j'en
dispose;

Sur mon Trône tous deux vous allez être assis.

SOPHRONIE.

Votre fils doit lui seul.

LE ROI.

Non, ce fils trop fidèle

A me justifier par son humeur cruelle,

Ce qu'ont prédit de lui les Astres ennemis,

Vient d'épuiser l'amitié paternelle ;

La prison qui fût son berceau,

Va devenir sa demeure éternelle ;

Et fera son tombeau.

On sçaura dans la Tour le convaincre, sans peine,

Que tout l'éclat de la grandeur humaine

Qui dans ce moment l'éblouit,

Disparoît comme un ombre aux yeux qu'elle sé-
duit ;

Et n'est rien qu'une vapeur vaine

Que le sommeil enfante, & le réveil détruit.

(Il sort avec Federic.)

E

SCENE XIV.

SOPHRONIE *seule.*

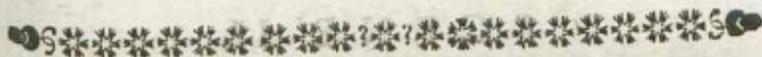
AH! Plutôt que ta barbarie
 Prive ton fils du pouvoir souverain,
 Et qu'un hymen funeste à Federic me lie,
 Il faudra, Roi cruel, que tu perces mon sein,
 Ou qu'avec Sigismond tu me rende captive.
 En faveur de ce fils dont je fais le malheur
 Et pour qui je ressens la pitié la plus vive,
 Il n'est rien qu'en ta Cour ne tente ma douleur.
 Quand je songe grands Dieux! que ce Prince qui
 m'aime,
 Va rentrer dans la nuit de son affreuse Tour,
 Je ne suis plus maîtresse de moi-même,
 Et la part que je prens à sa disgrâce extrême,
 Me fait sentir que je l'aime à mon tour.
 Ma fierté s'en émeut: mais ce feu qui l'étonne
 N'a rien qui blesse la vertu;
 Et dans l'affreux péril dont mon ame frissonne,
 Il est trop allarmé pour être combattu:
 A son ardeur je m'abandonne.
 J'armerai tout l'Etat contre un Pere inhumain,
 Cher Prince, il est juste qu'enfin,
 Mon bras t'assure une Couronne
 Qu'a voulu me donner ta généreuse main;
 Et que l'Amour répare, en cette conjoncture,
 Les outrages sanglans que te fait la Nature.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente la Tour, à la porte de laquelle le Prince Sigismond paroît endormi & chargé de sa première chaîne



SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, CLOTALDE,
ARLEQUIN, GARDES.

ARLEQUIN.

NOn, là-dessus je ne sçaurois me taire;
Basile est un bon Roi,
D'accord; Mais il est mauvais Pere.
On ne traita jamais un fils de la manière.

(à Clotalde.)

Vous avez tort d'avoir pris cet emploi.
Il faut pour l'exercer avoir un cœur de pierre:
Vous êtes un barbare; & jamais sur la terre.....

C L O T A L D E.

Pour réprimer ses discours impudens
 Qu'au plus haut de la Tour on l'enferme au plus
 vite.

A R L E Q U I N.

Tu me fais enfermer sans que je le mérite.
 Mais ce qui me console, en logeant là-dedans ;
 C'est que j'aurai pour moi tous les honnêtes gens.
 La prison qu'Arlequin partage avec son Prince
 Sçaura lui faire honneur dans tout la Province.

(*On enferme Arlequin.*)

S C E N E II.

C L O T A L D E, S I G I S M O N D
endormi.

S I G I S M O N D *endormi.*

MEure, meure, Clotalde, & tous mes enne-
 mis!
 Tombe le Roi Basile au pouvoir de son fils !

C L O T A L D E.

Jusqu'au sein du repos sa fureur le tourmente.
 Rien ne peut l'arracher de son noir souvenir.
 Que son affreux réveil sçaura bien l'en punir !
 Pour ses regards surpris qu'elle image effrayante !
 Son sommeil se dissipe, & je frémis pour lui.

S I G I S M O N D *en s'éveillant.*

Que vois-je, malheureux ! & qu'elle horreur efface

Tout mon bonheur évanoui ?
 Du Sceptre que j'ai crû posséder aujourd'hui,
 Mes premiers fers ont pris la place !
 Du Trône je retombe au fond de ma prison !
 O ! réveil accablant qui confond ma raison !
 Le Ciel m'a-t-il trompé par un songe agréable,
 Pour rendre mon destin encor plus déplorable
 Par la douleur de la comparaison ?

C L O T A L D E à *Sigismond.*

Dans un profond sommeil quel charme inconce-
 vable

A retenu si long tems vos esprits ?
 Et quel songe funeste animoit votre rage ?
 Vous respirez tout haut le sang & le carnage.

S I G I S M O N D.

Je ne sçais que répondre à ce que tu me dis.
 Le trouble de mes sens est si grand, que j'ignore
 Si je veille en effet, ou si je dors encore.

C L O T A L D E.

N'en doutez point, Sigismond, vous veillez,
 Puisque c'est moi qui vous l'assure,
 Que je suis devant vous, & que vous me parlez.

S I G I S M O N D.

Je ne suis point sorti de cette grotte obscure ?
 Ah ! toute ma grandeur n'est donc qu'un songe vain ?
 Ma prison seule est vraie, & mon malheur certain.
 Mais non, ce que j'ai vû m'a paru si sensible,
 Et si fort éloigné de toute fausseté,
 Que tout ce qui me frappe en ce moment terrible,
 Ne paroît pas avoir plus de réalité.
 Que dis-je ? un feu nouveau qui circule en mes
 veines,

Qui charme en même tems & redouble mes peines.
De mon bonheur détruit prouve la vérité.

J'en ai pour sûr garant l'image qui me reste
De la Beauté qui m'a charmé.

J'en ai pour signe manifeste
L'amour que dans mon sein ses yeux ont allumé.
Je le sens cet amour dont je brûle pour elle ;
Et pour la démentir, ma flâme est trop réelle.

C L O T A L D E.

Quel songe a sur vos sens fait tant d'impression
Qu'il ait jusqu'à ce point troublé votre raison ?

S I G I S M O N D.

Ecoute, puisqu'il faut t'en faire confiance,
Non ce que mon esprit a vu confusement
Dans un rêve sans suite & plein d'extravagance,
Mais ce qui m'a frappé les yeux sensiblement ;
Qui m'est présent encor comme un événement
Rempli de certitude, où régne l'évidence,
Et dont j'ai retenu la moindre circonstance.

À la Cour de Pologne, en un Palais brillant,
(O ! souvenir armer d'une gloire trompeuse !)

J'ai crû me voir en m'éveillant :

J'étois alors vêtu superbement,

Environné d'une foule nombreuse

Qui me servoit avec empressement.

Je me souviens, qu'au fort de mon étonnement
Je t'ai vû le premier me rendre ton hommage ;

Et fléchissant les genoux devant moi,

Me déclarer que j'étois fils du Roi,

Et que son Trône étoit mon héritage.

C L O T A L D E.

Sans doute vous avez, dans ces momens heureux,

Reçu votre Sujet en Prince généreux? . . .

S I G I S M O N D.

A ton discours m'armant d'un front sévère,
 Clotalde, j'ai voulu te punir, au contraire,
 D'avoir suivi du Roi les ordres rigoureux,
 Et de m'avoir caché ce funeste mystère.
 Tu n'as pû qu'en fuyant te soustraire à mes coups,
 Et mon Pere s'est vû l'objet de mon courroux,
 Mais ce qui s'est gravé dans le fond de mon ame,
 Avec des traits de flâme

Que rien ne scauroit effacer,
 Une Auguste Princesse à mes yeux s'est montrée;
 Sa beauté la rendoit digne d'être adorée.

Ah! sans douleur je ne puis y penser.

J'ai déclaré mon feu sincère,

Elle a paru ne pas s'en offenser.

J'espérois par mes soins parvenir à lui plaire,
 Quand un Prince odieux protégé par mon Pere,
 Dans mon bonheur m'est venu traverser.

Ce coup a reveillé le feu de ma colére :

Et j'ai juré dans mon transport,

Qu'avant que le Soleil redonnât la lumière,

Au sein de mes Tyrans je porterois la mort.

C L O T A L D E.

De l'Auteur de votre naissance,

Eh quoi! les jours par vous ne sont pas respectez?

Et sur moi qui pris soin d'élever votre enfance,

Vous étendez vous cruautéz?

Ah! Sigismond, à cet excès barbare

Pouvez-vous vous porter, même dans le repos?

En goûtant ses douceurs notre cœur se déclare:

De l'ame d'un Tyran un noir songe s'empare;

Il voit toujours du sang dont il verse des flots.

Mais la vertu dont votre esprit s'égaré,
Jusques dans le sommeil accompagne un Héros.
N'accusez plus les Dieux si vous êtes en bute

A tous les traits de leur courroux.

Avec juste raison leurs bras vous persécute.

Les sentimens cruels qu'on voit paroître en vous
N'ont que trop à mes yeux justifié leur coups.

Ce songe dont votre ame est encor si remplie,

Eh! pour vous éprouver, qui sçait s'il n'est point
fait?

Qui sçait, si dans ce jour, leur sagesse infinie

N'en seroit pas l'auteur secret?

Pour vous je tremble dans ce doute.

Je sçais qu'aux Immortels votre fureur déplaît;

Je crains que leur rigueur n'ajoute

A votre châtiment, tout horrible qu'il est.

Sigismond, voulez-vous épuiser leur vengeance?

Ou croyez-vous que par la cruauté

Vous mériterez leur clémence?

A! dépouillez plutôt votre férocité,

Et votre orgueil qui les offense.

Portez vous au bien constamment,

Et songez que leurs mains versent leur récompense.

Jusques sur la Vertu qu'on exerce en dormant.

SIGISMOND,

Sigismond, de ton cœur dépouille l'arrogance.

Réprime tes noires fureurs.

Que le bien soit ton exercice unique,

Et sçache que les Dieux répandent leurs faveurs

Jusques sur la Vertu qu'en songe l'on pratique.

CLOTALDE.

Oui, c'est le seul moien d'attirer leur bonté.

SIGISMOND

Il faut donc vaincre ma fierté.

Par ta voix comme un trait de flâme
La Vérité, Clotalde, a pénétré mon ame.
Je ne ferai plus rien, même dans le sommeil,
Dont je puisse jamais rougir à mon réveil.

Mais tout l'éclat de ces richesses
Dont j'ai crû jouir cette nuit ?

CLOTALDE.

Est un ardent qui trompe & qui s'évanouit.

SIGISMOND.

Et ces grandeurs enchanteresses
Dont les attraits m'avoient séduit ?

CLOTALDE.

Leur jouissance est un éclair qui fuit.

SIGISMOND.

Et la faveur avec la Renommée ?

CLOTALDE.

Un vent qui change ; une vaine fumée.

SIGISMOND.

Et l'Espérance ?

CLOTALDE.

Un appas séducteur.

SIGISMOND.

Et la vie ?

CLOTALDE.

Et la vie est un songe trompeur.
La vertu seule est constante & réelle.
Le vrai bonheur est dans le bien ;
Tout le reste est compté pour rien.

SIGISMOND.

Ce discours me remplit d'un clarté nouvelle.
 J'en sens toute la force & la sublimité;
 Mon esprit qui n'est plus séduit par l'apparence,
 Des humaines grandeurs connoît la vanité.
 Pour elles il n'a plus que de l'indifférence.
 L'amour, le seul amour dont il est agité,
 Lui fait sentir sa véhémence,
 Il entraîne ma volonté.

Et quoique d'un vain songe il tienne la naissance,
 J'éprouve que sa flâme est une vérité.

CLOTALDE.

Sortez d'erreur, ces feux remplis de violence,
 A vos sens abusez doivent tout leur pouvoir;
 Ils n'offrent à vos yeux qu'un objet chimérique;
 Comme tous ces honneurs, cette cour magnifique,
 Et tous ces vains trésors que vous avez cru voir;
 Et pour en triompher vous n'avez qu'à vouloir.

SIGISMOND.

Pour l'éteindre jamais ma flâme m'est trop chere.
 Ma raison qui me fait sentir la fausseté
 De ma grandeur imaginaire,
 Peut adoucir ma cruauté,
 Reduire mon orgueil, enchaîner ma colére;
 Mais elle ne sçauroit étouffer mon ardeur:
 Je sens qu'elle est plutôt du parti de mon cœur.
 Pour ne pas l'approuver cette ardeur est trop belle,
 Le Vertu l'accompagne, elle est pure comme elle;
 Quoiqu'elle augmente ma douleur,
 Que j'aime sans sçavoir si mon vainqueur existe,
 Que tout m'ôte l'espoir de m'en voir possesseur,
 A l'adorer toujours ma volonté persiste:
 Je veux borner là mon bonheur.

J'entretiendrai du moins son image chérie ;
 Ses charmes de mes fers adouciront l'horreur :
 Et l'on m'arrachera la vie
 Plutôt que de m'oter une si douce erreur.
(Il rentre dans la Tour, qui se referme.)

SCENE III.

CLOTALDE *seule.*

D'UN si parfait amour mon ame est attendrie,
 Mais qui peut pénétrer dans cet antre profond ?
 C'est Ulric ! La terreur est peinte sur son front,

SCENE IV.

CLOTALDE, ULRIC.

ULRIC.

CLOTALDE, le Roi qui m'envoie,
 Est en danger de perdre & le Trône & le jour.
 Aux troubles les plus grands la Pologne est en proie.
 Les peuples révoltez ont entraîné la Cour,
 Et pour son fils hautement se déclarent.
 Tous veulent l'arracher du sein de cette Tour,
 Et de la guerre enfin tous les feux se préparent ;
 Le nom de Federic est par tout en horreur.
 Sophronie elle-même abhorrant son ardeur
 Aux volontez du Roi refuse de souscrire,
 Reconnoît Sigismond pour maître de l'Empire
 Et du peuple pour lui, redouble la chaleur.

C L O T A L D E.

Qu'enrens-je?

U L R I C.

Elle est d'autant plus formidable ;
 Qu'à sa beauté suprême elle joint la valeur.
 On sçait que de son sexe aimable
 Elle fuit la molesse, & méconnoît la peur.
 Qu'elle a dans les combats signalé son grand cœur,
 Et qu'autant que ses yeux, son bras est redoutable.
 Le Roi qui connoît trop dans ce tems orageux ;
 Ce que peut sur les cœurs un Chef si dangereux ;
 Et qui craint la funeste suite
 D'une révolte si subite,
 A rassemblé dans son Palais
 Ce qui lui reste encor de fidèles sujets.
 Auprès de lui venez comme eux vous rendre,
 Et l'aider à résoudre en ce péril certain,
 Quel parti son ame doit prendre
 Pour détourner le cours d'un torrent si prochain.
 Ses ordres pendant son absence
 Doivent faire doubler la garde de ces lieux,
 Pour la mettre en état d'opposer sa défense
 Aux efforts des séditieux.

C L O T A L D E.

Ciel ! Protecteur des Rois, arme-toi pour Basile,
 Et rens des Factieux la fureur inutile !
 Que je guide vos pas dans ces rochers affreux ;
 Evitons cette route, elle est trop difficile.
 Ce sentier est plus court, & bien moins périlleux,
 (*Il s'en va avec Ulric.*)



SCENE

SCENE V.

ARLEQUIN *mettant la tête à une
fenêtre de la Tour.*

AH! par cette lucarne exhalons notre rage,
Et tâchons de prendre un peu l'air.

Je pers mon tems à regarder, j'enrage.
Et pour être logé dans un sixième étage
Je n'en vois pas plus clair.

Quoique de nous les Cieux semblent être assez
proches,

J'en apperçois à peine un foible échantillon ;
Mais quels cris redoublez font rétentir ces roches,
Et font faire aux échos un affreux Carillon ?
Ce sont des gens armez ! Qui diantre les amène ?

SCENE VI.

ARLEQUIN, RODERIC,
SOLDATS.

RODERIC.

Vive, vive Sigismond.

ARLEQUIN.

Dis,

Que lui veux-tu donc, mon ami ?
Et qui te fait crier jusqu'à perte d'haleine ?

F

R O D E R I C.

Etes-vous le Prince, Seigneur ?

A R L E Q U I N.

C'est selon. Apprens-moi ce que tu veux lui dire ?

R O D E R I C.

L'illustre Sophronic armée en sa faveur,
De rompre sa prison a chargé ma valeur,
Et l'a fait proclamer Souverain de l'Empire.

A R L E Q U I N.

En ce cas-là je suis le Prince Sigismond.
Brisez mes fers, & vangez mon affront.R O D E R I C *repète.*

Brisons ses fers, & vangeons son affront.

A R L E Q U I N.

Holà hé donc, Messieurs, doucement, prenez
garde,Vous allez renverser la Tour ;
Les murs n'en valent rien, & songez en ce jour
Que c'est votre vrai Roi que ce péril regarde.R O D E R I C *après l'avoir mis en liberté.*
Souffrez que vos sujets soumis, humiliez
Se prosternent tous à vos piés.*(Ils se prosternent tous aux piés d'Arlequin.)*A R L E Q U I N *à part.*Profitons de l'erreur & sous cet habit mince,
Jouïssons un moment du plaisir d'être Prince ;
Je trouve ce métier fort doux.

R O D E R I C.

Seigneur, le tems est cher, & la gloire vous presse

De joindre au plutôt la Princesse.
Elle conduit le peuple, & doit vaincre pour vous ;
Nous allons sur vos pas nous exposer aux coups.

A R L E Q U I N.

Je suis trop prudent pour vous croire ;
Allez, quand vous aurez remporté la victoire,
Vous reviendrez me le faire sçavoir. . . .
En attendant je vais ici m'asseoir.

R O D E R I C.

Grand Roi, vous faites voir une prudence ex-
trême,
Et jamais Mais voici la Princesse elle-
même ;
Elle a franchi pour vous l'horreur de ces déserts.

S C E N E VII.

SOPHRONIE, *les Acteurs précédens.*

S O P H R O N I E à Roderic.

DU Prince Sigismond a-t-on brisé les fers ?

R O D E R I C *montrant Arlequin.*

Madame, le voila prêt à monter au Trône.

S O P H R O N I E.

Ce n'est pas là le Prince.

R O D E R I C.

Un tel discours m'étonne.

(à Arlequin.)

Ce n'est donc pas vous ?

ARLEQUIN.

Non, mais je suis son cadet ;
 Et vous voiez en ma personne
 Le Prince Sigismondinet.
 C'est-là l'appartement où mon frere demeure,
 Et je vais y mener Madame tout à l'heure.

SOPHRONIE,

Je fremis à l'aspect de ce cachot profond !
 Soldats , secouez tous le transport qui m'en-
 traîne.

ARLEQUIN.

De briser cette porte épargnez vous la peine ,
 Je vois sortir le Prince Sigismond.

SCENE VIII.

SIGISMOND *les Acteurs précédens.*

SIGISMOND.

QUI remplit donc ces lieux d'une rumeur sou-
 daine ?

SOPHRONIE.

Ah Prince ! en quel état vous offrez-vous à moi ?
 L'heureuse Sophronie aura du moins la gloire
 De briser de sa main les chaînes de son Roi ,
 Et d'affranchir ses jours d'une prison si noire.

SIGISMOND.

Que vois-je ? ma Princesse au fond de ces déserts
 Vient rompre elle-même nos fers ?

Elle s'arme pour nous dans ce jour favorable ?
 Qu'un trait si généreux me la rend adorable !
 Et qui peut m'acquitter des biens que j'en reçois ?
 Dieux Trompeurs ! par un rêve aimable
 Ne m'abusez-vous pas une seconde fois ?
 Mon bonheur est trop grand pour être véritable.
 Je dors encor sans doute, & tout ce que je vois
 N'est rien qu'un phantôme agréable.

ARLEQUIN.

Prince, n'en doutez point c'est un bonheur palpable.

SOPHRONIE.

Ce n'est point un songe, Seigneur.
 Je vous parle en effet, & je suis Sophronie,
 Qui pour vous couronner veux prodiguer ma vie :
 Vous êtes de Basile unique successeur.
 En vain ce Roi, frappé d'un aveugle terreur,
 Veut transporter vos droits au Duc de Moscovie.
 Tout l'Etat avec moi s'arme en votre faveur ;
 Venez, volez au Trône où je vais vous conduire.

SIGISMOND.

Non, je suis détrompé d'une vaine grandeur,
 Qui n'a qu'un faux éclat ; qu'un instant peut détruire.
 Et j'ai trop fait l'essai de son faste imposteur.
 Si quelque illusion a sur moi de l'Empire,
 C'est l'amour qui m'enflâme, il est l'unique erreur
 Dont j'aime encore à me laisser séduire,
 Et votre cœur, Madame, est le Trône où j'aspire ;
 C'est de lui seul que dépend mon bonheur.
 Ce bonheur ne fût-il que l'ouvrage d'un songe,
 Pour ne pas m'y livrer, il est trop enchanteur ;

La vérité ne vaut pas ce mensonge :

Et je le trouve si flatteur ,

Qu'il me feroit cent fois plus agréable
De croire posséder votre cœur dans les fers ;
Sans espoir de sortir de cet antre effroyable ,
Que de me voir sans lui maître de l'Univers.

S O P H R O N I E.

Votre félicité n'est pas un vain phantôme ,
S'il est vrai que mon cœur vous soit si précieux ;
Et les effets bien-tot vont prouver à vos yeux ,
Qu'il est votre sujet avec tout ce Roiaume.

S I G I S M O N D.

Quoi ! je serois aimé ? je me verrois heureux ?

S O P H R O N I E.

Oui , Prince , il n'est plus tems de taire
Un feu que le péril à contraint d'éclater.

Ce que pour vous mon bras vient de tenter
Vous dit trop qu'en ce jour vous avez sçu me
plaire.

S I G I S M O N D.

Grands Dieux ! en cet instant flatteur ,
Si le charmant aveu qui frappe mon oreille
N'est que l'effet d'un songe séducteur ,
Faites que Sigismond jamais ne se réveille !
Mais s'il veille au contraire , au gré de ses souhaits ,
Eloignez de ses yeux le sommeil pour jamais.

S O P H R O N I E.

Vous veillez , croiez-en ma flâme.
Et comme sur l'Etat vous réglez sur mon ame ;
L'un & l'autre vous offre un Empire réel.
Si tout ce que je dis vous semble une chimère ,
Si votre esprit persiste en son doute cruel ,

Et n'en croit pas une amante sincère
 Qui franchit pour vous seul la bienfiance austère ;
 Réfufe Federic, & le Trône avec lui ;
 Qui pour vous élever à ce Trône aujourd'hui
 S'arme contre ce Prince, & combat votre pere ;
 Jetez les yeux, Seigneur, sur tout le peuple armé
 Pour votre cause légitime,
 Voiez - le de ces monts couvrir toute la cime ;
 Venez & montrez-vous à ce peuple charmé,
 Votre destin par lui vous sera confirmé.
 Marchons, il n'attend plus que vos ordres pour
 vaincre,
 Et mieux que mes discours mon bras va vous con-
 vaincre.

S I G I S M O N D.

C'en est trop, Sigismond est déjà convaincu,
 Le moyen de ne pas en croire tant de charmes ?
 A vous suivre en tous lieux me voila résolu.
 Rien n'arrête mes pas ; qu'on me donne des ar-
 mes :
 Pour vous l'offrir, je cours au Trône qui m'est
 dû.

Combattant avec vous la victoire m'est sûre ;
 D'avoir tant balancé je rougis maintenant,
 D'un regard de vos yeux animé seulement,
 Mon bras peut triompher de toute la nature ;
 Et mes cruels tyrans vont sentir dans ce jour
 Ce que peut la valeur conduite par l'amour.

S O P H R O N I E.

Ah ! la Vertu doit guider l'un & l'autre.
 Votre Pere est, Seigneur, parmi vos ennemis :
 Même en le combattant soiez toujours son fils :
 Ma gloire désormais est unie à la vôtre ;

Elle m'engage à vous représenter ,
 Qu'un Roi ne doit jamais se laisser emporter
 Aux indignes transports d'une aveugle vengeance,
 Qu'il doit vaincre, non pas pour la faire éclater,
 Mais pour signaler sa clémence.
 Un tyran met sa gloire à tout exterminer :
 Mais celle d'un vrai Roi consiste à pardonner.
 C'est lui qu'il faut choisir pour modèle suprême ;
 Et songez, quelque ardeur qui vous puisse entraî-
 ner ,
 Que le plus beau triomphe est celui de vous-
 même.

S I G I S M O N D.

Qu'il est heureux, & qu'il est doux
 D'apprendre la Vertu de la bouche qu'on aime !
 Qu'elle a pour lors de puissance sur nous !
 Guidé, belle Princesse, à la gloire par vous,
 De mes sens égarez je ne crains plus l'ivresse ;
 En marchant sur vos pas je suivrai la sagesse.

S C E N E IX.

Les Acteurs précédens, R O D E R I C.

R O D E R I C.

SANS combattre, Seigneur, vous venez d'obte-
 nir.

Sur votre Pere une victoire pleine.

Abandonné de tous, contraint de fuir.

Il vient d'être arrêté dans la forêt prochaine,

Avec Clotalde on vous l'amène.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LE ROI,
SOLDATS.

LE ROI.

Fils coupable, assouvis toute ta cruauté :
Le sort te livre ta victime.
Acheve d'accomplir sur ton Pere & ton Roi.
Ce que les Cieux trop vrais lui prédirent de toi.

SIGISMOND.

Je vais en dépit d'eux me montrer magnanime,
Et convaincre mon Pere, en un jour si fameux,
Que les Astres malins n'on sur nous de puissance.
Qu'autant que notre cœur est d'accord avec eux :
Que notre volonté règle leur influence ;
Et qu'on est à son gré cruel ou généreux.

(Il se jette aux piès du Roi.)

Seigneur, loin de souiller ma gloire,
Et de faire éclater un barbare courroux,
Regardez-moi rougir de ma victoire,
Et suivre désormais des sentimens plus doux :
Voyez-moi réparer le sort qui vous opprime ;
Et forçant mon étoile, attendre à vos genoux,
Le juste châtement que mérite le crime
De m'être avec l'Etat revolté contre vous.
Prononcez mon arrêt, l'exemple est nécessaire ;
Faites-vous justice aujourd'hui.

Un fils qui s'arme contre un Pere,
Quelques durs traitemens qu'il ait souffert de lui,
Doits subir un trépas sévère.

Frappez, je recevrai le coup sans murmurer,
De votre main encor trop heureux d'expirer.

L E R O I.

Mon fils, un trait si grand & si digne d'estime
Me fait rougir d'avoir trop crû
Les Astres que dément votre Vertu sublime.
Au lieu de châtiment mon Sceptre vous est dû.
Qui sçait se vaincre ainsi, mérite la Couronne.
Après ce changement qui m'enchanté & m'étonne
Régnez sur mes Etats que vous avez conquis
Par la force bien moins que par votre clémence;
Et que le Bien public soit votre récompense.
De l'Empire à vos yeux pour rélever le prix,
Possédez avec lui cette aimable Princesse,
Vous rendant tous heureux, mes vœux seront
remplis.

Je ne veux me livrer dans ma douce vieillesse
Qu'au bonheur d'être Pere & d'avoir un tel fils.

S I G I S M O N D.

Seigneur, à vos bontez votre fils trop sensible
Ne prend en main les rênes de l'État
Que pour en soutenir tout le fardeau pénible,
Et pour vous en laisser la gloire & tout l'éclat.
Et vous, illustre Sophronie,
Vous, qui m'avez appris à triompher de moi;
Vous, l'auteur généreux du repos de ma vie,
C'est pour vous couronner que je veux être Roi.
Je ne fais que vous rendre un bien que je vous dois:
Votre main précieuse est le seul que j'envie.

De Souverain le titre ne m'est doux,
Que pour mieux mériter celui de votre Epoux.

S O P H R O N I E.

Mon bonheur est parfait, si je comble le vôtre,

Je haïrois le Scepte, en le tenant d'un autre.

SIGISMOND à Clotalde.

Approche, noble défenseur,
 Du Roi mon Pere & de ton Maître.
 Le zèle que pour lui ton ame a fait paroître
 Ne peut être payé de toute ma faveur.

LE ROI.

Mon fils, cette conduite aussi sage qu'auguste,
 Anonce à vos Sujets le Règne d'un Roi juste.

SIGISMOND.

C'est l'heureux fruit de vos rigueurs:
 Elles m'ont convaincu que toutes les grandeurs
 Ne sont qu'une chimère où le sommeil nous
 plonge ;
 Qu'excepté la Vertu, tout n'est rien que mensonge ;
 Que notre prévoyance est un tissu d'erreurs,
 Notre espoir un phantôme, & notre vie songe.

Fin du troisieme & dernier Acte.



COMPTON'S ALPHABET

Je pense le sçavoir, car le sçavoir n'est pas
à l'usage de l'homme, mais à l'usage de Dieu.

Il faut donc sçavoir de son Dieu,
de son Dieu, car c'est de son Dieu
que nous venons, et c'est de son Dieu
que nous irons.

Mon Dieu, c'est de toi que je viens,
c'est de toi que j'irai.

STICIS MONI

Il faut donc sçavoir de son Dieu,
de son Dieu, car c'est de son Dieu
que nous venons, et c'est de son Dieu
que nous irons.

Mon Dieu, c'est de toi que je viens,
c'est de toi que j'irai.

Il faut donc sçavoir de son Dieu,
de son Dieu, car c'est de son Dieu
que nous venons, et c'est de son Dieu
que nous irons.

Mon Dieu, c'est de toi que je viens,
c'est de toi que j'irai.

Il faut donc sçavoir de son Dieu,
de son Dieu, car c'est de son Dieu
que nous venons, et c'est de son Dieu
que nous irons.

Mon Dieu, c'est de toi que je viens,
c'est de toi que j'irai.

Il faut donc sçavoir de son Dieu,
de son Dieu, car c'est de son Dieu
que nous venons, et c'est de son Dieu
que nous irons.

Mon Dieu, c'est de toi que je viens,
c'est de toi que j'irai.

Il faut donc sçavoir de son Dieu,
de son Dieu, car c'est de son Dieu
que nous venons, et c'est de son Dieu
que nous irons.

Mon Dieu, c'est de toi que je viens,
c'est de toi que j'irai.

Il faut donc sçavoir de son Dieu,
de son Dieu, car c'est de son Dieu
que nous venons, et c'est de son Dieu
que nous irons.

LES
BILLETTS
DOUX,
COMEDIE
EN VERS ET EN UN ACTE

Par Mr. de BOISSI.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie.

M D C C X L V I I .

LES

BILLET

DOUX

COMEDIE

EN VERS ET EN UN ACTE

Par M. de BOISSY



A LA HAYE
Chez P. Goussier & Compagnie

MDCCLXXII

A C T E U R S.

CLARICE.

JULIE.

DAMON.

VALERE.

ARLEQUIN.

UN NOTAIRE.

MARTON.

La Scene est chez Clarice.

ACTEURS.

CLARICE.

JULIE.

DAMON.

VALERE.

ARLEQUIN.

UN NOTAIRE.

MARTON.

La Scene est chez Clarice.



LES
BILLETTS
DOUX,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, VALERE, ARLEQUIN.

DAMON.



Ui, je brule en secret.

VALERE.

Je soupire de même.

ARLEQUIN.

Et c'est incognito que j'aime.

VALERE.

Où loge la beauté qui t'a sçu plaire?

6 LES BILLETTS DOUX.

DAMON.

Ici.

Et ta Belle?

VALERE.

En ces lieux.

ARLEQUIN.

La mienne y loge aussi.

DAMON.

Julie est l'objet qui m'enchante.

VALERE.

Je respire! mes vœux s'adressent à sa Tante.

ARLEQUIN.

Oh! pour le coup, je suis hors de souci,

Car j'ai donné mon cœur à leur Suivante.

DAMON.

Clarice allume en toi les feux les plus ardens?

J'en ressens une joie extrême,

Et je t'admire en même temps;

Car déjà douairière, elle touche à trente ans;

A peine es-tu majeur, & maître de toi même.

VALERE.

J'ai toujours eu du gout pour les mamans.

Mais toi, mon cher Damon, toi, formé par le
temps,

Dis-moi, quel est donc ta folie

D'aller soupirer pour Julie?

Ce n'est encore qu'un enfant.

DAMON.

Pour les jeunes tendrons mon cœur a du pen-
chant.

ARLEQUIN.

Et je les aime entre deux âges.
Voilà pourquoi, Marton à mes tendres homa-
ges.

DAMON.

Ton choix, Valere ...

VALERE.

Est bon sans contredit.
La solide beauté qu'accompagne l'esprit,
De l'âge mur est l'heureux apanage.

DAMON.

Non, non, son attrait qui séduit
Ne fut jamais un don du temps qui le détruit,
De la primeur il est le vrai partage.

ARLEQUIN.

Moi, je soutiens que la beauté
Est entre la verdure & la maturité.
Elle ressemble à la pêche qui brille;
Son aimable faveur, & son charmant éclat
Sont renfermez dans ce point délicat
Qu'il faut saisir dans une fille.

VALERE.

L'esprit, Damon, l'esprit a des attrait
Plus brillans & plus forts que ceux de la per-
sonne:
Eux seuls à la beauté mettent les derniers traits:
Et ces charmes vainqueurs, c'est l'âge qui les
donne.
Convien donc qu'en ce point mon gout est des
meilleurs.

8 LES BILLETS DOUX.

Jeune comme je suis, & sans expérience,
J'ai besoin de choisir une beauté qui pense,
Et qui dirige mes ardeurs.

Mon ame d'un feu pur veut goûter les dou-
ceurs,

Et se polir par la tendresse.

L'amour qui nous instruit, & qui forme nos
mœurs

Devient une vertu loin d'être une foiblesse;
Et l'on doit tous les jours ses plus grandes er-
reurs

Au mauvais choix d'une maîtresse.

DAMON.

Moi, qui suis ton aîné, je dis, pour bien choi-
sir,

Qu'il faut la prendre en sa grande jeunesse:
Nous la formons alors selon notre désir;

Et nous goûtons la volupté suprême
De voir au moindre mot, son beau front se
couvrir

D'une tendre rougeur qui sert à l'embellir,
Et de voir ses appas croître sous nos yeux
même;

Des vrais plaisirs c'est le premier.

Il est plus doux d'être à ce que l'on aime,
Le Précepteur que l'Ecolier.

VALERE.

C'est justement ce que j'ose nier.

Et je suis sûr qu'en un commerce tendre
Le plaisir le plus vif est le plaisir d'apprendre.

ARLEQUIN.

Quand je devrois, Messieurs, passer pour importun,

Mon sentiment est différent du vôtre,

Il faut, quand on aime quelqu'un,

Il faut, pour le plaisir commun,

Etre aussi sçavant l'un que l'autre.

DAMON.

Valere, finissons un vain raisonnement;

Ce n'est que sur l'esprit qu'il a quelque puissance :

Mais le cœur brave l'éloquence,

Et ne se rend qu'au sentiment.

VALERE.

Là-dessus comme toi je pense.

Ce qui cause à présent mon plus grand embarras

Est de faire l'aveu de ma secrette flâme

A l'Objet que j'adore & qui ne le sçait pas.

DAMON.

Un pareil soin trouble mon ame,

Et je suis dans le même cas.

VALERE.

Un véritable amour est tremblant & timide;

Le respect l'accompagne, & la crainte le guide,

Rien ne lui coute plus que de se déclarer.

DAMON.

Il est vrai, dans l'ardeur qui m'a sçu pénétrer,

Je sens que je n'ai pas la force de le dire;

Et comme je ne puis plus long-temps différer,

Je vais prendre aujourd'hui le parti de l'écrire.

à *Arlequin.*

Adieu, Valere. Et toi, viens prendre mon billet,
Il sort.

VALERE.

Imitons son exemple, & courrons sans remettre,

Pour expliquer mon feu discret,
 Employer comme lui le secours d'une lettre.

*Valere suit Damon.*ARLEQUIN *en s'en allant.*

Je vais aussi tracer un amoureux poulet.

SCENE II.

JULIE, MARTON.

MARTON.

Vous pouvez à présent me parler sans mystère.

Car les voila tous trois partis.

Vous sçavez que Marton n'est rien moins que sévère.

JULIE.

Je n'ai pas seize ans accomplis,
 Et cependant mon ame . . . Ah! Marton, j'en rougis,

Et je devrois plutôt me taire.

MARTON.

Vous aimez?

JULIE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Chose extraordinaire!

JULIE.

Quelle honte à mon âge!

MARTON.

En vérité, j'en ris.

Le scrupule nouveau! la plaisante pensée!

Sçachez, pour rassurer vos timides esprits,

Qu'à quinze ans aujourd'hui l'on est plus avan-
cée

Qu'à trente on ne l'étoit jadis.

JULIE.

Oui, par ma propre expérience,

Je sens la vérité de ce que tu me dis;

Car j'ai pensé dès mon enfance.

Je n'étois pas, Marton, plus haute que cela,

Que mon cœur palpitoit déjà.

MARTON.

Prodige heureux de la nature!

JULIE.

Façonné par le monde, instruit par la lecture,

Qu'il a fait de progrès depuis cet âge-là!

MARTON.

Celui pour qui ce cœur palpite

Sans doute a beaucoup de mérite?

JULIE.

C'est un Cavalier accompli.

MARTON.

Est-il bien fait?

JULIE.

Oh! rien n'est plus joli.
De toutes les façons, il est formé pour plaire.
Son air est enjoué sans être trop hardi,
Et son esprit brillant sans paroître étourdi.

MARTON *à part.*

A ces traits-là je reconnois Valere.

à Julie.

Vous parlez-vous?

JULIE.

Oui, des yeux seulement.

MARTON.

Mais les vôtres déjà s'expriment tendrement.

JULIE.

Depuis huit jours que je l'observe;
Ah! les siens m'ont lancé des regards si flat-
teurs,

Qu'il faut qu'il m'aime sans réserve,
Ou que ces mêmes yeux soient de grands im-
posteurs!

MARTON *à part.*

Son petit cœur se développe;
Déjà chez lui comme l'amour galoppe!

à Julie.

De votre Amant je devine le nom.
Mais Arlequin revient.

JULIE.

Avec lui je te laisse,
Garde bien mon secret. *Elle s'en va.*

SCENE

SCENE III.
ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

Tiens, donne à ta Maîtresse
Ce billet doux de la part de Damon,
Et celui-ci de la mienne à Marton.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Fort bien. La chose presse.
Adieu. Je sors pour faire un tour.
Puis je reviens prendre les deux réponses.

MARTON.

Monsieur les trouvera prêtes à son retour.

ARLEQUIN.

Songe à tenir le bien que tu m'annonces,
Et que mérite un Amant fait au tour.

Il sort.

SCENE IV.]

MARTON *seule.*

C'Est un plaisant faquin pour me faire sa cour !
Damon aime Clarice. Oui, la lettre est
pour elle,

B

Et j'ai sçu pénétrer qu'elle l'aime à son tour ;
 C'est vainement que sa fierté le céle.
 Tous nos Amans sont assortis au mieux :
 Mais elle paroît en ces lieux.

SCENE V.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

Belle Clarice, eh quoi, dans l'Été de votre
 âge,
 Vous, riche en bien autant qu'en agrémens,
 Voulez-vous donc languir dans l'ennui du veu-
 vage ?

De mille cœurs, à tous momens,
 Votre beauté vous attire l'hommage.

CLARICE.

Ma richesse plutôt fait leur empressement.

J'ai juré de fuir sagement
 Le ridicule joug d'un second mariage.

Un seul pourroit, s'il m'aimoit tendrement,
 Me faire rompre mon serment.

Quoiqu'il nous rende ici des visites fréquentes,
 Je n'ose me flatter de son attachement.

Sa figure est des plus charmantes :
 Mais je sçais résister à cet attrait flatteur
 Que m'offre en vain son image importune,
 Pour me résoudre à faire sa fortune,

Je voudrois m'assurer qu'il feroit mon bonheur.

MARTON.

Ah! puisqu'il est ainsi, grande, grande nouvelle!

Ce Cavalier de figure si belle,
Qui pourroit seul vous faire dans ce jour,
Rompre le serment d'être veuve,
Reffent pour vous le plus parfait amour,
Et dans mes mains j'en ai la preuve.

CLARICE *à part.*

Marton a démélé que Valere est l'objet
Du feu qui m'enflâme en secret?

à Marton.

Qu'elle est donc cette preuve & que prétends-tu dire?

MARTON.

Ce billet.

CLARICE.

Un billet!

MARTON.

Oui, l'Amour l'a dicté.

Mais, Madame, je me retire
Pour vous donner tout le temps de le lire,
Et d'y répondre en liberté.

à part.

Je vais faire de mon côté
La réponse au Poulet que l'on vient de m'écrire.
Elle s'en va.

SCENE VI.

CLARICE *seule.*

L'ifons vite; en l'ouvrant je sens trembler
ma main.

Que cette lettre est tendre! elle n'a point de
feing.

Celui qui me l'écrit est jeune, & fait pour plaire.

Ah! n'en doutons point, c'est Valere:

Et je le reconnois pour en être l'Auteur,

A ce portrait que Marton vient d'en faire,

Et plus encor au trouble de mon cœur.

Répondons-lui. Je puis me le permettre.

Elle se met en devoir d'écrire.

Pour me faire l'aveu d'un amour si flatteur,

Ses yeux ont prévenu sa lettre.

Son front, dès qu'il me voit, se couvre de rou-
geur.

Tout me dit qu'il m'adore, & sa grande jeu-
nesse

M'est un garant trop sur de sa sincère ardeur.

Le monde encor n'a pas alteré sa candeur.

En écrivant toujours.

Je dois cette réponse au beau feu qui le presse;

Et n'en déplaise au rigide censeur

Qui condamnera ma foiblesse,

Je ne puis faire un choix meilleur.

après avoir écrit & plié son billet.

Les ans que j'ai sur lui sont même un avantage.

Quand une femme a le bonheur
 D'attacher à son char un Amant de son âge,
 Et d'avoir son premier hommage,
 Elle peut à son gré façonner ses esprits,
 Former ses sentimens, épurer sa tendresse;
 Et de ses volontés se rendant la maîtresse,
 Faire de son vainqueur un esclave soumis.

SCENE VII.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

Votre réponse est-elle prête,
 Madame?

CLARICE,

Oui. Donne-là. *Elle rentre.*

SCENE VIII.

MARTON *seule.*

L'Affaire est en bon train.
 Cette lettre à Damon assure sa conquête.
 J'écris de la bonne ancre à Monsieur Arlequin,
 Il aura lieu . . . mais je le vois paroître.

SCENE IX.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Nous a-t-on répondu? je vois certain pa-
 pier
 Qui flatte mon espoir . . .

MARTON.

Voilà pour votre maître,
 Et voici pour son Ecuyer.

ARLEQUIN.

Pour moi, Marton! je brule de la lire.

MARTON.

J'ai fait ma charge, Adieu, Je me retire.
Elle sort.

SCENE X.

ARLEQUIN *seul.*

Dans ma poche d'abord mettons ce billet-
 ci.

Il met le billet de Marton dans sa poche.

La lettre de Marton, voyons ce quelle chan-
 te,

Et faififions l'instant que je fuis feul ici,

Après avoir lu la lettre de Clarice.

Trop heureux Arlequin! ta fortune m'en-
chante:

J'expire de plaisir. L'aimable billet doux!

Marton m'aime, Marton m'adore;

Elle me donne un rendez-vous.

Charmante lettre, aprochez-vous,

Que je vous baise, & vous rebaise encore.

S C E N E X I.

DAMON, ARLEQUIN.

DAMON.

Satisfais au plutôt mes désirs empressez,
A ma lettre, Julie a-t-elle fait réponse?

ARLEQUIN *sans voir Damon.*

Non, je suis hors de moi.

DAMON.

Non! qu'est-ce qu'il m'anonce.

ARLEQUIN *embrassant Damon sans le regarder.*

Doux Objet! vous me ravissez;

Et pour vous, Arlequin à Lisette renonce.

DAMON.

Parle, Maraut! as-tu les sens blessez?

ARLEQUIN.

C'est vous, Monsieur, mon ame en est ra-
vie.

Ah! prenez part au bonheur d'Arlequin.

J'ai le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie,
Et vous voyez en moi le plus heureux coquin.
Marton m'aime, Monsieur, jusqu'à l'idolatrie.

DAMON.

Laisse-là ta Marton. Parle-moi de Julie,
M'écrit-elle?

ARLEQUIN.

Voici qui vous en instruira.

DAMON.

Donne-donc vite.

ARLEQUIN.

Eh, Monsieur, la voila!
Ne vous fâchez pas, je vous prie.

DAMON *lit.*

*Mon cher petit Monsieur, je vous trouve bien
fat,*

D'oser me déclarer votre amour ridicule.

ARLEQUIN.

Ah! l'amour de mon Maître est en mauvais
état.

DAMON *continuë.*

*Pour que je sois sensible à l'ardeur qui vous
brûle,*

*Votre taille est trop gauche, & votre esprit trop
plat.*

Vous êtes Libertin au vingtième quarrat,

Par dessus tout vous aimez le Bourgogne,

Et j'ai toujours été d'un gout trop délicat,

Pour écouter les soupirs d'un Tyrogne.

Après avoir lû.

Quel stile! qu'elle lettre! est-ce à moi qu'on
l'écrit?

Et peut-elle partir d'une fille bien née?

Que la grossiereté que fait voir son esprit,
Dément bien la douceur dont les Cieux l'ont
ornée!

ARLEQUIN.

Tous les Amans n'ont pas la même destinée,
Et je conçois votre dépit:

Mais le beau sexe est sujet au caprice,

Et j'ai vraiment de la douleur

Qu'il ne vous rende pas justice

Comme il la rend à votre serviteur.

DAMON.

Sans indignation je ne puis relire.

Me refuser son cœur, je n'aurois rien à di-
re;

Mais joindre l'insulte au dédain,

Et me traiter d'Yvrogne & de bas Libertin;

C'est tout ce qu'on pourroit écrire

A mon Valet, à ce Faquin.

ARLEQUIN.

Souvent le plaisir vous attire,

Et, comme moi, Monsieur, vous aimez le
bon vin;

Mais j'excuse ce trait malin,

C'est la rage qui vous l'inspire.

Quand on est comme moi fortuné dans ses
feux,

On passe quelque chose aux Amans malheureux.

Je vois entrer celle qui vous captive :
Demandez-lui raison de sa belle missive.

SCENE XII.

DAMON, JULIE, ARLEQUIN,
MARTON.

DAMON à *Julie*.

Quelque peu de mérite, & quelque peu
d'esprit,

Dont m'ait fait présent la Nature,
Je n'aurois jamais cru que mon feu vous ai-
grît

Au point de m'attirer la lettre la plus dure,
Pour l'avoir dans ce jour déclaré par écrit ;
Ni qu'un amour si pur fut pour vous une in-
jure.

JULIE.

Un pareil discours m'étourdit,
Quelle lettre, Monsieur ?

DAMON.

Une lettre conçue
En termes si choquants, si peu dignes de vous,
Qu'elle vous fait plus d'outrage qu'à nous,
Ma déclaration pouvoit être reçue,
Avec un peu plus de douceur ;

Et vous pouviez, puisque j'ai le malheur
 De ne pas plaire à votre vuë,
 Refuser poliment l'hommage de mon cœur;
 Vous m'aurez plus puni, témoignant moins
 d'aigreur.

ARLEQUIN.

Pour moi, belle Marton, j'aurois tort de me
 plaindre,

Je suis content de ce poulet.

MARTON *d'un air ironique.*

Vous prenez bien la chose, à vous parler sans
 feindre,

Et vous avez l'esprit bien fait.

JULIE.

Il me fait là, Marton, un reproche en idée;
 Et je ne sçais sur quoi cette plainte est fondée,
 Ni qui le porte à me parler ainsi.

MARTON.

Mais je n'y comprends rien aussi.

DAMON.

Je vous l'ai dit, Mademoiselle.

C'est un billet de vous, ou plutôt un libelle;
 Où je suis honoré du beau titre de Fat:

A cette qualité pompeuse,

Vous ajoutez encore l'épithète flatteuse,

De ridicule & d'esprit plat.

JULIE.

Moi, Damon, avec vous employer ce lan-
 gage,

Et vous écrire sur ce ton?

Ah! j'en suis incapable, & c'est me faire ou-
trage

Que d'en avoir seulement le soupçon.

DAMON.

Ce discours à mon tour a lieu de me sur-
prendre.

Mais la réponse que voila,
De tout ce que je dis, bien-tôt vous convain-
dra;

Arlequin vient de me la rendre,
Tenez, voyez, dementez la.

JULIE *après avoir lû.*

Ce n'est pas là mon écriture.

Mon stile encore moins. Monsieur, on s'est
mépris.

DAMON.

D'où vient donc ce billet, & par quelle avan-
ture,

Puisqu'il n'est pas de vous, m'a-t-il été re-
mis?

MARTON.

Le plaisant *qui pro quo* que causent ces écrits!

Je ne puis m'empêcher d'en rire;

Il est temps de finir l'embarras de tous deux.

à Damon.

Remettez-moi, Monsieur, ce poulet douce-
reux.

à Arlequin.

Et vous, qu'un pareil coup commence d'inter-
dire,

Maître

Maître étourdi, donnez vite, donnez
L'autre qu'à tort vous retenez.

Elle le donne à Damon.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc cela? Qu'est-ce à dire?

MARTON à *Arlequin.*

Tiens, reçois de ma part celui qui t'appartient.
Chacun a maintenant l'écrit qui lui convient.

DAMON.

C'est donc l'ouvrage de ce Traître?

MARTON.

A cette balourdise on doit le reconnoître.

ARLEQUIN.

De ma bonne fortune, ah! je suis culbuté.

DAMON.

Pardonnez si d'abord mon esprit transporté...

JULIE.

Vous étiez dans l'erreur, vous êtes excusable.

DAMON.

Dans cet écrit mon sort est renfermé.

Pour éclaircir mon amour allarmé,

Permettez-moi de voir s'il m'est plus favorable.

Il lit.

Vous ressentez pour moi la plus parfaite ardeur.

Si j'en crois le billet que vous osez m'écrire.

Pour en mieux convaincre mon cœur,

Je vous permets de venir me le dire.

Après avoir lû.

Adorable Julie, ah! quel est mon bonheur!

Je sens comme je dois cet excès de faveur,

Et tout mon espoir se réveille.

JULIE.

Une seconde fois vous tombez dans l'erreur.
C'est une autre que moi, que vous devez,
Monsieur,

Remercier d'une grace pareille.
De cette lettre là je ne suis pas l'Auteur.

DAMON.

O Ciel! ce n'est point vous;

JULIE.

Non, ce n'est point Julie
Qui n'a jamais écrit à Damon de sa vie,
Ni reçu de sa part nul billet amoureux.

DAMON à *Arlequin*.

Ah! ç'en est trop, approche, Malheureux.
Parle, à qui donc as-tu rendu ma lettre?

ARLEQUIN.

A cette fille-là, Monsieur, pour la remettre,
A sa Maîtresse.

MARTON *d'un air embarrassé*.

Oui, mais...

DAMON.

Mais...

MARTON.

Comme j'en fers deux,
J'ai cru, faisant une bévue
Qu'elle étoit pour Clarice, à qui je l'ai rendue,
DAMON.

Ah! qu'as-tu fait, par ce coup affommant,
Je vois ma tendresse trahie!

ARLEQUIN.

Si je suis un Balourd, elle est une Etourdie.

DAMON à *Julie*.

Si vous vouliez dans ce moment,
De ce billet heureusement,
Vous pourriez réparer la méprise piquante,
Et la changer en vérité constante,

JULIE.

Comment? Expliquez-vous, Damon.

DAMON.

En y mettant seulement votre nom.

JULIE.

Mon nom est-il si nécessaire?

Ne suffiroit il pas que ma bouche sincère,
En adoptant le sens de ce tendre billet,

Vous confirmât tout ce qu'il vous promet?

D A M O N.

Je ne crains plus d'équivoque fâcheuse,
Mes désirs sont comblez, & ma flâme est heu-
reuse!

MARTON.

D'accord. Mais vous avez à craindre le pou-
voir...

DAMON.

Eh! de qui donc?

M A R T O N.

De Clarice amoureuse;

Qui peut traverser votre espoir.

DAMON.

Sa Tante a l'ame généreuse.

MARTON.

Oui, mais elle vous aime, & croit que son amour,
Est payé d'un tendre retour.

L'affaire est vraiment épineuse.

DAMON.

Dans un tel embarras que faire? Justes Cieux!

MARTON.

Je ne vois qu'un moyen, s'il faut que je le dise.

C'est de soutenir la méprise,
Et de feindre en attendant mieux.

DAMON.

Moi? feindre pour Clarice une fausse tendresse?
D'un procédé si bas je me sens révolté;

Il fait outrage à la sincérité,
Et blesse trop l'amour que je sens pour sa Nièce.

MARTON à *Julie*.

Votre Amant est trop scrupuleux.

JULIE,

Il a raison.

MARTON.

Soite délicatesse!

Et vous devez, vous même y résoudre ses feux.

JULIE,

Y songes-tu, Marton?

MARTON.

Y songez-vous, vous-même?

Si Clarice apprend qu'il vous aime,
Il ne vous reste aucun recours;
Pour se venger dans sa colère,
Elle mettra d'abord obstacle à vos amours.
Contre Monsieur, prévientra votre père,
Et vous allez le perdre pour toujours.

JULIE.

A me prêter à tout cette crainte me porte.

DAMON.

Pouvez-vous consentir . . .

MARTON.

J'entends ouvrir la porte,

C'est Clarice.

JULIE à Damon.

Ah ! feignez & cédez au besoin.

Je l'exige de vous. Mais il faut que je sorte,
Et je souffrirois trop d'en être le témoin.

Elle sort.

MARTON à Damon.

Je vais vous seconder & de la bonne sorte.

DAMON.

En contraignant mon amé à ce déguisement,
Je donne de mes feux la preuve la plus forte
Que puisse donner un Amant.

SCENE XIII.

DAMON, CLARICE, MARTON.

DAMON.

JE viens en ce jour favorable,
Faire éclater mes transports amoureux,
Et vous remercier de la réponse aimable
Que vous venez de faire à mon billet heureux,
L'audace que je prends doit m'être pardonnée.
A vos bontés je ne fais qu'obéir,

Belle Clarice, & me servir
De la permission que vous m'avez donnée.

CLARICE.

D'un tel discours je demeure étonnée!
Vous avez tort, Monsieur, de me remercier.
Marton?

MARTON.

Eh bien, Monsieur, vous aimez,
Madame, & vous l'aimez de même,
Vous vous l'êtes écrit, à quoi bon le nier?

DAMON.

Du plus tendre retour, cette lettre m'assure.

MARTON.

Vous ne sçauriez aller contre votre écriture.

CLARICE.

On vous a remis ce billet?

DAMON.

Oui, Madame, tantôt Marton à mon Valet

L'a donné pour me le remettre,
En réponse du mien, qu'elle vous a rendu.

MARTON.

Monsieur accuse vrai.

CLARICE *à part.*

L'ai-je bien entendu?

Fatale erreur! Et malheureuse lettre!

bas à Marton.

Marton, tu t'es trompée & m'as trompée aussi.

MARTON.

Autre incident! Qu'est-ce donc que ceci?

DAMON.

Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre.

Me donnant ce billet, se seroit-on mépris?

CLARICE *d'un air embarrassé.*

Mais, Monsieur, pardonnez à mes sens étourdis.
Il est vrai, j'avois cru l'écrire pour un autre.

DAMON.

Comment entre mes mains est-il donc parvenu?

CLARICE.

Monsieur, par un mal entendu,
Votre lettre...

DAMON.

Eh bien?

CLARICE.

Marton me l'a renduë,

Sans vous nommer, disant qu'elle venoit
D'un jeune Cavalier qui pour moi soupiroit.

Sur ce portrait qui m'a déçuë,
Ayant l'esprit frappé d'un autre objet,
J'ai cru, Monsieur...

DAMON.

Vous avez cru, Madame?

CLARICE.

Ah! dans la confiance où vous forcez mon
ame,

De grace, épargnez ma douleur!

N'achevez pas de me confondre;

Vous m'entendez assez, & voyez ma rougeur.
Elle vous dit qu'un autre est maître de mon
cœur,

Et que c'étoit à lui que je croyois répondre.

DAMON *à part.*

Je n'en suis pas aimé. Ciel! que je suis heureux!

CLARICE.

Après un tel aveu si dur pour tous les deux,
 Etouffez au plutôt une flâme inutile,
 Et faites aux transports d'un amour trop ardent
 Succéder les égards d'une estime tranquille,
 Sur vous même obtenez cet effort difficile:
 Et puisque le hazard vous fait mon Confident,
 Gardez sur mon sujet un silence prudent,
 Songez qu'à mon secret ma gloire est attachée;
 Que l'objet de mes feux n'en est pas informé,
 Et que de quelque trait que l'amour m'ait tou-
 chée,
 Ma foiblesse à jamais demeurera cahée,
 S'il ne m'apprend qu'il m'aime autant qu'il est
 aimé.

DAMON.

Madame, foyez rassurée.
 Ne craignez rien de ce côté.
 Pour moi la loi la plus sacrée
 Est celle de la probité.
 A quelque passion qu'il ait l'ame livrée,
 L'honnête homme obéit si-tôt qu'elle a parlé;
 Et tout jusqu'à l'amour lui doit être immolé.
 A noircir le beau sexe on a la bouche prompte,
 Vice qu'au fond du cœur j'ai toujours abhorré:
 De la foiblesse qui le dompte,
 Quand le secret est ignoré,
 Qui le publie, en mérite la honte,
 Et devant la raison est seul deshonoré.
 Pour moi, que cet exemple irrite,
 Pour les Dames je suis d'un tel zèle enflâmé,

Que je veux parvenir du moins par ma conduite,

Au bonheur d'en être estimé,

Si je ne puis par mon mérite

Avoir celui d'en être aimé,

Et pour vous en donner une forte assurance,

Je vous rends ce billet, puisqu'il n'est pas pour moi,

Il vous répond de mon silence,

Et vous prouve ma bonne foi.

CLARICE.

Un si beau procédé m'enchanter.

Ah! Que ne puis-je en ce jour vous marquer

Combien j'en suis reconnoissante!

DAMON.

Vous le pouvez.

CLARICE.

Comment? Daignez-vous expliquer,

Parlez.

DAMON.

Le prix que je demande

Est trop grand pour le mériter.

CLARICE.

Non, il n'est point, pour m'aquitter,

Une récompense trop grande.

Demandez. Soyez sur d'obtenir tout de moi,

Hors ma main, & mon cœur qui n'est plus sous ma loi.

DAMON.

Par vos bontés mon ame est enhardie.

Puisque la fortune m'envie
 La gloire d'être votre époux,
 Au défaut d'un bonheur si doux,
 Le seul qui peut me flatter dans la vie,
 Je vous en fait ici l'aveu,
 Est de me voir votre Neveu.

Pour mériter ce nom, accordez moi Julie.

CLARICE.

Le choix est trop flatteur. Pour hâter ce lien,
 Courrez la demander de ce pas à mon frere;
 Parlez lui de ma part, il vous recevra bien.

Il est d'ailleurs ami de votre pere;
 Et pour vous apuier, je n'épargnerai rien.

DAMON *en s'en allant.*

Quel heureux coup pour ma tendresse!

MARTON *à part.*

Du succès de cet entretien,
 Courrons vite informer la Nièce.

Elle sort.

SCENE XIV.

CLARICE *seule.*

DANS un malheur comme le mien,
 Ce qui me console & me flatte,
 L'Objet de mon amour n'est connu que de moi.
 Mais quelqu'un vient. Ah! c'est lui que je
 voi.

Empêchons qu'à ses yeux ma foiblesse n'éclate.

SCÈNE XV.

VALERE, CLARICE.

VALERE.

MADAME, c'est à vous qu'aujourd'hui j'ai
recours.

De vos sages conseils j'implore le secours
Sur une affaire délicate,

Et qui doit décider du bonheur de mes jours.

A peine j'entre dans le monde,

Et dès le premier pas je crains de m'égarer :

Je sçais qu'en écueils il abonde,

Sur le plus grand de tous daignez donc m'éclairer.

CLARICE.

Vous faites trop d'honneur à mon peu de lumière.

Si vous jugez pourtant qu'il vous soit nécessaire,

Monsieur, vous n'avez qu'à parler,

Je suis prête à vous conseiller.

VALERE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entière,

Je vous dirai que j'aime.

CLARICE *à part.*

Ah! qu'est-ce que j'entends?

à *Valere.*

Celle pour qui votre ame est enflammée,
 Sans doute est digne d'être aimée,
 Et ses attraits sont éclatans?

VALERE.

Autant que ses vertus, c'est tout ce qu'on peut
 dire.

Je la respecte, & je l'admire.
 On trouve tout en elle, esprit, beauté, dou-
 ceur.

A la droiture, à la candeur
 Elle joint l'agrément avec la politesse,
 Et l'étude du monde à beaucoup de sagesse.

CLARICE *bas.*

Chaque mot est un trait qui me perce le cœur!
haut.

Vous ne pouvez en faire un portrait plus flat-
 teur,

Et ne sçauriez bruler d'une flâme plus belle.
 Mais répond-elle à votre ardeur?

VALERE.

Je suis bien loin de ce bonheur!
 Mon amour n'est pas connu d'elle;
 Mon respect à ses yeux s'est fait seul remar-
 quer.

Quand je parois devant ma Souveraine,
 Je demeure interdit, je n'ose m'expliquer,
 Et je tremble toujours que l'aveu de ma peine
 N'ait le malheur de la choquer.

CLARICE.

230
 Votre conduite est très-louïable,

Et

Et votre cœur fait éclater,
Tous les signes, Monsieur, d'un amour vé-
ritable,
Qui ne sçauroit la révolter.

VALERE.

Non, je n'ai pas l'orgueil de m'en flatter;
Et pour m'exposer moins dans l'ardeur qui me
guide,

Ma main dans un billet ose la déclarer,
Et supplée au défaut de ma bouche timide.
Pour sçavoir s'il est bien, je viens vous le mon-
trer.

Ne me foyez pas trop rigide;
S'ils sont mal exprimez, mes sentimens sont
vrais:

Que votre cœur seul en décide.
S'il les goute aujourd'hui, je suis sur du suc-
cès.

CLARICE.

Pour répondre, Monsieur, à votre confiance,
Je vais lire & vous dire après,
Sans nul détour ce que je pense.

à part.

En cette dure extrêmité
Oublions que je suis Amante,
Pour m'acquiter avec sincérité
De l'office de Confidente.

Elle lit.

Pour vous d'un feu si pur je me sens pene-
trer,

D

*Que ce n'est qu'en tremblant que ma main vous
l'exprime.*

*Comme je ne vis plus que pour vous adorer,
Je meurs, si l'espoir ne m'anime.*

*Prononcez donc l'arrêt d'où dépendent mes jours.
En flattant mon ardeur d'un retour légitime,
Ne craignez pas d'en voir finir le cours;
Mon amour doit durer toujours,
Puisqu'il est fondé sur l'estime.*

après avoir lû.

On ne peut déclarer son feu plus sagement.

VALERE.

Vous approuvez ma lettre?

CLARICE.

Assurément.

Et vous ne mourrez point.

VALERE.

Clarice le prononce.

CLARICE.

Oui, ce billet mérite une tendre réponse.

VALERE.

Je l'attends.

CLARICE.

Envoyez-le à l'Objet de vos vœux.

VALERE.

La chose est déjà faite. En ces instans heureux,
Il est entre ses mains.

CLARICE.

C'est donc là la copie?

VALERE.

Non, c'est l'original. Répondez, je vous prie.

CLARICE.

C'est à moi, Valere?

VALERE.

Oui, c'est à vous que j'écris.

CLARICE.

La déclaration étonne mes esprits.

VALERE.

Dites un mot, vous me sauvez la vie.

CLARICE *à part.*

Je suis aimée! Ah! mon ame est ravie!

Et rien n'est plus galant que le tour qu'il a pris.

Pour déclarer l'ardeur dont il se sent épris.

VALERE.

Eh quoi! de l'amour le plus tendre

Le silence est-il donc le prix?

CLARICE.

Il n'aît de ma surprise, & pour me faire entendre.

J'ai besoin, . . . Mais on vient, je me retire.

Adieu.

VALERE.

Daignez me dire, avant que de quitter ce lieu,

Quels sont vos sentimens?

CLARICE.

Si vous voulez attendre,

On viendra de ma part ici vous les apprendre.

Elle rentre.

SCENE XVI.

DAMON, VALERE.

DAMON à *Valere*.

MA j'oie, Ami, ne peut se concevoir!
 J'obtiens Julie, & j'ai l'agrément de son père.

On a fait venir le Notaire,
 Le contrat est dressé, je te le fais sçavoir,
 Les violons sont prêts, nous danserons ce soir.
 Et toi, mon Cher, dis moi, sans tarder davan-
 tage,

Comment vont tes amours où je prends in-
 térêt?

Mais, sur ton front qui répand ce nuage?
 D'un plaideur incertain tu portes le visage!

VALERE.

Mon dessein est pareil, & j'attends mon arrêt.

DAMON.

Ma présence en ces lieux l'a suspendu peut-
 être.

VALERE.

Hélas! dans le moment qu'elle t'a vu paroî-
 tre,

Clarice alloit le prononcer.

DAMON.

Mais ses yeux en partie ont dû te l'anoncer.

VALERE.

Dans ses regards douteux où régnoit la con-
trainte,

Je n'ai rien vu de décisif.

Et le doute est pour moi le tourment le plus
vif.

Enflamé par l'espoir, & glacé par la crainte,

Je ne sçaurois me définir;

Ma situation ne peut être dépeinte;

Je crains de perdre un bien que j'espère ob-
tenir.

Dans cette obscurité qui me trouble & me
gêne,

Je ne sens rien pour trop sentir;

Et n'osant former de désirs,

Je suis dans l'attente incertaine

De la douleur & du plaisir.

DAMON.

L'état est violent, & j'entre dans ta peine.



SCENE XVII.

VALERE, DAMON, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE à *Valere.*

Lisez, Monsieur, ce papier, s'il vous
plaît.
Clarice vous l'envoie.

VALERE.

Ah! quel noir personnage!
Je frémis! Son habit m'est d'un mauvais pré-
sage.

DAMON.

Avant de t'affiger regarde ce que c'est.

VALERE *après avoir lu.*

C'est un Contrat de Mariage!
Clarice en cet écrit, quel bonheur est le mien!
M'accepte pour Epoux!

LE NOTAIRE.

Et vous donne son bien.

DAMON.

Un pareil billet doux doit avoir ton suffrage.

VALERE.

O! Procédé charmant, & qui n'a point d'é-
gal!

LE NOTAIRE à *Valere.*

Signez vite, en voyant un si gros avantage.

VALERE.

Monſieur, à ce noble langage
Je reconnois en vous un Notaire royal.

Il ſigne.

SCÈNE XVIII.

DAMON, VALERE, CLARICE,
JULIE, ARLEQUIN, MARTON,
LE NOTAIRE.

CLARICE à Valere.

DE la réponſe que j'ai faite
Votre ame eſt elle ſatisfaite?
Et trouvez-vous que j'écrive ſi mal?

VALERE.

Surpris de mon bonheur, je ne puis que me
taire,

Et me jeter à vos genoux.

CLARICE.

Vous m'aimez. Il ſuffit, Valere, levez-vous.
Quelques bien dans ce jour que je puiſſe vous
faire,

Votre cœur eſt d'un prix qui les aquitte tous,
DAMON.

Nous voila tous heureux, que la fête com-
mence.

ARLEQUIN.

Marton, un mot avant qu'on danse!
 La lettre de, tantôt, je veux bien l'excuser,
 Pourvû que votre main répare l'insolence...

MARTON.

Non, je ne veux que m'amuser.
 Je suis faite pour plaire, & non pour épouser.

ARLEQUIN.

Et moi, quand on me fait un compliment sem-
 blable

J'ai l'esprit de le mépriser,
 Et d'envoyer fort poliment au diable
 Toute fille sans gout, qui m'ose refuser.

S C E N E Dernière.

LES ACTEURS PRE'CE'DENS.

Les Chanteurs, Danseurs & Danseuses.

LE CHANTEUR.

Venez, jeunes Amans, je suis un Précep-
 teur

Dont la morale est peu rigide.
 De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flat-
 teur.

Ecoutez des leçons où lui-même préside.
 A votre doux Vainqueur,
 Quand votre main timide

Voudra déclarer votre ardeur.

Ne prenez pas l'esprit pour guide ;

Ne faites parler que le cœur.

De l'amour en lui seul tout le charme réside.

Il est son plus grand Orateur.

Venez, jeunes Amans, je suis un Précepteur,

Dont la morale est peu rigide.

De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flat-
teur.

Ecoutez des leçons, où lui-même préside.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Pour vous, en qualité d'Amant,

Je prends la plume à tout moment,

Beautés dont l'œil m'attire.

Mais pour me charger avec vous

Du titre dangereux d'Epoux,

Je ne sçais pas écrire.

Mlle. THOMASSIN.

Pour copier une chanson,

Ma main ne fait point de façon,

On n'a qu'à me la dire.

Mais pour donner des rendez-vous,

Et répondre à des Billet doux,

je ne sçais pas écrire.

UN GASGON.

A des tendrons jeunes & frais,
 Sandis, je trace des billets
 Autant qu'on le désire;
 Mais à des Créanciers jamais.
 Pour ces Messieurs qui font des fraix,
 Je ne sçais pas écrire.

Mlle. SILVIA.

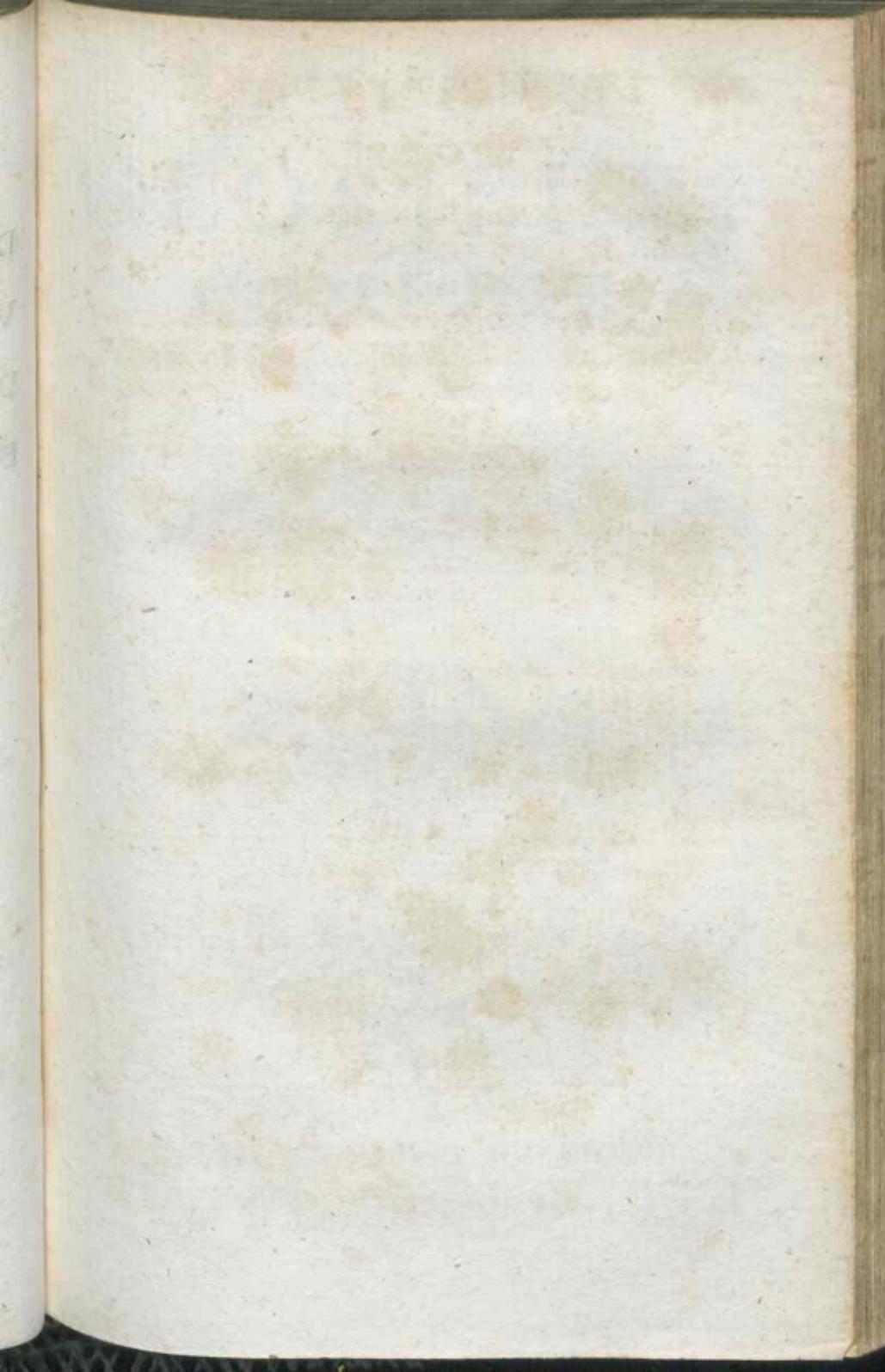
Quand il faut signer un Contrat
 Contre lequel l'Amour combat,
 Notre main se retire.
 Mais pour assurer le bonheur
 D'un Amant choisi par le cœur,
 Ah! quel plaisir d'écrire!

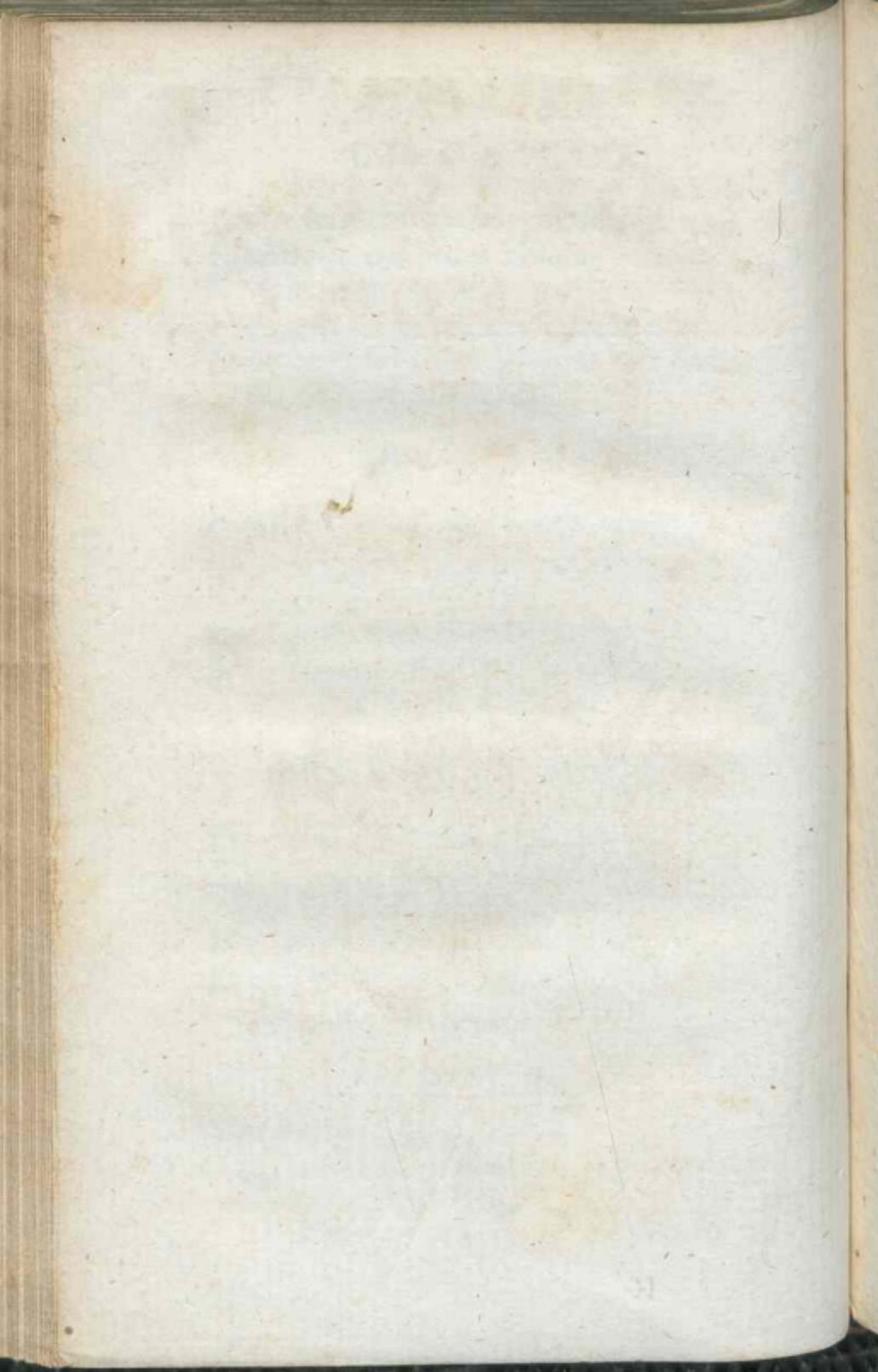
ARLEQUIN *au Parterre.*

On peste contre le papier
 Quand on a le don d'ennuyer,
 Au lieu de faire rire.
 Mais pour l'Auteur qui réussit,
 Et que votre main applaudit,
 Ah! qu'il est doux d'écrire!

F I N.





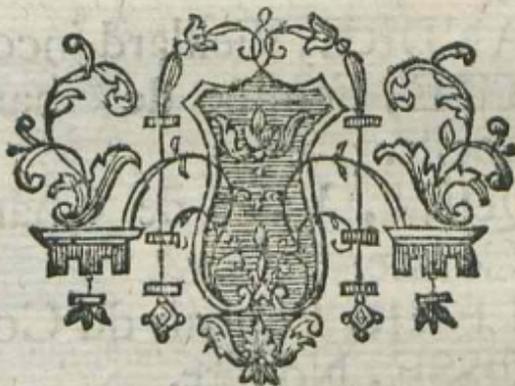


L E
GLORIEUX,
COMÉDIE

EN VERS
ET EN
CINQ ACTES.

Par MR. NERICAULT DESTOUCHES,

De l'Académie Française.



Se Vend

A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skinder-
gaden, vis-à-vis la Boucherie.

M D C C X L V I I I.



A C T E U R S.

LISIMON, riche Bourgeois anobli.

ISABELLE, fille de Lisimon.

VALERE, fils de Lisimon.

LE COMTE DE TUFIERE,
Amant d'Isabelle.

PHILINTE, autre Amant d'Isabelle.

LYCANDRE, Vieillard inconnu.

LISSETTE, Femme de Chambre d'Isabelle.

PASQUIN, Valet de Chambre du Comte.

LA FLEUR, Laquais du Comte.

Mr. JOSSE, Notaire.

UN LAQUAIS de Lycandre.

PLUSIEURS autres Laquais du Comte.

La Scene est à Paris, dans un Hôtel garni.





LE GLORIEUX,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*



LISETTE ne vient point : je
crois que la friponne
A voulu se moquer un peu
de ma personne,
En me donnant tantôt un
rendez-vous ici.

Pour le coup je m'en vais. Ah ! ma foi la voici.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

M On cher Monsieur Pasquin, je suis votre
servante.

LE GLORIEUX,

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable Maîtresse.

L I S E T T E.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remerciement ;
Mais pour m'en aquiter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre ?

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma Reine, au rendez-vous vous venez un peu
tard.

L I S E T T E.

J'aurois voulu pouvoir un peu plutôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, & j'enrageois d'attendre.
Rien ne pouvoit calmer mes desirs excitez ;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacitez.

L I S E T T E.

Si bien que vous voila devenu raisonnable ?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

L I S E T T E.

Honteux d'être estimable ?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous ; & je lis dans vos yeux
Qu'avec moins de raison je vous plaisois bien
mieux,

L I S E T T E.

A moi ? Je vous fuirois, si vous étiez moins sage.

PAS-

PASQUIN.

Me voila donc au fait, & j'entens ce langage.
 Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
 Et de moi vous ferez un honnête mari.
 Je me sens pour ce titre un fond de patience,
 Dont vous pourrez bien-tôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort: car je ne veux de
 vous

Ni faire mon Amant, ni faire mon Epoux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous as-
 semble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre Maître & ma Maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien?

LISETTE.

Traitons cette matière, & ne nous cachons rien
 Tous deux, à les servir étant d'intelligence,
 Nous leur pourrons tous deux être utiles, je
 pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.

Le Comte votre Maître est froid & sérieux;

Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,

Je n'ai pas encor pû lui parler un quart d'heure.
 Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois
 Que ma Maîtresse l'aime; & cependant je crois
 Qu'il ne doit pas long-tems compter sur sa tendresse.

Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
 Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
 D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
 Il faut connoître à fond; car l'Amour est bien traître.

Pour Isabelle elle aime avant que de connoître,
 Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement
 Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un Amant.
 Les cherchant avec soin, & les trouvant sans peine,

Après quelques efforts la victoire est certaine;
 Honteuse de son choix, elle reprend son cœur;
 Et l'on voit à ses feux succéder la froideur:
 Sur le point d'épouser elle rompt sans mystère.

P A S Q U I N.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère.
 Un cœur tendre & volage, un esprit vis, ardent
 Jusqu'à l'étourderie, & toutefois prudent.
 Coquette au par-dessus?

L I S E T T E.

Non, point capricieuse,
 Point coquette, & sur-tout point artificieuse.
 Elle aime tendrement, & de très-bonne foi;
 Mais cela ne tient pas. Maintenant dites moi

Tou-

Toutes les qualitez du Comte votre Maître.
C'est pour le mieux servir, que je veux le con-
noître.

Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui,
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma Maîtresse
De s'en appercevoir, & fixons sa tendresse.
Mais découvrez-les moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

P A S Q U I N.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre,
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualitez seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je ferai très-court sur le premier chapitre;
Très-long sur le dernier. Premièrement, son
titre;

De Comte de Tufiere, est un titre réel;
Et son air de grandeur est un air naturel:
Il est, certainement, d'une haute naissance.

L I S E T T E.

C'est l'effet du hazard. Passons.

P A S Q U I N.

Toute la France

Convient de sa valeur; & brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur: On vante sa droiture,
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

L I S E T T E.

Passons vite au second.

SCE-

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

AH! te voila, la Fleur? Que fait Monsieur le
Comte? LA FLEUR.

Il jouë; & qui plus est, il y fait bien son compte;
Car il va mettre à sec un franc Provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paroît brutal:
Notre Maître, tandis qu'il jure & se désolé.
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens tu si-tôt?

LA FLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître.
Vous êtes Factotum de Monsieur notre Maître.
On n'ose lui parler, sans le mettre en courroux
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous

PASQUIN.

Tu me surprends, la Fleur, Je te croyois plus sag.
Servir Monsieur le Comte est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? Eclairci-moi ce point.

LA

LA FLEUR.

C'est que vous parlez trop, & qu'il ne parle point.

L I S E T T E.

Le trait est singulier, & la plainte est nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chere Demoiselle,
Vous ne le croirez pas, on me prend pour un sot;
Et mon Maître, en trois mois, ne m'a pas dit un
mot.

P A S Q U I N.

Que t'importe cela!

LA FLEUR.

Comment donc, que m'importe?

Peut-il avec ses gens en user de la sorte;

Que je sois tout un jour dans son appartement,

Il ne daignera pas me gronder seulement:

Et j'ai quitté pour lui la meilleure Maîtresse...

Qui vouloit qu'on parlât, & qui parloit sans cesse.

On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour-

à-tour,

Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.

C'étoit un vrai plaisir.

L I S E T T E.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvû que je réponde.

Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais bon:

Avec Monsieur le Comte on ne dit oui, ni non.

Il ne dit pas lui même une pauvre syllabe.

Oh! j'aimerois autant vivre avec un Arabe.

Cela me fait sécher; cela me pousse à bout,

10 LE GLORIEUX,

Moi, qui dis volontiers mon sentiment sur tout :
Le silence me tuë ; & . . . vous riez ?

L I S E T T E.

Acheve.

LA FLEUR (*en pleurant.*)

Si je reste céans, il faudra que je crève.

L I S E T T E (*à pasquin.*)

Que j'aime sa franchise & sa naïveté !

L A F L E U R.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

P A S Q U I N.

Notre Maître à ses gens fait garder le silence,

Mais ils sentent l'effet de sa magnificence ;

Bien nourris, bien vêtus, & payez largement.

L A F L E U R.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

L I S E T T E.

Enfin, il faut qu'il parle, & c'est-là sa folie.

L A F L E U R.

Autrement, je succombe à la mélancolie,

Jeus un Maître autrefois que je regrette fort,

Et que je ne fers plus, attendu qu'il est mort.

Il ne me faisoit pas de fort gros avantages ;

Il me nourrissoit mal ; me payoit mal mes gages,

Jamais aucuns profits, & souvent en hyver

Il me laissoit aller presque aussi nud qu'un ver ;

Mais je l'aimois. Pourquoi ? C'est qu'il me fai-

soit rire ;

Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.

Il m'appelloit son cher, son ami, son mignon ;

Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.

Mais,

Mais, pour Monsieur le Comte, au diantre si je l'aime.

Il est toujours gourmé, renfermé dans lui même ;
Toujours portant au vent ; fier comme un Ecof-
fois.

Je ne puis le souffrir, à vous parler François :
Et dût-il m'enrichir ; que le Diable m'emporte.
Si je voulois servir un Maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience ; à ta face on s'accoutumera,
Et tu verras qu'un jour Monsieur te parlera.
Mais ne t'échape point. Attens l'heure propice,
Depuis dix ans au moins je suis à son service ;
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE (*d' Pasquin.*)

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots, que deux
pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu ;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse.
Adieu.

Voilà mon dernier mot, c'est moi qui vous
l'anonce ;

Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCENE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'Ai pitié, comme vous, de ce pauvre la Fleur.
LISETTE.

Le Comte de Tufiere est donc un fier Monsieur?

PASQUIN.

C'est-là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique

Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la Nature.

Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant.
Avec ses égaux même il prend l'air important;
Si fier de ses Ayeux, si fier de sa Noblesse,
Qu'il croit être ici bas le feut de son espèce:
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité.
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui-même;

En un mot, des Mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, & le plus glorieux.

L I S E T T E.

Ah, que nous allons rire!

P A S Q U I N.

Et de quoi donc?

L I S E T T E.

Son faste,

Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival

Qui n'oseroit parler, de peur de parler mal.

Qui par timidité rougit comme une fille,

Et qui, quoique fort riche, & de noble famille,

Toujours rampant, craintif, & toujours concerté

Prodigue les excès de la civilité;

Pour les moindres valets rempli de déférences,

Et ne parlant jamais que par ses révérences;

P A S Q U I N.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits;

Et nous en pourrons voir d'assez plaisans effets.

Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?

Mon Maître d'un regard doit le mettre en dé-

route.

L I S E T T E.

Mais ce Comte si fier est donc bien riche aussi?

Du moins, il le paroît.

P A S Q U I N.

Riche? Non, Dieu merci:

Car c'est-là quelquefois ce qui rabat sa gloire.

Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,

Vient de sa Pension, & de son Régiment:

Mais il sçait tous les jeux, & joue heureusement:

C'est par-là qu'il soutient un train si magnifique.

LI-

L I S E T T E.

Et faites-vous fortune?

P A S Q U I N.

Oui, par ma politique.
 Avec moi quelque fois il prend des libertés.
 Je le boude; il sourit. Mes dépits concertés,
 Un air froid & rêveur, quelques brusques paroles
 L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
 Il cherche à m'appaiser, à me calmer l'esprit
 Et comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

L I S E T T E.

Vous m'avez mise au fait, & je vais vous instruire.
 Le Comte va bien-tôt lui même se détruire
 Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
 S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
 Elle est d'humeur liante, affable, sociable:
 L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
 Et malgré les grands biens qui lui sont assurés;
 Son air & ses discours sont simples, mesurés,
 Honnêtes, prévenans, & pleins de modestie.

P A S Q U I N.

Si bien qu'avec mon Maître elle est mal assortie?

L I S E T T E.

Il aura son congé s'il ne se contraint point.
 Donnez-lui cet avis.

F A S Q U I N.

Il est haut à tel point. . . .

L I S E T T E.

J'entens du bruit. Je crois que c'est notre vieux
 Maître:

Ne me laissez pas seule avec lui.

PAS-

PASQUIN.

Ce vieux Reistre

Est-il si dangereux?

L I S E T T E.

A cinquante-cinq ans,

Il est plus libertin que tous nos jeunes gens :

Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valere

A toute la sagesse & la vertu d'un Pere.

S C E N E V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON (*courant d' Lisette.*)B On jour, ma chere enfant, embrasse moi bien
furt.

Comment donc ! tu me fuis ?

L I S E T T E.

Reservez ce transport

Pour Madame.

L I S I M O N.

Eh si donc. Tu te moques, je pense ?

J'arrive de campagne ; & plein d'impatience

De te revoir, j'accours . . . Quel est ce gar-

con-là ?

Tête à tête tous deux ? Je n'aime point cela.

Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fière ?

L I S E T T E.

Mous nous entretenions du Comte de Tufiere,

Son Maître.

L I S I M O N.

Ce Seigneur que l'on m'a proposé

Pour ma fille ?

PAS-

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé;
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre,
On me le vante fort; & l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté;
Bon vivant? Car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait; & c'est par-là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, & boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! Il est le plus fort de tout le Regiment;
Il a fait son chef d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguer-
pisse.

LISETTE.

Qui, Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son
vin:

Ce fade personnage en ses façons discrettes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre Buveur d'eau! Fût-il Prince, mör-
bleu,

Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu.
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sçait-

Sçait-elle que je suis le chef de ma famille?
Le Monarque absolu d'elle & de mes enfans?
Que j'en veux disposer? Mais est-elle céans?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur.

L I S I M O N.

Tu diras à ma chere compagne,
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

L I S E T T E.

Et pourquoi donc?

L I S I M O N.

Pourquoi? C'est que je suis ici.

Belle demande!

L I S E T T E.

Mais

L I S I M O N.

Dans cette maison-ci

Nous sommes à l'étroit; & trop près l'un de
l'autre:

Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.

Mon Hôtel sera vaste; & je prendrai grand soin

Que nos apartemens se regardent de loin,

Afin qu'un même toit elle & moi nous assemble,

Sans nous appercevoir que nous logions en-

semble.

L I S E T T E.

Je vais voir si Madame est visible.

L I S I M O N.

Non, non;

J'ai deux mots à te dire. Et toi, fors, mon garçon:

Va-t'en chercher ton Maître en toute diligence.

Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance.

L I S E T T E.

Son Maître va rentrer.

P A S Q U I N.

Et je l'attens ici.

L I S I M O N.

Va l'attendre dehors. Décampe.

S C E N E VI.

L I S I M O N, L I S E T T E.

L I S I M O N.

Dieu merci,

Nous sommes tête à tête ; & ma vive tendresse . . .
Où vas-tu donc ?

L I S E T T E.

Je vais rejoindre ma Maîtresse
Elle m'appelle.

L I S I M O N.

Non.

L I S E T T E.

Ne l'entendez-vous pas ?

L I S I M O N.

Moi ! point.

L I S E T T E.

Moi, je l'entens ; & j'y cours de ce pas.

L I S I M O N.

Qu'elle attende.

L I S E T T E.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde ?

L I S I M O N.

Qui l'oseroit céans ? Je veux que tout le monde.
T'y regarde en Maîtresse, & me respecte en toi.
Que femme, enfans, valets, tout t'obéisse.

L I S E T T E.

A moi,

Monsieur ? y pensez-vous ?

L I S I M O N.

Oui, ma petite Reine :

De mon cœur, de mes biens, je te rends sou-
veraine,

L I S E T T E.

Ce langage est obscur, & je ne l'entens pas.

L I S I M O N.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.

Pour nous débarasser d'une foule importune,

Je te veux à l'écart loger superbement.

Les soirs, j'irai chez toi souper secrettement.

Je ferai tous les fraix d'un nombreux domesti-
que ;

D'un équipage leste autant que magnifique ;

Habits, ajustemens, rien ne te manquera ;

Et sur tous tes desirs mon cœur te préviendra :

M'entens-tu maintenant ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur, à merveille.

L I S I M O N.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille ?

Que répons-tu, ma chere, à ces conditions?

L I S E T T E.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne Dame
Que j'honore.

L I S I M O N.

Et qui donc?

L I S E T T E.

Madame votre femme.

L I S I M O N.

Comment diable, ma femme!

L I S E T T E.

Oui, Monsieur, s'il vous plait.
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie.
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

L I S I M O N.

Te moques-tu

L I S E T T E.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma Maîtresse, & puis de Monsieur votre fils.
Tous trois édifiez, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline
Seront touchés de voir que lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau che-
min;

Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Jusqu'à les ruiner, pour placer une fille.

L I S I M O N.

Tu le prends sur ce ton?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur, je l'y prens.
 Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
 Un cœur tel que le mien méprise les richesses.
 Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

L I S I M O N.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours,

Ne peuvent rien sur toi, je prétens . . .

L I S E T T E (*s'enfuyant.*)

Au secours.

L I S I M O N.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade!

S C E N E VII.

L I S I M O N, V A L E R E, L I S E T T E,

V A L E R E (*accourant.*)

M On pere, qu'avez-vous?

L I S I M O N.

Rien.

V A L E R E.

Etes-vous malade?

L I S I M O N.

Non, je me porte bien. Que voulez-vous?

V A L E R E.

Qui, moi?

On crioit au secours; & plein d'un juste effroi,
 Je suis vite accouru.

LE GLORIEUX,

LISIMON.

C'est prendre trop de peine;
Lifette me suffit.

VALERE.

Mais

LISIMON.

Votre aspect me gêne:
Sortez,

VALERE.

Moi! vous quitter en ce pressant besoin?
J'en'ai garde à coup sûr. Lifette, j'aurai soin
De Monsieur; sortez vite; allez dire à ma mere
Qu'elle vienne au plutôt.

LISIMON.

Eh, je n'en ai que faire
Bourreau.

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(à Lifette.) (à Valere.)

Demeure. Et toi, fors à l'instant.

VALERE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lifette restera. Mais aussi, je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voila trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un
peu.

Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.

Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.

Enverrai-je chercher le Medecin?

LISIMON.

(En sortant)

Tai-toi.

Traître, tu le paieras.

SCENE VIII.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

V O U S voyez.

V A L E R E.

Oui, jè vois

A quel indigne excès veut se porter mon pere.
 Quel exemple pour moi ! Quel chagrin pour ma
 mère !

Je ne m'étonne plus si sa foible santé
 L'oblige à renoncer à la société,
 Et si toujourns livrée à la mélancolie,
 Dans son appartement elle passe sa vie :

LISETTE,

Je veux sortir d'ici.

V A L E R E.

Non, non, ne craignez rien.
 De mon pere, après tout, nous vous défen-
 drons bien.

LISETTE.

Je le sçais ; mais enfin, je veux sortir, vous dis-je :

V A L E R E.

Songez-vous à quel point votre discours m'af-
 flige ?

Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous sçavez mon dessein.

L I S E T T E.

Il feroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétens,
Vous me le promettez; mais en vain je l'attens,
Chaque jour, chaque instant détruit mon espé-
rance.

Vos parens sont puissans; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis:
Jugez si vous & moi nous sommes assortis?

V A L E R E.

L'amour assortit tout; & mon ame ravie
Trouve en vous, ce qui fait le bonheur de la vie.

L I S E T T E.

Songez que je n'ai rien, & ne sçai d'où je fors.

V A L E R E.

Esprit, graces, beauté, ce sont-là vos trésors,
Vos titres, vos parens.

L I S E T T E.

Vous flatez-vous, Valere,
De faire à notre hymen consentir votre pere?

V A L E R E.

Nous nous passerons bien de son consentement.

L I S E T T E.

Oui, vous; mais non pas moi.

V A L E R E.

Je puis secretement . . .

L I S E T T E.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir
m'endorme.

Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hazard . . .

V A L E R E.

Vous n'avez rien à craindre; & . . . Que veut
ce Vieillard?

L I S E T T E.

Tout pauvre qu'il paroît, sa sagesse est profonde;
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.

Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,

Fait, de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.

Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

V A L E R E:

De bon cœur:

Mais revenez bien-tôt me joindre chez ma sœur.

S C E N E I X.

L Y C A N D R E, L I S E T T E.

L Y C A N D R E.

E Nfin je vous revois ; cette rencontre heu-
reuse

Me comble de plaisir.

L I S E T T E.

Moi je suis bien honteuse

Que vous me retrouviés dans l'état où je suis.

B 5

L Y-

LYCANDRE.

Que faites-vous ici ?

L I S E T T E.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher ; mais

LYCANDRE.

Quoi ?

L I S E T T E.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste Ciel ! est-ce donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir vous sortez du Couvent ?

L I S E T T E.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent ;
Mais depuis quelque tems vous m'avez négligée.
De plus , ma mere est morte. Inquiète , affligée,
N'entendant rien de vous , sans espoir , sans
appui ,

Quelle ressource avois - je en ce cruel ennui ?
La fille de céans , à présent ma maîtresse ,
Mon amie au Couvent , sensible à ma tristesse ,
Sur le point de sortir , m'ofrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit ser-
ment

Que je serois plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des
pleurs ;

Mais mon sort le voulut , & voila mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle ! & vous tient-on parole,
Par de justes égards ?

L I S E T T E.

Oui.

L Y C A N D R E.

Cela me console

D'un si triste incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite ob-
scure

Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

L I S E T T E.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

L Y C A N D R E.

Helas !

L I S E T T E.

Vous soupirés ? Dans ma triste aventure
Je ne sçai quel espoir me soutient, me rassure ;
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

L Y C A N D R E.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bien-tôt. La fortune se lasse
De vous persécuter. Mais dites-moi de grace,
A qui parliés-vous là quand je suis survenu ?

L I S E T T E.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu
Vous l'estimeriés fort.

L Y C A N D R E.

Il a donc votre estime ?

Vous rougissés ?

L I S E T T E.

Qui, moi ? Me feriés-vous un crime
De lui rendre justice ?

L Y -

LE GLORIEUX,

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche, il vous voit souvent,

LISETTE.

Oui, souvent en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, & sans expérience;
Voila bien des écueils.

LISETTE.

Soiés en assurance.

Mon cœur est au dessus de ma condition,
J'ai des principes surs contre l'ocasion.

LYCANDRE.

J'y compte, mais enfin que vous dit ce jeune
homme ?

LISETTE.

Il se nomme Valere.

LYCANDRE.

He mon Dieu qu'il se nomme
Ou Valere, ou Cleon, que m'importe, il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est ce là tout ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout ?

LISETTE.

Oui, vous dis - je.

LYCANDRE.

Vous me trompés.

LISETTE.

Fh mais . . . Ce reproche m'afflige
Eh bien donc ce jeune homme à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret ? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non ; je répons de lui. Mais bien loin de me
rendre .

En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parens n'approuve son dessein :
Ils le rejettent, je n'en suis que trop sûre.
Et pour fuir un éclat, Monsieur je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valere & moi nous cessions de nous
voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment
digne !

Ce que vous exigés est une preuve insigne
Et de votre naissance, & de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tû.
Vous pouvez aspirer à la main de Valere,
Et même l'épouser de l'aveu de son Pere.

LISETTE.

Moi, Monsieur ?

LYCANDRE.

Je dis plus ; ils se tiendront heureux ;

Dés

Dès qu'ils vous connoîtront , de former ces
beaux nœuds ;

Et respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle Alliance.

L I S E T T E.

Vous vous moqués de moi. Pourquoi jusqu'à
sa mort

Ma mere a-t-elle eu soin de me cacher mon fort ?
Mon pere est-il vivant ?

L Y C A N D R E.

Il respire ; il vous aime ;
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

L I S E T T E.

Et pourquoi si long tems m'abandonner ainsi ?

L Y C A N D R E.

Vous sçavez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, & gardez le silence ;
C'est un point capital.

L I S E T T E.

Moi, d'illustre naissance !
Ah ! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez.
Tout ce mystère à fond.

L Y C A N D R E.

Non, j'en ai dit assez.
Pour sçavoir tout le reste, attendez votre pere.
Adieu. Mais dites-moi, le Comte de Tufiere
Demeure-t-il céans ?

L I S E T T E.

Oui, depuis quelques mois.

L Y C A N D R E.

Il faut que je lui parle.

L I S E T T E.

Ah! Monsieur, je prévois

Qu'il vous recevra mal en ce triste equipage,
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

L Y C A N D R E.

Je sçaurai l'abaïffer.

L I S E T T E.

Il vous insultera.

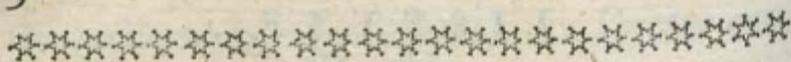
L Y C A N D R E.

J' imagine un moyen qui le corrigera.

Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lu-
stre :

Pour les faire éclater il est de sûrs moyens :
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertu : C'est-là votre appanage.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E (*seule.*)

Dois-je me rejoûir? Dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour propre; & pourtant plus j'y
pense,

Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bon homme, à coup sûr s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler la finesse. Il veut me rendre fiere,
Afin que je me croye au-dessus de Valere,
Et le Vieillard adroit usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.

Oui, oui, tout bien pesé, m'en voila convaincuë.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchuë!
Je redeviens Lisette, & le sort conjuré . . .

Pauvre Lisette! Helas! ton règne a peu duré!
Je me suis en dormie & j'ai fait un beau songe,
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCENE II.

V A L E R E, L I S E T T E.

V A L E R E.

J'Avois beau vous attendre! Eh quoi! seule à
l'écart?

Qu'y faites-vous?

LI-

L I S E T T E.

Je rêve.

V A L E R E.

Il faut que ce Vieillard

Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

L I S E T T E.

Au contraire.

V A L E R E.

Et quelle est donc la cause

De votre rêverie?

L I S E T T E.

Un fait qui sûrement

Devroit me réjouir; & c'est précisément
Ce qui m'afflige.

V A L E R E.

Oh! oh! le trait, sur ma parole,

Est des plus surprenans.

L I S E T T E.

Vous m'allez croire folle,

Sur ce que je vous dis; & cependant ce trait,
D'un excès de sagesse est peut être l'effet

V A L E R E.

Jene vous comprends point. Expliquez ce my-
stere.

L I S E T T E.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire,
Et quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

V A L E R E.

A la tentation succombez donc de grace.

L I S E T T E.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi.
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

V A L E R E.

Quoi! vous pouvez. . . .

L I S E T T E.

Jurez, que quoique je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

V A L E R E.

J'en jure.

L I S E T T E.

Ma franchise,

Ou si vous le voulez, mon indiscretion,
Exige de ma part cette précaution;
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

V A L E R E.

J'écoute.

L I S E T T E.

Ce bon homme m'a dit . . . Vous allez vous
moquer.

V A L E R E.

Eh non, vous dis-je, non.

L I S E T T E.

Avant de m'expliquer,

Valere, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, & sur tout point d'é-
loge.

V A L E R E.

Voyons.

LI-

L I S E T T E.

Me trouvez vous l'air de condition
Que donne la naissance & l'education?
Et croyez vous mes traits; mes façons, mon
langage,

Propres à soutenir un noble personnage?

V A L E R E.

Un Amant sur ce point est un Juge suspect.
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pû produire?
Votre rang? votre bien? Plût au Ciel! Je sou-
pire

Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort.
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort,
Et de quelques parens que vous soyez issuë,
Chacun remarque en vous, à la premiere vûë,
Certain air de grandeur qui frappe, qui faisit,
Et ce que je vous dis tout le monde le dit.

L I S E T T E.

Ce discours est flateur; mais est-il bien sincère:

V A L E R E.

Oui, foi de galant homme.

L I S E T T E.

Apprenez donc, Valere,
Ce qu'on vient de me dire, & ce qui m'est bien
doux,

Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'ap-
prendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de dé-
cendre

D'une famille illustre & de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

V A L E R E.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure
Et j'en ferois serment.

L I S E T T E (*en riant.*)

Fort bien.

V A L E R E.

Je vous conjure
Charmante Lis. . . ô Ciel! je ne sçais plus com-
ment

Vous nommer; mais enfin, je vous prie instam-
ment,

Si vous m'aimez encore, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juste idée
Et souffrez que l'amour jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous
doit.

(*Il se met à genoux.*)

L I S E T T E.

Valere, levez-vous, vous me rendez confuse.

V A L E R E.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah, déjà je m'ac-
cuse

D'avoir été trop lent à la désabuser;
A vous manquer d'égards je pourrois l'exposer.
Je vais donc avertir ma famille, & je crains. . .

L I S E T T E.

Ah! voila mon secret en de fort bonnes mains!
On me défend sur-tout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien-loin de me servir . . .

V A-

VALERE.

Eh bien je me tairai.

Je suis dans une joye . . . , Oh, je me contrain-

drai,

Ne craignez rien.

L I S E T T E .

Paix donc, j'apperçois Isabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

VALERE (*courant au-devant d'Isabelle.*)

M A sœur, que je vous dise une grande nou-

velle.

L I S E T T E (*le retenant.*)

Eh bien, ne voila pas mon étourdi?

V A L E R E .

Mon cœur

Ne peut se contenir. Je sors, Adieu ma sœur.

I S A B E L L E .

Adieu! Vous moquez-vous? Dites-moi donc

mon frere,

Cette grande nouvelle.

V A L E R E .

Oh ce n'est rien.

I S A B E L L E .

Valere,

Quoi! vous me plaisantez?

V A L E R E .

Non, non, quand vous sçaurez. . .

L I S E T T E (*bas à valere.*)

Allez-vous en.

C 3

VA-

VALERE (*sort & revient.*)

Ma sœur, lorsque vous parlerez

A Lisette

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALERE,

Ayez toujours pour elle

Le respect.

ISABELLE.

Le respect?

VALERE.

Oui, car Mademoiselle . . .

Je veux dire Lisette, a certainement lieu

De prétendre de vous, & de nous tous . . .

Adieu,

(Il sort brusquement)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

JE ne sçai que penser d'un discours aussi vague,
 Qu'en dites vous? je crois que mon frere ex-
 travague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect!
 C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect,
 Oh ça, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISA-

I S A B E L L E.

Mon frere vous aime. Oh oui, oui, je devine,
Votre air embarasse confirme mon soupçon.

L I S E T T E.

Et quand il m'aimeroit, seroit-ce un crime?

I S A B E L L E.

Non;

Mais

L I S E T T E.

Si je veux l'en croire, il me trouve jolie

Mais bon, je n'en crois rien.

I S A B E L L E.

Pourquoi?

L I S E T T E.

Pure faillie

De jeune homme, qui sçait prodiguer les dou-
ceurs,

Et qui sans rien aimer en veut à tous les cœurs.

I S A B E L L E.

Non, mon frere n'est point de ces conteurs vo-
lages,

Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.

Je connois sa droiture & sa sincérité,

Et s'il dit qu'il vous aime il dit la vérité.

L I S E T T E. (*vivement.*)

Quoi sérieusement?

I S A B E L L E.

Oui, la chose est certaine.

Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.

Ah, ma bonne!

L I S E T T E.

Quoi donc?

ISA-

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi? Que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frere est votre Amant,

Et mon frere, à coup sûr, n'aime point une in-
grate.

Vous avez le cœur haut, & l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étois point

Ce que je suis....

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point,

Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour fem-
me.

ISABELLE.

Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon ame
En toute occasion, Lisette, imitez-moi.

Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh mais, je lui répons... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse,

Si j'étois un parti qui lui pût convenir!

Voila tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir.
Votre amour vous rendra malheureux l'un &
l'autre.

L I S E T T E.

Vous avez votre idée, & nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

L I S E T T E.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frere enfin n'ayez aucun souci:
Ne vous allarmez point de ce que je hazarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

L I S E T T E.

De mon cœur vous connoissez l'état,
Parlons un peu du vôtre. Inquiét, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proye.
Comment se porte-t-il?

ISABELLE.

Mal.

L I S E T T E.

J'en ai de la joye.

Il est donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Lisette, si bien,

Qu'il le fera toujours.

L I S E T T E.

Oh! ne jurons de rien.

J'en ferois bien serment.

L I S E T T E.

Le Ciel vous en préserve.

I S A B E L L E.

Pourquoi donc ?

L I S E T T E.

Votre esprit a toujours en réserve

Quelques si, quelques mais, qui malgré votre ardeur,

Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.

Le Comte est sûrement d'une aimable figure,

Son mérite y répond, ou du moins je l'augure;

Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,

Vous le connoissez peu. C'est pourquoi je prévois

Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître.

Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

I S A B E L L E.

Cela ne se peut pas. C'est un homme accompli.

De ses perfections mon cœur est si rempli,

Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.

S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.

Il me voit rarement.

L I S E T T E.

C'est qu'il a du bon sens.

Qui se fait souhaiter se fait aimer long-tems.

Qui nous voit trop souvent voit bientôt qu'il nous lasse.

I S A B E L L E.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi de grace,

Ne

Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

L I S E T T E.

Qui, moi?

Pas le moindre.

I S A B E L L E.

Tant mieux.

L I S E T T E.

Mais s'il en a, je croi

Qu'ils n'échaperont pas long tems à votre vûë,
Et c'est tant pis pour vous. Etes vous résoluë
De ne prendre qu'un homme accompli de tout
point?

Cet homme est le Phénix; il ne se trouve point.

Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,

Croyez en votre cœur. Que ce soit votre oracle.

Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment;

S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.

Il est bon quelque fois de s'aveugler soi-même,

Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

I S A B E L L E.

Me voila résoluë à suivre vos avis.

L I S E T T E.

Vous me remercierez de les avoir suivis.

Mais que va devenir notre pauvre Philinte?

Son mérite autrefois a porté quelque atteinte

A votre cœur.

I S A B E L L E.

Je sens qu'il m'ennuye à mourir.

Je l'estime beaucoup, & ne puis le souffrir.

Le moyen d'y durer? Toutes ses confèren es

Consistent en regards, ou bien en révérences:

Dès

Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd ; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

L I S E T T E.

Le voici.

I S A B E L L E.

Que veut-il ?

L I S E T T E.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

S C E N E V.

I S A B E L L E, P H I L I N T E ;
L I S E T T E.

P H I L I N T E (*du fond du Théâtre, après
plusieurs révérences.*)

M A d a m e je crains bien de vous impor-
tuner.

L I S E T T E (*d'Isabelle.*)

Cet homme a sûrement le don de deviner.

I S A B E L L E.

Un homme tel que vous. . . .

P H I L I N T E (*rédoublant ses révérences.*)

Ah Madame! . . . de grace.

Si je suis importun punissez mon audace.

I S A B E L L E (*lui faisant la révérence.*)

Monsieur

P H I L I N T E.

Et faites moi l'honneur de me chasser.

I S A B E L L E.

De ma civilité vous devez mieux penser.

P H I -

PHILINTE (*lui faisant la révérence.*)
Madame, en vérité

ISABELLE (*la lui rendant.*)
J'ai pour votre personne
(*à Lisette*)

L'estime & les égards Aidez-moi donc,
ma bonne.

LISETTE (*après avoir fait plusieurs ré-
vérences à Philinte, lui présente un siège.*)
Vous plaît il vous asseoir?

PHILINTE (*vivement.*)
Que me proposez-vous?

O Ciel! devant Madame, il faut être à genoux.

LISETTE.

A vous permis, Monsieur, (*à Isabelle.*)
Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne sçaurois.
LISETTE.

Fort bien; l'entretien se dispose

A devenir brillant Monsieur, je m'aper-
çois

Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE (*la retenant.*)

Non, il n'est pas nécessaire,

Et je ne veux ici qu'admirer, & me taire.

LISETTE (*à Philinte.*)

Vous vous contentez donc de lui parler des
yeux?

PHI-

Je ne m'en lasse point.

L I S E T T E.

Parlez de votre mieux,

Rien ne vous interrompt.

I S A B E L L E (*à Lisette*.)

Oh je perds contenance,

L I S E T T E (*bas à Isabelle.*)

Eh bien, interrogez-le, il répondra, je pense.

I S A B E L L E (*bas à Lisette.*)

Vous-même, avisez-vous de quelque question.

L I S E T T E (*bas à Isabelle.*)

C'est à vous d'entamer la conversation.

I S A B E L L E (*à Philinte après avoir un peu rêvé*)

Quel tems fait-il, Monsieur?

L I S E T T E (*à part.*)

Matière intéressante!

P H I L I N T E.

Madame . . . en vérité . . . la journée est charmante.

I S A B E L L E.

Monsieur, en vérité . . . j'en suis ravie.

L I S E T T E.

Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais, quoi!
La conversation est donc déjà finie?

C, a, pour la relever employons mon génie.

(*à part.*)

Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

I S A B E L L E.

N'avez-vous rien appris du nouvel Opera?

PHI-

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE (*d' part.*)

Cet homme est laconique.

ISABELLE (*d' Philinte.*)

Qu'y désapprouvez-vous? Les Vers ou la Musique?

PHILINTE.

Je sçais peu de Musique, & fais de méchans Vers,
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers;
Et d'ailleurs j'avoûrai qu'au plus mauvais ouvrage

Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un Auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter.

Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux Auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, & l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de Censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des Auteurs.

(*d' Isabelle.*)

Mais vous êtes distraite, & paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE (*s'en allant avec précipitation.*)

Je m'enfuis.

ISA-

LE GLORIEUX,

ISABELLE (*le retenant.*)

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma
douleur

Ne vous afflige trop. Je souffre le martyr.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.

(Il met ses gans avec précipitation)

Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame?

ISABELLE.

Ah, Monsieur! à toute heure.

Mais ne me suivés point de grace.

PHILINTE (*d Lisette.*)

Je demeure

Pour vous dire deux mots,

LISETTE.

Monsieur . . . en vérité.

J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma Maitresse.*(Philinte lui donne la main & la reconduit.)*

SCENE VI.

PHILINTE (*seul.*)

Cette migraine-là vient bien subitement!
 C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
 C'est ma timidité que je ne sçaurois vaincre,
 Qui me rend ridicule. On vient de m'en con-
 vaincre.

Que je suis malheureux! Des jeunes Courtisans
 Que n'ai-je le babil & les airs suffisans!
 Quiconque s'est formé sur de pareils modelles,
 Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS mal vêtu.

LE LAQUAIS.

Cette lettre, Monsieur, s'adresse à vous, je
 croi.

PHILINTE (*lit.*)

Au Comte de Tufiere. Elle n'est pas pour moi;
 Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE (*lui faisant la révérence,*
d' part.)

Ah Monsieur. C'est à lui que l'on me sacrifie;
 Madame Lisimon n'y pourra consentir,
 Et je veux lui parler avant que de sortir.
 (*il sort.*)

SCENE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

HOLA, quelqu'un des gens du Comte de Tur-
fiere?PASQUIN (*d'un ton arrogant.*)
Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fiere

PASQUIN.
Parlez donc?

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommés Pasquin?

PASQUIN.

C'est moi-même en effet. Mais apprenez, Pa-
quin,Que le mot de Monsieur n'écorche point la
bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus. Ce reproche me tou-
che:J'ignorois qu'il fallût vous appeller Monsieur,
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon
cœur.PASQUIN (*d'un ton important.*)
Trêve de Complimens.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre Maître un petit mot de lettre?
PA-

PASQUIN.

Donnez, De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point,
Elle est d'un Inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, Monsieur Pasquin : quoique mon ignorance

Ait pour Monsieur Pasquin manqué de déférence
Il verra desormais à mon air circonspect,
Que pour Monsieur Pasquin je suis plein de respect.

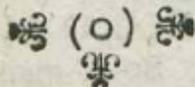
SCENE IX.

PASQUIN (*seul*)

CE Maroufle me raille : & même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond les airs que je
me donne.

Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat ;
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil aussi-bien que mon
Maître.

Je sens qu'un Glorieux est un sot animal !
Mais j'entens du fracas. Ah, c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.



SCENE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE (*entre marchant à grands pas & la tête levée. Ses six Laquais se rangent au fond du Théâtre d'un air respectueux. Pasquin est un peu plus avancé.*)

L'Impertinent!

PASQUIN (*lui présentant la Lettre.*)
Monsieur . . .

LE COMTE (*marchant toujours.*)
Le fat!

PASQUIN.

Monsieur . . .

LE COMTE.

Tais toi.
Un petit Campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cens pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? à qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit Campagnard.

LE COMTE.

Soit: mais d'un ton plus bas,
S'il vous plait, Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez.

Tenez: Serrez cela. *(Il lui donne une grosse bourse.)*

P A S Q U I N.

Peste qu'elle est doduë!

A ce charmant objet je me sens l'ame émuë.

(Il ouvre la bourse & en tire quelques pièces.)

LE COMTE *(le surprenant.)*

Que fais-tu?

P A S Q U I N.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE. *(lui reprenant la bourse.)*

Vous êtes curieux. *Il fait plusieurs signes, & à mesure qu'il les fait, ses Laquais le servent. Deux approchent la table; deux autres; un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire & des plumes, & le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.*

P A S Q U I N.

Monsieur, je puis, je crois,

Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,

Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE *(continuant d'écrire après l'avoir prise.)*

Ah! c'est du petit Duc?

P A S Q U I N.

Non, un homme est venu . . .

LE COMTE.

C'est donc de la Princesse . . .

LE GLORIEUX,

PASQUIN.

Elle est d'un Inconnu

Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un Laquais mal vêtu . . .

LE COMTE (*lui jettant la Lettre.*)

C'est assez; qu'on la lise,

Et qu'on m'en rende compte. Entendés-vous?

PASQUIN.

J'entens,

*(Il lit la lettre bas.)*LE COMTE (*toujours écrivant.*)

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN (*d'un air suffisant.*)

Sortez.

LA FLEUR (*au Comte.*)

Monsieur . . .

LE COMTE.

Comment?

LA FLEUR.

Oserois-je vous dire? . .

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Hola, qu'il se retire,
Et donnez-lui congé.

PAS-

PASQUIN (*d la Fleur.*)

Je te l'avois prédit.

Va t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCENE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

*(Le Comte relit ce qu'il a écrit, & Pasquin lit la Lettre.)*LE COMTE (*après avoir lû ce qu'il écrivoit.*)

TU ne partiras point; & c'est une bassesse
 Dans les gens de mon rang, d'outrer la po-
 liteffe.

Un homme tel que moi se feroit deshonneur,
 Si sa plume à quelqu'un donnoit du Monseigneur
 Non, mon petit Seigneur, vous n'aurez pas la
 gloire

De gagner sur la mienne une telle victoire.
 Vous pourriez m'assurer un bonheur très-com-
 plet,

Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(Il déchire la Lettre.)

Ote-moi, cette table. Eh bien, que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
 Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez, mais...

LE GLORIEUX,

LE COMTE.

Oh trêve de discours.

PASQUIN (*lit.*)*Celui qui vous écrit . . .*

LE COMTE.

Qui vous écrit ! Le file

Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

*(Il lit :)**Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,
Monsieur, vous avertit sans crainte & sans
scrupule,**Que par vos procédés dont il est en courroux,
Vous vous rendez très ridicule.*LE COMTE (*se levant brusquement.*)

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi . . .

PASQUIN.

Poursuivrai-je ?

LE COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN (*lit.*)*Vous ne manquez pas de mérite,**Mais . . .*

LE COMTE.

*Vous ne manquez pas ? Ah vraiment je le croi :
Bel éloge en parlant d'un homme tel que moi !*PASQUIN (*lit.*)*Vous ne manquez pas de mérite.**Mais bien-loin de vous croire un prodige
étonnant,*

Ap-

*Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent.*

LE COMTE (*donnant un soufflet à Pasquin*)

Comment, Maraut?

PASQUIN.

Fort bien; le trait est impayable.

De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?

Au Diable l'Ecrivain avec ses véritez.

(Il jette la Lettre sur la table.)

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez

Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise

D'être votre Lecteur...

LE COMTE (*lui donnant sa bourse.*)

Faut-il que je vous dise

Une seconde fois de serrer cet argent?

Tenez, voila ma clef, & soyez diligent.

PASQUIN (*va, & revient.*)

Sçavez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

(à part) Je vous en rendrai compte.

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCENE XII.

LE COMTE *seul.*

Puissai-je devenir le plus vil des hummains,

Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure,

Voyons si je pourrois connoître l'écriture.

(Il lit.)

L'ami de qui vous vient cette utile leçon,

Emprunte une main étrangère :

(Haut.) Il fait fort bien.

Mais il ne vous cache son nom,

Que pour donner le tems à votre ame trop fière

De se prêter à la seule raison :

Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon,

Vous demander si votre humeur altière.

Aura baissè de quelque ton.

(Il jette le billet.)

Voilà sur ma parole, un hardi personnage ;

S'il vient, il payra cher un si sensible outrage.

Qui peut m'avoir écrit ce Libelle insolent ?

Plus j'y pense

SCENE XIII.

LE COMTE PASQUIN.

PASQUIN.

Monfieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte ?

PASQUIN.

A trois-cens quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus ; je suis un fat.

LE

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cens & j'en suis très-certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui
vous trompe :

Et vous ne pensez pas que l'argent me cor-
rompe ?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non,
Mais

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.

Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sçait mon amour :

J'ai parlé, c'est assez.

PASQUIN.

Son pere est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, & de m'offrir sa fille.

PAS-

PASQUIN.

Ah Monsieur ! vous voulez qu'un pere de famille
Fasse les premiers pas ?

LECOMTE.

Oui, Monsieur, je le veux :
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse,
Car Lisette m'a dit . . .

LECOMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, & ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LECOMTE.

Et que dit elle-donc ?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle.

LECOMTE. (*Se levant.*)

Que dites-vous ?

PASQUIN.

Moi ? rien. C'est Lisette. J'espère . . .

LECOMTE.

On vient ; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-pere.

LECOMTE.

J'étois bien assuré qu'il seroit son devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir,

LE

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.

Allez, faites-le entrer, & moi je vais vous suivre.

SCENE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON. (*d' Pasquin.*)

LE Comte de Tufiere est-il ici, mon cœur ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, le voici.

(*Le Comte se lève nonchalamement,
& fait un pas au devant de Lisimon
qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher Comte, serviteur.

LE COMTE (*d' Pasquin.*)

Cher Comte ! Nous voila grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE. (*froidement.*)

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu nous boirons bien.

Vous bûvez sec, dit-on ? Moi je n'y laisse rien.

Je suis impatient de vous verser rasade,

Et ce sera bien-tot. Mais êtes-vous malade ?

A VO-

A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE (*d'Pasquin qui présente un siège.*)
Faites affoir Monsieur... Non, offrez le fauteuil

Il ne le prendra pas, mais....

L I S I M O N.

Je vous fais excuse,
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.

Que je m'étaie aussi; car je suis sans façon,
Mon cher, & cela doit vous servir de leçon.
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh ça, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?

Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

L E C O M T E.

Me parlez-vous, Monsieur?

L I S I M O N.

A qui donc; je te prie?

A Pasquin?

L E C O M T E.

Je l'ai cru.

L I S I M O N.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

L E C O M T E.

Non, mais je suis peu fait à ces manières-là.

L I S I M O N.

Oh bien tu t'y feras; mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge crois-tu que je forme les miennes?

LE

LECOMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tien, chez moi le dedans gouverne le dehors.

Je suis franc.

LECOMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse

Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.

Je hais, je suis ces gens qui font les délicats,

Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,

Et qui craint qu'avec elle on se familiarise;

Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,

Certains petits écarts doivent être permis.

LECOMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi je n'en fais point.

LECOMTE.

Les gens de ma naissance

Sont un peu délicats sur les distinctions,

Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Oùais! Vous le prenez haut. Ecoute, mon
cher Comte,

Si tu fais tant le fier, ce n'est pas-là mon compte.

Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit,

Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup
d'esprit,

Tu lui plais; j'y souseris du meilleur de mon ame,

D'au-

D'autant plus que par-là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand compli-
menteur,

Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-pere,
Il faut baisser d'un cran, & changer de manière.
Ou si-non, marché nul.

LECOMTE (*d'Pasquin, se levant brusquement.*)

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un
sot.

Pour un faux point d'honneur perdre votre for-
tune ?

LECOMTE.

Mais si

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du diner presse, allons, veux-tu venir ?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par
boire.

Grand soif, bon appetit, & sur-tout point de
gloire,

C'est ma devise. On est à son aise chez moi,
Et vivre comme on veut, c'est notre unique Loi.
Viens, & sans te gourmer avec moi de la sorte;
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.



SCENE XV.

PASQUIN (*seul.*)

Voilà mon Glorieux bien tombe ! Sa hauteur
 Avoit ma foi besoin d'un pareil Précepteur ;
 Et si cet homme là ne le rend pas traitable,
 Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
 Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
 Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
 De ton attachement j'ai fait l'expérience ;
 Je te vois attentif à tous mes intérêts,
 Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

E

PAS-

P A S Q U I N.

Je vois que vous avez empaumé le beau-pere.

L E C O M T E.

Il m'adore à présent.

P A S Q U I N.

J'en suis ravi.

L E C O M T E.

J'espere

Que me connoissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

P A S Q U I N.

Du moins pour le gagner vous avez fait mer-
veilles,Et vous avez vuïdé presque vos deux bouteilles
Avec tant de sang froid & d'intrépidité,
Que le futur beau-pere en étoit enchanté.

L E C O M T E.

Il vient de me jurer que je serai son gendre ;
Sa fille étoit ravie, & me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part.
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

P A S Q U I N.

Quel excès de bonté !

L E C O M T E.

Si son pere est le Maître,
L'affaire ira grand tra.n. Par mon air de gran-
deurJ'ai frappé le bon-homme ; il contraint son hu-
meur,

Et n'ose presque plus me tutoyer.

PAS-

PASQUIN.

Cet homme

Sent ce que vous valez ; mais je veux qu'on
m'assomme

Si vous venez à bout de le rendre poli.

LECOMTE.

D'où vient ?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, & qu'il a pris son pli
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LECOMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien.

Je vois clair ; je suis sûr que malgré tout son bien,

Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,

Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.

De ces hommes nouveaux, c'est là l'ambition.

L'avarice est d'abord leur grande passion ;

Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satis-

faite,

Et courent les honneurs quand la fortune est

faite.

Lisimon nouveau noble, & fils d'un pere heu-

reux,

Qui le comblant de bien n'a pû combler ses vœux

Souhaite de s'hanter sur la vieille noblesse ;

Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.

Un homme tel que moi flatte leur vanité ;

Et c'est-là ce qui doit redoubler ma fierté.

Je veux me prévaloir du droit de ma naissance ;

Et pour les amener à l'humble déférence

E 2

Qu'ils

Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
 Leur donner à penser que mon pere est toujours
 Dans cet état brillant, superbe & magnifique,
 Qui soutint si long-tems notre noblesse antique,
 Et leur persuader que, par raport au bien,
 Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

P A S Q U I N.

Mais ne pourront-ils point découvrir le con-
 traire.

Car un vieux serviteur de Monsieur votre pere,
 Autrefois m'a conté les cruels accidens
 Qui lui sont arrivez, & peut être. . . .

L E C O M T E.

Le tems
 Les a fait oublier. D'ailleurs notre Province,
 Où mon pere autrefois tenoit l'état d'un Prince,
 Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci,
 De nos adversitez n'ont rien sçû jusqu'ici,
 Si ta discrétion

P A S Q U I N.

Croyez

L E C O M T E.

Point de harangue;

Les effets parleront.

P A S Q U I N.

Disposez de ma langue.
 Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

L E C O M T E.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.

Sans entrer en détail, répons en assurance,

Que ma fortune au moins égale ma naissance;

A Lisette sur tout persuade-le bien.

POUR

Pour établir ce fait c'est le plus sûr moyen ;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

P A S Q U I N.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

L E C O M T E.

D'une suivante, moi, ménager le crédit ?
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse.
Sans dire que ce soit de concert avec moi ;
J'approuve ce commerce ; il convient d'elle à toi.
On vient, lors & sur-tout fais bien ton personnage

P A S Q U I N.

Oh, quand il faut mentir nous avons du courage.

S C E N E II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

I S A B E L L E.

J E vous trouve à propos, & mon pere veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'en-
retien.

Il me destine à vous ; l'affaire est sérieuse.

L E C O M T E.

Et j'ose me flater qu'elle n'est pas douteuse ;
Que par vous mon bonheur me sera confirmé ;
J'aspire à votre main ; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois je prétendre ?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

L I S E T T E.

Je sçais ce qu'elle pense, & je crois qu'en effet,

Vous avés lieu, Monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE (*après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*)

Eh, faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

L I S E T T E.

Une fille, Monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

L E C O M T E.

Ne parlez-vous jamais que par une Interprète?

I S A B E L L E.

Comme elle est mon amie, & qu'elle est très-discrete

L E C O M T E.

Votre amie?

I S A B E L L E.

Oui, Monsieur?

L E C O M T E.

Cette fille est à vous?

Ce me semble?

I S A B E L L E.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux,
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

L E C O M T E.

Quoi, Lisette avec vous est en société;
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

I S A B E L L E.

Et pourquoi non, Monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa manière

De penser, mais pour moi

L I S E T T E (*à part.*)

Le Comte de Tufiere

Est un franc glorieux; on me l'avoit bien dit.

I S A B E L L E.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit;

De la sincérité, de l'amitié, du zèle,

Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.

Car enfin

LE COMTE.

Votre pere a-t-il fixé le jour,

Où je dois recevoir le prix de mon amour?

I S A B E L L E.

Vous allez un peu vite, & nous devons peut-être

Avant le mariage un peu mieux nous connoître;

Examiner à fond quels sont nos sentimens,

Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.

C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,

Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.

Et . . .

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,

Moins de précaution & plus d'empressement.

Je croyois mériter que d'une ardeur sincere

Votre cœur appuyât l'aveu de votre pere;

Et que sur votre hymen me voyant vous presser,

Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

I S A B E L L E.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma

glorie,

E 4

Vous

Vous me fiffiez l'honneur de ne pas tant vous croire ;

Que de votre personne ofant moins présumer,
Vous paruffiez moins sûr que l'on dût vous aimer ;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,

Calmeroit un foupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel foupçon, s'il vous plaît ?

ISABELLE.

Le foupçon d'un défaut,
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop-tôt.

SCENE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALERE,
LISSETTE.

VALERE.

DOis-je croire, ma fœur, ce qu'on vient de m'apprendre ?

ISABELLE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous époufez Monsieur.

LE COMTE.

J'ofe m'atendre,
Monsieur, que fon deffein aura votre agrément.

VALERE.

Je crois . . .

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
J'en

(Il veut sortir.)

J'en serai très-flatté. Je rejoins votre pere,
Pour lui donner parole & conclure l'affaire.

V A L E R E.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

L E C O M T E.

Moi, Monsieur?

V A L E R E.

J'en ai peur.

L E C O M T E.

Aurez-vous la bonté

De me faire sçavoir qui peut la faire naître?

Qui me traversera?

V A L E R E.

Mais . . . ma mere, peut-être.

L E C O M T E.

Votre mere!

V A L E R E.

Oui, Monsieur.

L E C O M T E (riant.)

Cela seroit plaisant.

I S A B E L L E (bas à Lisette.)

Il prend avec mon frere un ton bien suffisant.

L E C O M T E.

Elle ne sçait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

V A L E R E.

Pardonnez-moi, Monsieur.

L E C O M T E.

Vous m'étonnez.

V A L E R E.

E 5

Pourquoi ?

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.
 J'avois imaginé que mon rang, ma naissance
 Méritoient des égards & de la déférence ;
 Que bien d'autres raisons que je pourrois citer,
 Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
 Feroient pancher pour moi Madame votre mere.
 Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire ?
 Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
 Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu :
 Et loin que le mépris, & m'offense, & m'irrite,
 Jene m'en prens jamais qu'à mon peu de mérite.

V A L E R E.

Qui ! nous, vous mépriser ? En recherchant ma
 sœur,

Certainement, Monsieur, vous nous faites hon-
 neur.

LE COMTE (*avec un souri dédaigneux.*)
 Ah, mon dieu, point du tout.

V A L E R E.

Mais à parler sans feinte
 Depuis assez long-tems ma mere est pour Phi-
 linte ;

Elle a même avec lui quelques engagements ;
 Et l'amitié, l'estime, en sont les fondemens.

LE COMTE (*d'un ton railleur.*)

Oh, je le croi : Philinte est un homme admirable.

V A L E R E.

Non : mais à dire vrai, c'est un homme estimable ;
 Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer :
 Et riche sans orgueil

LE-

LE COMTE.

Vous allez m'allarmer
 Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
 Je commence à sentir que je suis téméraire
 D'entrer en concurrence avec un tel rival.
 Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
 Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure mon âge,
 Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible
 avantage

Si tôt qu'avec Philinte on veut me comparer;
 Et c'est lui faire tort que de délibérer.

L I S E T T E (*à Isabelle.*)

Quoi! n'admirez vous pas cette humble re-
 partie?

I S A B E L L E.

Je n'en suis point la dupe, & cette modestie
 N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

L E C O M T E (*à Isabelle.*)

Madame, envain pour vous je m'étois proposé.
 Mon ardeur est trop vive & trop peu circonf-
 pecté;

On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

I S A B E L L E (*en souriant.*)

Philinte, du respect veut bien vous dispenser.

L E C O M T E (*faisant la révérence.*)

Il me fait trop d'honneur.

V A L E R E.

Mais sans vous offenser.
 Il a cent qualitez respectables. Du reste,
 Plus on veut l'en convaincre, & plus il est mo-
 deste.

Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-fagement ; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALERE.

Il est bien Gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALERE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels
que moi,

Ce n'est pas là dessus que l'on en fait accroire ;
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
(Car je suis ennemi de la présomption,)

Que si Philinte étoit d'une condition
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions par sur lui de dispute semblable ;
Et que bien sûrement il me seroit connu
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu :
Preuve que sa Noblesse est de nouvelle datte.

VALERE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, Monsieur, vous connoissiez mon
nom,
Avant de m'avoir vû.

VALERE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monsieur: car le nom de
Tufiere,

Nous ne le prenons pas d'une Gentilhommiere,
Mais d'un Château fameux. L'histoire en cent
endroits.

Parle de mes Ayeux, & vante leurs exploits.

Daignez la parcourir, vous verrez qui nous
sommes;

Et qu'entre mes Vassaux j'ai trois-cens Gen-
tilshommes

Plus nobles que Philinte.

VALERE.

Ah, Monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi:

Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste.

VALERE.

C'est très-bien fait à vous. L'orgueil . . .

LE COMTE.

Je le déteste.

Les Grands perdent toujours à se glorifier,

Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.

Vous sortez?

VALERE.

Oui, Monsieur, je quitte la partie,

Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE (*lui touchant dans la main.*)

Sommes-nous bons amis?

VA-

Ce m'est bien de l'honneur :
Et je . . .

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, & cesse de la voir.
Dites-lui, que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence ;
Car je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de
près.

VALERE.

A cet égard, Monsieur, je ne puis rien vous dire,
Mais j'entens ce discours, & je vais l'en instruire.

SCENE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris !

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté ; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverfer les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi ! Ce terme-là m'étonne ;
Il me paroît bien fort.

LE-

LE COMTE.

C'est selon la personne.

Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens :
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entens.

Le Ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble
hommage.

LE COMTE.

Comment donc? d'un rival prenez vous le parti?

ISABELLE.

Non pas ; mais à présent que mon frere est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de con-
trainte,

Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites, votre amour propre. Oui, tout me le fait
croire.

Vous avez moins d'amour que vous n'avez de
gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime ; & la gloire que j'ai,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.

Elle n'a pû souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé, même en votre présence.

Vous dites qu'elle est fiere, & parle avec hauteur :
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout ? C'est

l'honneur.

Cet

Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
 Mais il est généreux, sincère, magnanime,
 Et pour dire en deux mots quelque chose de plus,
 Il est, & fut toujours la source des vertus.

I S A B E L L E.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
 Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
 Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
 Le véritable honneur est moins présomptueux:
 Il ne se vante point, il attend qu'on le vante;
 Et c'est la vanité, qui lasse de l'attente,
 Et qui fière des droits qu'elle sçait s'arroger,
 Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
 Mais loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
 Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

L E C O M T E.

De grace, à quel propos cette distinction?

I S A B E L L E.

Je vous laisse le soin de l'application;
 Et de la modestie embrassant la défense,
 Je soutiens que par elle on voit la différence
 Du mérite apparent au mérite parfait.
 L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
 Sans jamais y prétendre, & sans même le croire;
 L'un est superbe & vain, l'autre n'a point de
 gloire;
 Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
 L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
 Je dirai plus. Les gens nez d'un sang respectable,
 Doivent se distinguer par un esprit affable,
 Liant, doux, prevenant; au lieu que la fierté

Est

Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
 La hauteur est par tout odieuse, importune:
 Avec la politesse, un homme de fortune
 Est mille fois plus grand qu'un Grand toujours
 gourmé,
 D'un limon précieux se présument formé,
 Traitant avec dédain, & même avec rudesse,
 Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espece;
 Croyant que l'on est tout quand on est de son
 sang
 Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son
 rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau; mais que voulez-
 vous dire?

ISABELLE.

Lifette, mieux que moi, sçaura vous en instruire.
 Je lui laisse le soin de vous interpréter
 Un discours, qui paroît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grace, avec vous souffrez que je m'ex-
 plique.

Cette fille, après tout, est votre domestique;
 Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
 Des gens de son état vous la distinguerez:
 Et vous me ferez voir une preuve fidelle
 De vos égards pour moi, dans vos égards pour
 elle.

Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur,

F

Ecou-

Ecoutez, profitez, & méritez mon cœur.
Adieu.

SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.
Vous restez, donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle, on me l'ordonne; & moi,
J'en meurs d'envie aussi: mais je ne sçai pour
quoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune & me blesse,

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre Noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le Grand, on paroît bien
petit.

LE COMTE.

Quoi! vous osez?...

LISETTE.

Oui, j'ose; & votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous
aime.

Vous vous perdez, Monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds?

L I S E T T E.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands
airs,

Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien trai-
tresse.

Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.

Dût la gloire en souffrir, je ne sçaurois me taire,
Je ne vous dirai pas, changez de caractère;

Car on n'en change point, je ne le sçai que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop:

Mais du moins je vous dis, songez à vous con-
traindre,

Et devant cette Belle efforcez-vous de feindre?
Paroissez quelque tems de l'humeur dont elle est,

Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Voulez-vous parvenir à l'himen d'Isabelle,

Soyez moins fier, humain, raisonnable autant
qu'elle.

Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non:
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.

Votre gloire irritée en paroît mécontente,
Je lui baise les mains, & je suis sa servante.

S C E N E VI.

LE COMTE (*Jeul.*)

IL n'est donc plus permis de sentir ce qu'on
vaut!

Sçavoir tenir son rang passe ici pour défaut;

Et ces petits Bourgeois traiteront d'arrogance,
 Les sentimens qu'inspire une haute naissance ?
 Si je m'en croyois . . . Non, je veux prendre
 sur moi.

L'amour & l'intérêt m'en imposent la loi.
 Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
 Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre,
 Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
 S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
 Je veux connoître un peu ce petit personnage,
 Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCENE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE (*faisant plusieurs révérences.*)

JE ne viens vous troubler dans vos réflexions,
 Que pour vous assurer de mes soumissions,
 Monsieur. Depuis long-tems je vous dois cet
 hommage,
 Et je ne le sçaurois différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, Monsieur. D'où nous connois-
 sons nous ?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
 J'aurai bien-tôt celui de me faire connoître.
 Mon nom n'impose pas, mais . . .

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHI-

P H I L I N T E.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné.
(*en faisant une profonde révérence.*)

Je m'appelle Philinte.

L E C O M T E.

Oh! j'ai donc deviné.

Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

P H I L I N T E (*d'un air très-humble.*)

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

L E C O M T E.

Et vous avez raison.

Mais de quoi s'agit-il: Parlez moi sans façon,

P H I L I N T E.

Valere est mon ami, vous le sçavez, je pense.

L E C O M T E.

Que m'importe cela?

P H I L I N T E.

Tantôt en sa présence,

Si j'en crois son rapport, & j'en suis peu surpris,

Vous m'avez honoré d'un assez grand
mépris.

L E C O M T E.

Il vous exaltoit fort; moi, j'ai dit ma pensée;

Votre délicatesse en est-elle blessée?

P H I L I N T E (*faisant la révérence.*)

Ah, Monsieur, point du tout; je me connois:
je croi

Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.

Mais on ajoute encore à l'égard d'Isabelle,

Que vous me défendez de revenir chez elle.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dit.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi ?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obeïsse.

LECOMTE (*d'un air railleur.*)

Vous en doutez, Monsieur ?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour,
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en desespere.
Et j'en viens d'assurer Isabelle & sa mere.

LECOMTE (*mettant son chapeau.*)

Et vous venez me faire un pareil compliment ?

PHILINTE.

Avec confusion, mais très-distinctement.

La nature envers moi moins mere que marâtre,
M'a formé très rétif & très-opiniâtre.

Sur tout, lorsque quelqu'un veut m'imposer la
loi.

LECOMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine.
Plus on lui fait la guerre & plus elle s'obstine;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit Gentilhomme ose avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, Monsieur? Je vous viens demander une
grace.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir & l'honneur.
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire.
Vous vous méconnoissez. Mais il faut vous
complaire.

L'honneur que vous avez d'être un de mes ri-
vaux,

Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE (*d'un air railleur mettant ses gans.*)

Je suis reconnoissant de cette grace insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est
digne.

LE COMTE.

Trêve de compliment. Moi, je vais vous prou-
ver

Que l'on court un grand risque en osant me
braver,

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCENE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON *(accourant.)*

Chez moi, morbleu, chez moi faire un pareil
vacarme?

Par la mort, le premier. . .

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, Monsieur le Doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est-ce qu'il faudra voir. Du moins je vous
assure,

Que de cette maison si quelqu'un peut m'ex-
clure,

Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire . . .

LISI-

Je croi
Qu'un pere de famille, en ce cas est le maître.
PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prens la liberté de l'être,
En dépit de ma femme & de ses adhérens :
Si tu ne le sçais pas, c'est moi qui te l'apprens.
Le Comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre ;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, & prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi, sans te flatter contre toute apparence:
En prenant ton congé tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, Monsieur, de répondre à cela,
Que Madame n'est pas de ce sentiment-là

LISIMON.

Madame n'en est pas ? J'ai donné ma parole.
Si, pour me chicaner, Madame est assez fole,
Madame sur le champ, par le pouvoir que j'ai,
En même tems que toi recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille ; & l'aveu de sa mere
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obeïrai :
Jusques-là j'ai mes droits, & je les soutiendrai.
(Il sort.)

SCENE IX.
LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination!

LE COMTE.

Ceci vient de Valere;

Et je m'en vengerois, si vous n'étiez son pere.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
Ou le gueux des ce soir quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour . . . Eh, la, la, patience,

LE COMTE.

C'est un petit Monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mere, un sot, un freluquet,
Qui fait le bel-esprit, & n'a que du caquet.
Oh, la méchante femme! avec son air affable,
Composé, doucereux; c'est un Tyran, un Diable
De sang froid. Tout à l'heure, en termes élo-

quens,

Et tous bien de niveau, mais malins & piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre,
Qu'elle me quittera si je vous prens pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étois résigné,
A souffrir ce malheur dès qu'elle auroit signé.
Qu'immédiatement après sa signature,
Elle pourroit aller à sa bonne aventure,
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle & Lisette avec gémissement.
L'ont vite secouruë, & par cérémonie,

Toutes

Toutes trois à présent pleurent de compagnie :
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles.
Ce que j'apprens de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un si puissant Seigneur.
Comment diable ! Ton pere, à ce que l'on m'as-
sure,

Fait dans sa Baronnie une noble figure.

LE COMTE (*lui frappant sur l'épaule.*)

Allez, mon cher, allez, quand vous me con-
noîtrez,

De vos tons familiers vous vous corrigerez ;
Vous ne tutoyerez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser l'habitude m'emporte,
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez vous ?

LISIMON.

Oui, je te le promets.

Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière

De se corriger !

LISIMON.

Oh, trêve à votre humeur fiere ;
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE-

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hazarde,
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sçachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider. . . .

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous jure.
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCENE X.

LISIMON (*seul.*)

IL faut que je sois bien possédé du Démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil Rodomon
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête !
Je vais rompre. Attendons. Si je prens ce parti,
De mon autorité me voila départi ;
Je ferai triompher & mon fils & ma femme,
Et Monsieur, désormais, dépendra de Madame ;
Bel honneur que je fais à Messieurs les maris !
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris ;
Mais l'honneur me reveille ; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais pour lui, faire le Diable à quatre.

Fin du troisieme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E, P A S Q U I N.

*(Ils entrent par deux différens côtez du Théâtre
Pasquin le premier, & marchant fort vite.)*

L I S E T T E.

Q U O I ! sans me regarder doubler ainsi le pas.

P A S Q U I N.

Ah ! ma Reine, pardon, je ne vous voyois pas.
Auriez-vous par hazard quelque chose à me dire ?

L I S E T T E.

Oui, sur de certains faits voudriez-vous m'instruire ?

P A S Q U I N.

Le puis-je ?

L I S E T T E.

Assurement.

P A S Q U I N.

Vous avez donc grand tort

D'en douter.

L I S E T T E.

Mais sur vous il faut faire un effort.

P A S Q U I N.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire,

Pour vous marquer mon zèle & tâcher de vous plaire ;

Quel

Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose ?

L I S E T T E.

De me dire ici la vérité.

P A S Q U I N.

Rien ne me coûte moins.

L I S E T T E.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vû le Château de Tufiere ?

P A S Q U I N (à part.)

Si je l'ai vû ? Cent fois. C'est mentir hardiment.

L I S E T T E.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit ?

P A S Q U I N.

Comment ?

C'est le plus beau Château qui soit sur la Garonne
Vous le voyez de loin qui forme un Pentago-
ne

L I S E T T E.

Pentagone ! Bondieu ! Quel grand mot est-ce là ?

P A S Q U I N.

C'est un terme de l'art.

L I S E T T E.

Je veux croire cela ;
Mais expliquez - moi bien ce que ce mot veut
dire.

P A S Q U I N.

Cela m'est très-facile, & je vais vous dé rire
Ce superbe Château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyez.
D'abord, ce sont sept tours, entre seize cour-
tines

Avec

Avec deux tenailions placez sur trois collines...
 Qui forment un vallon, dont le sommet s'étend
 Jusques sur . . . un dongeon . . . entouré d'un
 étang . . .

Et ce dongeon placé justement sous la
 Zone . . .

Par trois angles saillans, forme le Pentagone.

L I S E T T E.

Voila, je vous l'avouë, un merveilleux Château.

P A S Q U I N.

Je croi, sans vanité, que vous le trouvez beau.

L I S E T T E.

Et c'est donc en ce lieu que le pere du Comte
 Tient sa Cour ?

P A S Q U I N.

Oui, ma Reine ; & faites votre compte,
 Que dans tout le Royaume il n'est point de
 Seigneur

Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.

Mentes, Chevaux, Piqueurs, superbes Equipages,

Table ouverte en tout tems, deux Ecuyers, six
 pages,

Domestiques sans nombre & bien entretenus,

Tout cela ne sçauroit manger ses revenus.

L I S E T T E.

Mais, c'est donc un Seigneur d'une richesse im-
 mense ?

P A S Q U I N.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

L I S E T T E.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.

Vous

Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt,

P A S Q U I N.

Comment donc ?

L I S E T T E.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décelle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte est grand Seigneur : Dans un autre
entretien,

Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

P A S Q U I N.

Tout franc, votre argument me paroît sans re-
plique.

Naturellement, moi, je fais très-véridique.
Mais j'obeïs. Au fond les faits sont très-constans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le tems.

L I S E T T E.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus
claire.

P A S Q U I N.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du pere
Se trouvera très-vrai. Depuis ; tout a changé.
Dans un piteux état le bon homme est plongé,
Et le pauvre Seigneur traine une vie obscure.
Mais mon Maître voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.

Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit se-
cette.

L I S E T T E.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrette,
Je ferois tort au Comte. Et si je fais des vœux,
C'est

C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
 Valere, à mes efforts sans relâche s'oppose;
 Mais à les secourir je veux qu'il se dispose.
 Il vient fort à propos.

P A S Q U I N.

Fort à propos aussi
 Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

S C E N E II.

V A L E R E, L I S E T T E.

L I S E T T E (*d'un air dédaigneux.*)

AH! vous voila, Monsieur, vraiment, j'en
 suis ravie.

V A L E R E.

Quoi! vous voulez gronder?

L I S E T T E.

J'en aurois bien envie.

V A L E R E.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

L I S E T T E.

Mais . . . sur vos beaux exploits.

Mes moindres volontez, dites-vous, sont vos
 loix!

V A L E R E.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Cependant devant Monsieur le Comte
 Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand
 compte;

Et contre mon avis, votre zèle emporté

G

A fait

A sçu porter Philinte à toute extrémité.

V A L E R E.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace :
De risquer contre lui jusques à la menace :
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

L I S E T T E.

Que l'honneur ! Ce discours me fatigue & m'irrite.

V A L E R E.

Mais par quelle raison ? Philinte a du mérite.

L I S E T T E.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte ;
Je vous déclare, moi, sans mystère & sans feinte,
Que Demoiselle, ou non, comme le Ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

V A L E R E.

(Voyant Lycandre.)

Par quel motif ? Et quoi ! cette vieille figure

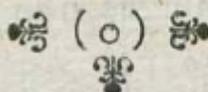
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens !

L I S E T T E.

Il faut que je lui parle.

V A L E R E.

Adieu donc.



SCENE III.

LYGANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

JE reviens,

Et je vous trouve encore en même compagnie ?

LISETTE.

Oui ; mais nous querellions. Vallere a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur
Qui demeure ceans, ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous ? Vous soutenez le Comte de Tufiere ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous, & de toute ma-
niere :

Il est vrai que le Comte est si présomptueux :

Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :

Il ne respecte rien, ne ménage personne ;

Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah, que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt

A ce qui le concerne ? Est-il donc bien possible,

Qu'à votre empressement il se montre sensible

Jusques à vous marquer des égards, des bontez ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretez.

Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entens-je? Juste Ciel! Quel bon cœur d'un
côté!

De l'autre, quel excès d'insensibilité!

O détestable orgueil! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux Mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

L I S E T T E.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous ferez, je l'espère,
La Consolation d'un trop malheureux pere.

L I S E T T E.

A chaque instant, Monsieur, vous me parlez de
lui.

Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui:
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez
peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bien-tôt paroître.

L I S E T T E.

Pourquoi differe-t-il ces trop heureux momens
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

L I S E T T E.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LY-

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

L I S E T T E.

Ah, qu'il me connoît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous pré-
vienne.

Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

L I S E T T E.

Il m'en sera plus cher; & loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse & d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il sera possesseur du peu que je possède
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.

Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent:
Je garde un diamant que m'a laissé ma mere.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon pere.
Heureuse si je puis & mille & mille fois,

Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre pere, il n'est plus malheureux.

L I S E T T E.

Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misere.

LYCANDRE.

Quel monstre?

L I S E T T E.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil. L'orgueil de votre mere.

Par son faite, les biens se sont évanouis :

Son orgueil a causé des malheurs inouis,

L I S E T T E.

Eh! comment?

LYCANDRE.

Une Dame assez considérable

Lui disputant le pas dans un lieu respectable,

En reçut un affront si sanglant, si cruel,

Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.

L'époux de cette Dame enflamé de colere,

Pour venger cet affront, attaqua votre pere

Au retour d'une chasse; & prit si bien son tems,

Qu'ils se trouverent seuls pendant quelques in-
stans.

D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie :

Il voulut se venger; il y perdit la vie.

En un mot, votre pere, en defendant ses jours,

Tua son ennemi; mais sans autre secours

Que celui de son bras armé pour sa défense.

Les parens du défunt poussèrent la vengeance

Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,

Par effet du hazard, pour un assassinat.

Des témoins subornez soutiennent l'imposture.

On les croit. Votre pere outré de cette injure.

Se défend; mais envain. Il se cache. Aussi-tôt

Un

Un Arrêt le condamne : Et pour fuir l'échaffaut,
 Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
 Votre mere devient compagne de sa fuite.
 Le rejoint avec vous, qui sortiez du berceau ;
 Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

L I S E T T E.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Ce n'est donc pas
 ma mere.

Que j'avois au Couvent, & qui m'étoit si chere ?

L Y C A N D R E.

C'étoit votre Nourrice. Elle vous ramena,
 Suivit exactement l'ordre que lui donna
 Votre pere, deux ans après sa décadence,
 De venir dans ces lieux élever votre enfance.
 Se disant votre mere, & cachant votre nom.

L I S E T T E.

Mais, pourquoi ce secret ? Et par quelle raison
 Me laisser ignorer de quel sang j'étois née ?

L Y C A N D R E.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée ;
 Et pour vous épargner des regrêts, des douleurs,
 Jusqu'à ce que le Ciel adoucît vos malheurs.
 C'est ainsi que l'avoit ordonné votre pere ;
 Et sa précaution vous étoit nécessaire.

L I S E T T E.

Je brûle de le voir ; & je tremble pour lui.
 Comment osera-t il se montrer aujourd'hui,
 Après l'injuste Arrêt ? . . .

L Y C A N D R E.

Pendant sa longue absence,
 De fidèles amis sûrs de son innocence,

Et puissans à la Cour, ont eu tant de succès,
 Qu'il l'ont déterminée à revoir le Procès:
 Et deux des faux témoins prêts à perdre la vie,
 Ont enfin avoué leur noire calomnie.
 Votre pere caché depuis près de dix ans,
 Attendoit les effets de ces secours puissans.
 Ont vient de lui donner d'agréables nouvelles:
 Il touche au terme heureux de ses peines mor-
 telles.

L I S E T T E.

Qu'il ne s'expose point! Je crains quelque ac-
 cident,
 Quelque piège caché. N'est-il pas plus prudent,
 Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
 Prévenons ses bontez & son impatience.
 Sortons, Monsieur; je veux embrasser ses ge-
 noux,

Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

L Y C A N D R E.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joye
 Vous voulez la chercher, & le Ciel vous l'envoye:
 Oui, ma fille, voici ce pere malheureux;
 Il vous voit; il vous parle; il est devant vos yeux.

L I S E T T E (se jettant à ses pieds)

Quoi! c'est vous-même? O Ciel! que mon ame
 est ravie!

Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

L Y C A N D R E.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur.
 Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur,
 Mais, hélas! que je crains de revoir votre frere!

L I S E T T E.
 Mon frere! Et quel est-il?

L Y C A N D R E.
 Le Comte de Tufiere.

L I S E T T E.
 Je ne scais où j'en suis, je ne respire plus:

Daignez me soutenir.
 L Y C A N D R E.

Qu'il doit être confus
 Quand il vous connoîtra!

L I S E T T E.
 Moi, sa sœur!

L Y C A N D R E.
 Oui, ma fille.

L I S E T T E.
 Sans doute, nous sortons de la même famille;
 Oui, le Comte est mon frere; & dès que je
 l'ai vû,

A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
 De mon foible, pour lui, je ne suis plus surprise.

L Y C A N D R E.
 Votre cœur le prévient, & l'Ingrat vous méprise!

Ah! je veux profiter de cette occasion,
 Pour jouir devant vous de sa confusion,

Quand le tems permettra de vous faire connoître
 L I S E T T E.

Jusques-là, devant lui ne dois-je plus paroître?
 L Y C A N D R E.

Non. Je vais le trouver. La conversation
 Sera vive, à coup sûr, & sa présomption

Mérite qu'avec lui prenant le ton d'un pere,
 G 5 Je

Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

L I S E T T E.

S'il ne vous connoit pas, vous les éprouverez.

L Y C A N D R E.

Non. Nous nous sommes vûs. Il me connoît.

Rentrez

Ma fille. Quelqu'un vient; gradez bien le silence

L I S E T T E (*lui baisant la main*)

Mon pere, attendez tout de mon obeïssance.

S C E N E IV.

L Y C A N D R E, P A S Q U I N.

(*s'arrêtant à considérer Lycandre.*)

L Y C A N D R E.

LE Comte de Tufiere est-il chez lui?

P A S Q U I N (*d'un ton brusque.*)

Pourquoi?

L Y C A N D R E.

Je voudrois lui parler.

P A S Q U I N (*le regardant du haut en bas.*)

Lui parler? Qui? vous?

L Y C A N D R E.

Moi.

P A S Q U I N (*d'un air méprisant.*)

Cela ne se peut pas.

L Y C A N D R E.

La raison, je vous prie?

P A S Q U I N.

C'est qu'il est en affaire,

LE-

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
 Quelqu'occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
 Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN (*fièrement.*)

Eh! qu'êtes-vous.

LYCANDRE.

Je suis . . . Car je perds patience,
 Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN (*d' part.*)

Il a, ma foi, raison; Je retombe toujours,
 Et je veux m'en punir.

(*A Lycandre.*) Je vois que mon discours,
 Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable;
 Mais si je suis si fier, je suis très-excusable.

LYCANDRE (*vivement.*)

Et par où, s'il vous plait?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot.
 Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point, quand on connoit, sa
 faute.

PASQUIN.

Mon Maître a très-souvent la parole si haute,
 Il est si suffisant, que par occasion
 Je le deviens aussi, mais sans réflexion.

Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
 Abregent les accès de mon impertinence.

Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
 Mais daignez, s'il vous plait, me dire votre nom.

LY-

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il luë?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Seriés-vous par hazard
L'Inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi! que je vous anonce?
Eh! vite! sauvez vous. J'ai reçu sa réponse;
Et je la sens encor.

LYCANDRE. (*souriant.*)

Ne craignez rien pour moi.
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!

Vous-vous exposez? . . .

LYCANDRE.

Oui; j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN (*va & revient.*)

En verité, je crains . . .

LYCANDRE (*d'un air impatient.*)

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCE-

SCENE V.

LYCANDRE, (*seul.*)

PAR les airs du Valet on peut juger du Maître.
Ah! du moins, si mon fils pouvoit se recon-
noître,

Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon.
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous la raison.
Mais je n'ose espérer

SCENE VI.

LYCANDRE, LECOMTE, PASQUIN.

LE COMTE. (*entre en furieux.*)

Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose? . . Ah! c'est
mon pere!

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant, j'en suis édifié.

PASQUIN (*à part.*)

Comment donc? le voila comme pétrifié?

LE COMTE. (*ôtant son chapeau.*)

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, Monsieur.

PASQUIN (*à part.*)

Il lui demande excuse!

LE COMTE. (*à Pasquin.*)

Je croyois . . . Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?

Laissez-le; je le veux . . .

LE

LE COMTE. (*poussant Pasquin.*)

Sors; ou crains mon courroux.

LYCANDRE (*retenant Pasquin.*)

Reste.

PASQUIN (*s'ensuyant.*)

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCENE VII.

LYCANDRE, LE COMTE,

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi

Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi.

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon pere

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misere,

Voila votre motif. Et loin d'être charmé

De me voir près de vous, votre orgueil allarmé

Rougit de ma présence. Il se sent au supplice.

De sa confusion votre cœur est complice;

Et tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter

Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.

Ah!

Ah ! je ne vois que trop en cette conjoncture,
 Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
 C'est envain qu'un billet vous avoit prévenu ;
 Et je me suis trompé, croyant qu'un Inconnu
 Vous corrigeroit mieux qu'un pere miserable,
 Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui ! moi, je vous méprise ! Osez-vous le penser
 Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser !
 Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous ? prouvez-le moi donc, & dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
 Parlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis,
 Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère
 Et de me reconnoître en qualité de pere
 Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez ?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille.
 Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne soyez pas si prompt.
 Vous les exposeriez à vous faire un affront.
 Vous ne sçavez donc pas jusqu'ou va l'arrogance
 D'un Bourgeois annobli, fier de son opulence ?

Si

Si le faste & l'éclat ne soutiennent le rang,
 Il traité avec dédain le plus illustre sang.
 Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
 Le mérite indigent le choque, l'importune,
 Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
 Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors,
 Depuis votre malheur, mon nom & mon courage
 Font toute ma richesse; & ce seul avantage.
 Rehausse par l'éclat de quelques actions,
 M'a tenu lieu de biens & de protections.
 J'ai monté par degrés: & riche en apparence,
 Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
 N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.
 L Y C A N D R E.
 On me l'a peint tout autre; & j'ai peine à vous
 croire.

Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire
 Mais pour moi, qui ne suis ni superbe ni vain,
 Je prétens me montrer, & j'irai mon chemin.
(Il veut sortir.)

LE COMTE. *(le retenant)*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas
 grande;
 Je me jette à vos pieds, & je vous la demande.

L Y C A N D R E.

J'entens. La vanité me déclare à genoux,
 Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous.
 Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta
 mere;
 Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
 Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
 Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
 Seroit de vous servir aux dépens de ma vie;
 Mais du moins ménagez un honneur délicat;
 Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié. Je vois votre foiblesse,
 Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma
 tendresse;
 Mais à condition que si votre hauteur
 Eclate devant moi, dès l'instant. . . .

SCENE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON (*au Comte.*)

SERVITEUR.

Je vous cherchois, mon cher; votre froideur
 m'étonne,

Car il est tems d'agir. Je croi, Dieu me par-
 donne?

Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
 Qu'elle a marqué d'abord. La bonne Dame est
 sage;

H

Car

Car j'allois sans cela faire un joli tapage.
 Je vais vous procurer un moment d'entretien
 Avec ma digne épouse; & puis tout ira bien,
 Pourvû que vous vouliez lui faire politesse.
 N'y manquez pas, au moins; car c'est une Prin-
 cesse

Aussi fiere que vous, & dont les préjugez ..

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON (*se couvrant.*)

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te com-
 plaire.

LE COMTE.

Fort bien.

LISIMON (*Je découvrant.*)

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
 Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
 De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, & pour votre avan-
 tage.

Que votre unique objet soit votre mariage;
 Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON (*au Comte.*)

Quel est cet homme-là?

LE COMTE (*tirant Lisimon à part.*)

C'est .. c'est mon Intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grélé. Selon toute aparence,
 Cet homme n'a pas fait fortune à l'Intendance.

LE COMTE (*à Lisimon.*)

C'est un homme d'honneur,

LI-

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE (*d' part.*)

Je voi

Qu'il trompe Lisimon, en lui parlant de moi.
Sa gloire est allarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE (*d' Lisimon.*)

Sçachez encore . . .

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE (*d' part.*)

Je retiens ma colere,

Espérant que bien-tôt il me fera permis
De me faire connoître, & de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scene,
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE (*d' Lycandre.*)

Contraignez vous, de grace; & ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE (*retournant d' Lisimon.*)

C'est un homme économe autant qu'il est fidelle.

LISIMON.

Oh ça, je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit faites votre devoir.

LE COMTE (*en souriant.*)

Mon devoir!

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE GLORIEUX,

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE (au Comte.)

Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte

LISIMON (au Comte.)

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question.

De chicanner ici sur une expression.

LE COMTE (d'un air un peu fier à Lycandre.)

Mais, Monsieur . . .

LYCANDRE (d'un air impérieux.)

Mais, Monsieur, je dis ce qu'il faut dire,
Faites ce qu'il faut faire au plutôt.

LE COMTE (à part.)

Quel martyre!

Il va se découvrir.

LISIMON (au Comte.)

Ce Viellard est bien verd,

Ce me semble?

LE COMTE.

(à Lisimon. à Lycandre.)

Il est vrai. Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous
contraindre.

LYCANDRE (au Comte.)

Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend: Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LY-

LYCANDRE (*au Comte.*)

Soûmis; vous entendez?

LE COMTE (*d'un air piqué.*)

Oui, j'entens à merveille.

(*d part.*)

Ciel!

L I S I M O N.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille?

Bon-homme, expliquez-vous.

L Y C A N D R E.

Oui, je l'approuve fort;

Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.

Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage.

Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE (*d part.*)

J'enrage.

L I S I M O N (*à Lycandre.*)

Vous êtes donc à lui depuis long-tems?

LE COMTE (*d Lisimon.*)

Sortons.

Je regrette, Monsieur, le tems que nous perdons.

L I S I M O N.

(*au Comte. d Lycandre.*)

Un moment. A quoi vont les revenus du Comte?

L Y C A N D R E.

Je ne sçaurois vous dire à quoi cela se monte.

L I S I M O N.

Mais encor?

LE COMTE (*d Lycandre.*)

Dites-lui...

H 3

LY-

LYCANDRE (au Comte.)

(bas d Lisimon.) Je ne veux point mentir.
 Une affaire, Monsieur, m'oblige de fortir.
 Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire

Vous pouvez cependant conclure votre affaire ;
 Et j'ose me flatter qu'avec un peu de tems
 Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
 Adieu.

SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE,

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le
 Maître,

Que veut dire cela ? Hem ?

LE COMTE.

Comme il m'a vû naître,
 Avec moi bien souvent il prend ces libertez.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, & trêve de fiertez.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire ?

LISIMON.

Plaisante question ! Quoi ! faut il vous instruire ?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.

Prier, solliciter, je n'entens point cela.

Je souhaite de faire avec vous alliance ?

Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.

Par

Parlez pour moi vous-même, & faites bien ma cour.

Cela suffit, je croi?

L I S I M O N.

Est-ce là le retour

Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,

Dois-je venir ici vous présenter ma fille;

Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?

Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.

Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.

Je te baise les mains, & je me recommande

A ta grandeur. Adieu.

S C E N E X.

LE COMTE (*seul.*)

Que ces gens inconnus

Sont fiers! Voila l'orgueil de tous nos Parvenus.

C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,

Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'Idole.

Ah! maudite fortune! à quoi me réduis-tu!

Si tes coups redoublent ne m'ont point abatu,

Veux-tu m'humilier par l'appas des richesses?

Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses?

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OH ça, Mademoiselle, expliquons-nous un peu;

Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mere appaisée

A vos tendres désirs paroît moins opposée.

Vous pouvez espérer d'épouser votre amant.

Mais le in de témoigner ce doux ravissement

Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,

Je ne vous vis jamais si triste & si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux;

Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous;

Il vous a demandée; & cette ame si fiere

Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière?

De

De ses soumissions la choquante froideur,
 Son souris dédaigneux, son air fier & moqueur,
 Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
 Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à des-
 fendre.

Mon pere avec ardeur sollicitoit pour lui;
 A peine de deux mots lui pretoit-il l'appui;
 Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frere,
 Qui s'est servi du sien pour ramener ma mere,
 Le Comte a si bien fait que tout étoit rompu.
 Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pû.
 Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
 Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
 Pour un cœur délicat quel triste événement!

L I S E T T E.

Si bien, que votre amour est mort subitement?

I S A B E L L E.

Il est bien refroidi.

L I S E T T E,

Parlez en conscience.

N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

I S A B E L L E.

Vous me connoissez mal.

L I S E T T E.

Oh! que pardonnez-moi.

Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

I S A B E L L E.

Eh bien?

L I S E T T E.

D'aucun Roman, à ce que j'imagine,

Vous ne pourrez jamais devenir l'Héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser, quand vous me plaisez ?

L I S E T T E.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.

Le soupçon d'un défaut vous trouble & vous allarme.

Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.

Trop de délicatesse est un autre défaut,

Dont vous serez punie, & peut-être trop-tôt.

I S A B E L L E.

Le Comte me désole à chaque occasion.

L I S E T T E.

Quoi ! Pour un peu de gloire & de présomption ?

C'est-là ce qui fait voir la grandeur de son ame.

Il est fier à présent : mais devenez sa femme,

L'amant fier deviendra mari tendre & soumis.

I S A B E L L E.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis !

S C E N E II.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

L I S E T T E (*à Valere.*)

Vous voilà bien rêveur ?

V A L E R E.

Et j'ai sujet de l'être.

Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître,

J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,

Même

Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

L I S E T T E.

Vous vous en repentez?

V A L E R E.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte.

L I S E T T E.

Ce motif est très-juste; & quand vous l'appren-
drez,

Bien-loin de m'en blâmer, vous m'en applau-
direz. V A L E R E.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en in-
struire,

L I S E T T E.

Je l'ignorois tantôt, & ne pouvois le dire,
Je le sçais à présent, & ne le dirai point.

V A L E R E.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi? Faut il qu'un amant vous trouve si di-
serette?

I S A B E L L E (*à Valere.*)

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez
Lifette?

V A L E R E.

Je l'aime, & m'en fais gloire.

I S A B E L L E.

Un tel attachement
Prou-

Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

L I S E T T E.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence,

I S A B E L L E.

J'y veux bien consentir, & me fais cet effort,
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort,

V A L E R E.

Il est tout décidé.

I S A B E L L E.

Juste Ciel!

V A L E R E.

Et mon pere,

Pour dicter le contrat, est chez notre Notaire.

I S A B E L L E.

Ma mere n'y met plus aucun empêchement?

V A L E R E.

Vous devez à mes soins un si prompt changement.

SCENE III.

L I S I M O N, V A L E R E,

I S A B E L L E, L I S E T T E.

L I S I M O N.

CA, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet. J'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mere enfin va signer le contrat.

Elle

Elle a banni Philinte ; & j'attens le Notaire,
 Pour terminer enfin cette importante affaire.
 Excepté quelques points dont il faut convenir,
 Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
 Tu feras dès ce soir Madame la Comtesse,
 Ma fille,

I S A B E L L E.

Dès ce soir ?

L I S I M O N.

Sans delai.

I S A B E L L E.

Rien ne presse.

Cette affaire mérite un peu d'attention,
 Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

L I S I M O N.

Quelque réflexion ? Comment, Mademoiselle.
 Allez-vous nous donner une scene nouvelle,
 Et vous dédire ici, comme vous avez fait,
 Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet ?
 Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
 Et soit homme à souffrir votre bizarrerie ?

V A L E R E.

Mais, mon pere, après tout . . .

L I S I M O N.

Mais après tout mon fils,
 Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis ?
 Quoi donc ? j'aurai sçu faire un miracle in-
 croyable,
 En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable,
 (Chose qu'on n'a point vûë, & qu'on ne verra
 plus)

Et

Et mes enfans rendront mes travaux superflus?
 Un chef-d'œuvre si beau deviendrait inutile?
 Non parbleu. Gardez-vous de m'échauffer la
 bile.

Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
 Et mon juste courroux se fera ressentir.

L I S E T T E.

Voilà parler, Monsieur, en pere de famille.
 Courage. Disposez enfin de votre fille:
 Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
 C'est à vous à trancher dans ces occasions.

I S A B E L L E.

Quoi! Lisete? . . .

L I S E T T E.

Monsieur a prononcé l'oracle:
 A l'accomplissement rien ne peut mettre ob-
 stacle.

S'il vous destine aux Comte, il faut que ce des-
 sein

S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

L I S I M O N.

Cette fille me charme. Oui, ma chere Lisette,
 Tien, sois un peu moins sage, & tu seras par-
 faite.

L I S E T T E.

L'avis est bon.

L I S I M O N.

Le tien vient de m'édifier;
 Et je veux t'embrasser pour te remercier.

L I S E T T E.

Réservez, s'il vous plait, cette tendre saillie,

Ju-

Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

L I S I M O N.

J'attendrois trop long-tems. Il faut absolument

Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

V A L E R E (*le retenant.*)

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon pere.

L I S I M O N (*le repoussant.*)

Monsieur le Médecin, ce n'est pas votre affaire.

Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté

De ne vous plus charger du soin de ma santé.

Je croi que ce coquin est jaloux de Lisette.

Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrète.

(*à Valere.*)

Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu . . .

V A L E R E.

Voici

Votre Notaire.

L I S I M O N.

(*à Valere qui veut sortir.*)

Ah bon. Non, non, demeure ici.

Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS,

Mr. JOSSE.

LISIMON.

Approche, Monsieur Josse.

JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

JOSSE.

Lifons ma minute. A trois articles près, Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts. C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

JOSSE (*la regardant avec ses lunettes.*)
Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sçais encor rien.

JOSSE.

Comment? Se faire attendre! Oh! cela n'est pas bien;

Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.

Assis-toi, Monsieur Josse; & nous, prenons séance.

SCE-

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS;
LE COMTE.

(Ils sont tous assis, excepté Lisette.)

Mr. JOSSE (*vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit*)

Pardevant . . .

LISIMON (*à Isabelle, qui parle à Lisette*)

Ecoutez.

JOSSE (*lit.*)

Les Conseillers du Roi,
Notaires souffignez, furent presens . . .

LISIMON (*à Valere, qui parle d'action à Lisette.*)

Eh quoi!

Vous ne vous tairez point? Est-il tems que l'on cause?

Valere, ici. Laissez cette fille; & pour cause.

JOSSE (*au Comte.*)

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang:
Je ne les sçavois point, ils sont restez en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

JOSSE.

La marge y suppléra. Voyez quelle largeur!

(Il dicte.)

Ecrivez donc. Très-haut & très-puissant Seigneur.

J O S S E *(se levant.)*

Monseigneur, considérez qu'on ne se qualifie. . .

L E C O M T E.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

J O S S E *(écrivaint.)*

Et très-puissant Seigneur . . .

L E C O M T E *(dictant.)*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogenes, Louïs . . .

J O S S E.

Oh, quelle Kyrielle!

Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle

(Il répète.)

Philogenes, Louïs . . . Après?

L E C O M T E *(dictant.)*

De Mont sur Mont.

J O S S E *(répétant.)*

Sur-Mont.

L E C O M T E *(dictant.)*

Chevalier . . .

J O S S E *(répétant.)*

Lier

L E C O M T E *(au Notaire.)*

Continuez. Baron.

De Montorgueil.

J O S S E.

Orgueil.

LE

LE COMTE. (*d'un ton empoulé.*)

Bon. Marquis de Tufiere.

LISIMON.

Quoi, vous êtes Marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon pere.

Mais comme après sa mort j'aurai ce Marquisat,
J'en prens d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON (*lui frappant sur l'épaule.*)

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est per-
mise.

(*à Isabelle.*)

Je te fais compliment, Madame la Marquise.

JOSSE (*au Comte.*)

Est-ce tout?

LE COMTE (*se levant.*)

Comment tout? Seigneur...

JOSSE.

Et cætera.

Cette tirade-là jamais ne finira,

LE COMTE.

Mettez, & d'autres Lieux, en très-gros carac-
tere.

ISABELLE (*à Lisette.*)

En lettres d'or.

LISETTE (*à Isabelle.*)

Paix donc.

ISABELLE (*à Lisette*)

Je ne sçaurois me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité.

L I S E T T E (*d' Isabelle.*)

C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent sont tout leur patri-
moine.

J O S S E (*d' Lisimon.*)*(Il lit.)*

A vous présentement, Monsieur. Messire An-
toine.

Lisimon . . .

L E C O M T E (*d'un air surpris.*)

Antoine!

L I S I M O N.

Oui.

L E C O M T E.

Quoi? c'est-là votre nom?

Antoine! Est-il possible?

L I S I M O N.

Eh! parbleu, pourquoi non?

L E C O M T E.

Ce nom est bien Bourgeois!

L I S I M O N.

Mais, pas plus que les autres.
Je croi que mon Patron valoit bien tous les
votres.

L E C O M T E (*d'un air dédaigneux.*)

Passons, Monsieur, passons. Vos titres. C'est
le point.

Dont il s'agit ici.

L I S I M O N.

Qui, moi? Je n'en ai point.

L E

LE COMTE.

Comment donc? Vous n'avez aucune Seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me souviens d'une. Ecrivez, je vous prie.

(Il dicté.)

Antoine Lisimon, Ecuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et Seigneur fuzerain . . . d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon Pupître.

Des billets au porteur, dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

JOSSE.

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse . . .

JOSSE.

Oh! nous autres Bourgeois nous tenons pour l'espece.

(à Lisimon.)

C, a, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prens

M'engage à la porter à neuf-cens mille francs.

J O S S E (*au Comte.*)

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

L E C O M T E (*d'Josse, bas.*)

Monfieur le Garde-notte, oui, l'argent nous
soutient;

Mais nous purifions la source dont il vient.

J O S S E.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

L E C O M T E.

Quel douaire, Monsieur? Vingt-mille francs
de rente.

L I S E T T E (*d'part*)

Mon frere est magnifique. En tout cas, je sçais
bien

Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

J O S S E (*au Comte.*)

Sur quoi l'affignez-vous?

L I S I M O N.

Oui.

L E C O M T E (*dictant.*)

Sur la Baronie
De Montorgueil.

J O S S E (*se levant.*)

Voilà votre affaire finie.

L I S I M O N.

Signons donc maintenant. La nôce se fera
Aussi-tôt qu'à Paris ton pere arrivera,

LE COMTE.

Mon pere, dites - vous? Il ne faut point l'attendre.

Jamais en ce Païs il ne pourra se rendre.

La goutte le retient au lit, depuis six mois.

L I S E T T E. (*d part.*)

Mon frere, en vérité, ment fort bien quelque fois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

L I S I M O N.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

S C E N E VI.

LES ACTEURS PRECEDENS,

L Y C A N D R E.

LE COMTE (*d part.*)

AH! le voici lui-même. O Ciel! quel incident!

L I S I M O N (*d Lycandre.*)

Que voulez-vous? Parbleu, c'est Monsieur l'Intendant.

L Y C A N D R E (*au Comte.*)

Je viens scavoir, mon fils...

V A L E R E & I S A B E L L E.

Son fils!

LE COMTE (*d part.*)

Je meurs de honte.

L I S I M O N.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE (*à Lycandre.*)

Eh quoi ! Dans cet état osez-vous vous montrer ?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
 Mon arrivée ici t'allarme & t'importune ;
 Mais apprends que mes droits vont devant ta
 fortune.

Rends leur hommage, Ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh ! le puis-je, au moment . . .

LISIMON.

Baron de Montorgueil,

C'est donc-là ce superbe & brillant équipage
 Dont tu faisois tantôt un si bel étalage ?

LYCANDRE (*à Lisimon.*)

L'état où je paroïs, & la confusion,
 D'un excessif orgueil sont la punition.

(*au Comte.*)

Je la lui reservois. Je benis ma misere
 Puisqu'elle t'humilie, & qu'elle venge un pere.
 Ah ! bien loin de rougir, adouci mes malheurs.
 Parle ; reconnois - moi.

ISABELLE (*à Lisette.*)

Vous voila toute en pleurs,
 Lisette ?

LISETTE (*à Isabelle.*)

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE.

Je voi qu'à ton penchant ta vanité s'oppose.

Mais

Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux.

La malédiction, ou tombe à mes genoux.

L E C O M T E.

Je ne puis résister à ce ton respectable.

Eh bien! vous le voulez, rendez-moi méprisable.

Jouissez du plaisir de me voir si confus.

Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus.

Oui, je suis votre fils; & vous êtes mon pere.

Rendez votre tendresse à ce retour sincere.

(Il se met à genoux devant Lycandre.)

Il me coûte assez cher, pour avoir mérité

D'éprouver désormais toute votre bonté.

L I S I M O N *(à Lycandre.)*

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,

Je jurerois, morbleu, que vous êtes son pere.

L Y C A N D R E *(releve le Comte, & l'embrasse.)*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé.

Mais malgré votre orgueil, la Nature a parlé.

Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!

Je dois donc maintenant terminer vos allarmes,

Oublier vos écarts qui sont assez punis.

Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.

Le Ciel enfin pour nous devenu plus propice,

A, de mes ennemis, confondu la malice.

Notre auguste Monarque instruit de mes malheurs,

Et des noirs attentats de mes Persécuteurs,
Vient par un juste Arrêt de finir ma misere.

Il me rend mon honneur; à vous il rend un pere

Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,

Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle. Et ma joye est extrême
De pouvoir à présent vous l'anoncer moi-même.

L E C O M T E.

Qu'entens-je? juste Ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;

Oui, tu me rends mes biens, mon rang, & ma naissance;

Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

L Y C A N D R E.

Devenés plus modeste, en devenant heureux.

L I S I M O N.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.

Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,

Parce qu'à l'orgueil près, il est joli garçon.

Voici notre contrat; signez le sans façon.

L Y C A N D R E.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontez pour lui je dois vous rendre
grace;

Et pour m'en acquitter encor plus dignement,

Je

Je prétens avec vous m'allier doublement.

L I S I M O N.

Comment?

L Y C A N D R E.

Pour votre fils, je vous offre ma fille.

V A L E R E (*d' Lisette.*)

Je suis perdu.

L I S I M O N.

L'honneur est grand pour ma famille,

Très-agréablement vous me voyez surpris.

J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,

Votre fille?

L Y C A N D R E.

Sans doute. Approchez vous Constance;

Et recevez l'époux . . .

L I S I M O N.

Vous vous moquez, je pense?

C'est Lisette.

L Y C A N D R E.

Ce nom a causé votre erreur.

Venez, ma fille. Comte, embrassez votre cœur.

L I S I M O N.

Sa sœur, femme de chambre!

L Y C A N D R E (*au Comte.*)

Un telle aventure

Des jeux de la fortune est une preuve sûre.

Grace au Ciel, votre sœur est digne de son sang.

Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

V A L E R E.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de
joye.

ISA-

ISABELLE (*d' Lisette.*)
Je prends part au bonheur que le Ciel vous en-
voye.

LISETTE (*au Comte.*)
En me reconnoissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.
Je m'en fais un plaisir. Je m'en fais un hon-
neur.

LISIMON (*à Lycandre.*)
Et moi de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat ;
Et je suis en marché d'un très-beau Marquis-
fat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, Monsieur Josse il faudra le con-
clure ;

Allez voir le vendeur ; & que demain mon fils
Ne se réveille point, sans se trouver Marquis.
(*au Comte.*)

Etes-vous satisfait ?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.
Bon ; nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE (*au Comte.*)
Mon cœur parle pour vous ; mais je crains vos
hauteurs.

LE COMTE.
L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.

Comp

Comptez sur son pouvoir ; que faut-il pour vous
plaire ?

Vos goûts, vos sentimens feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux ; mais il a le cœur bon,

Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison.

Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi ;
Du respect, de l'amour je veux suivre la loi,
Ils m'ont ouvert les yeux ; qu'ils m'aident à me
vaincre.

Il faut se faire aimer, on vient de] m'en con-
vaincre,

Et je sens que la gloire & la présomption.

N'attirent que la haine, & l'indignation.

Fin du cinquième & dernier Acte.



THE
CONSTITUTION
OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA
PREAMBLE
We the People of the United States, in Order to form a more perfect Union, establish Justice, insure domestic Tranquillity, provide for the common defence, promote the general Welfare, and secure the Blessings of Liberty to ourselves and our Posterity, do hereby ordain and establish this Constitution for the United States of America.

L'ORACLE

COMÉDIE

EN UN ACTE

Par Mr. de Ste. Foy.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie

M D C C X L V I I.

L'ORACLE

COMEDIE

EN UN ACTE

Par Mr. de St. Rey.



A LA HAYE

Chez N. Goussier & Compagnie

M D C C L V I I

A C T E U R S.

LA FÉE *Souveraine.*

LUCINDE , *Princesse
élevée par la Fée.*

ALCINDOR , *Fils de
la Fée.*

Plusieurs **STATUËS** dan-
santes.

A C T U A L

LA FERRE

LUCINDE

écrit par la Ferre

ALCANTARA



Statues dans

la ville



L'ORACLE,
COMEDIE
EN UN ACTE.

*Le Theatre représente un Palais où l'on voit
plusieurs Statuës.*

SCENE PREMIERE.

LA FE'E, ALCINDOR.

LA FE'E.



N vérité mon Fils vous êtes bien
insuportable.

A L C I N D O R .

Mais ma Mere

L A F E ' E

Mais mon Fils d'où venez-vous.

A L C I N D O R .

D'admirer tout ce que la nature forma ja-
mais de plus beau.

L A F E' E.

De voir Lucinde ?

A L C I N D O R.

Affoupie par la chaleur du jour , elle dor-
moit sur un lit de roses.....

L A F E' E.

Vous a-t-elle vuë ?

A L C I N D O R.

Eh ! Madame , je vous dis qu'elle dormoit ;
un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête ,
l'autre étendu du côté où j'étois , sembloit
chercher des fleurs qui naissoient au tour
d'elle : quelque songe agréable l'agitoit , &
peignoit son tein de couleurs vives , & mê-
lées : dans mon ravissement il sembloit à mon
cœur que mes yeux étoient trop lents à lui
porter tout le plaisir qu'ils goutoient. Je n'ai
pas été le maître de mon transport.

L A F E' E.

Mon Fils.....

A L C I N D O R.

J'ai pris une de ses belles mains que j'ai
baisé avec une ardeur..... mais un mouve-
ment qu'elle a fait , croiant qu'elle s'éveil-
loit , je me suis vite retiré sans qu'elle m'ait
aperçu. Madame il est inutile que vous me
commandiés de differer encore quelque tems
à me présenter devant elle ; je ne pourrai
vous obéir , je l'aime , je l'adore , je veux la
voir , le lui dire , m'en faire aimer , ou mourir
à ses piés.

L A F E' E.

Mon Art est bien puissant ; je suis la Fée

souveraine, je puis en un instant bâtir des Palais, exciter des tempêtes, changer un lieu charmant en un désert affreux ; mais je vois qu'il est au dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour a tourné la tête : Eh bien mon Fils perdés - vous, perdés Lucinde, & détruisés par votre imprudence, les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

A L C I N D O R.

Mais qu'elle raison avés - vous pour ne vouloir pas qu'elle me voye.

L A F É E.

Aprenez - le donc enfin. Au moment de votre naissance je fis consulter l'Oracle sur votre destinée ; le Fils de la Fée souveraine, répondoit-il, est menacé de grands malheurs, mais il les évitera, & sera même heureux, s'il peut parvenir à se faire aimer d'une jeune Princesse qui le croira sourd, muet, & insensible.

A L C I N D O R.

Sourd, muet, & insensible ; ah le joli galant.

L A F É E.

Jugé mon Fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea ; cependant à force d'y méditer, j'espérai, en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir même l'accomplissement de l'Oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

A L C I N D O R.

Je n'ai pas Madame la même confiance que vous dans la bizarrerie du gout des femmes , & je ne croirai jamais.....

L A F E' E.

Ecoutez-moi ; au moment que vous vites le jour, naquit aussi une Princesse, Fille d'un Roi voisin de cette Ile , (c'est votre Lucinde.) Je l'enlevai , & la transportai dans ce Palais inaccessible à tous les humains ; elle y a été élevée & servie par des Statuës , à qui par l'art de Féerie , je donnois toutes sortes de mouvemens ; j'ai souvent même affecté de prendre le ciseau , de tailler en sa présence un bloc de marbre , de lui donner une forme , & l'animent ensuite d'un coup de baguette , c'étoit aussi-tôt un petit chien qui japoit après elle , ou un singe qui l'amusoit par ses grimaces & ses sauts. Enfin j'ai tâché de parvenir à lui persuader qu'elle & moi sommes les deux seuls Etres qui parlent , qui pensent , qui connoissent , & qui raisonnent , & que tous les autres , formés uniquement pour nous servir , ou pour nous amuser , sont absolument insensibles , sans connoissance , & incapables également d'amour & de haine , de douleur & de plaisir.

A L C I N D O R.

Quel a été & quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance.

L A F E' E.

De lui faire croire en vous presentant à elle....

A L C I N D O R.

Ah ! j'entends que je ne suis qu'une poupée une marionnette organisée au dessus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit & peut reussir ; Piché ne voioit point l'amour, elle le croyoit un monstre, & cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle l'exige ; c'est à dire n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrément ; Cependant elle m'aimera ; on peut tromper la raison, mais jamais le sentiment ; son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera sans les comprendre, & qu'elle suivra par instinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympathique des cœurs agira..... oui Madame elle m'aimera, & je serai dans ce jour le plus heureux des mortels. Al-lons la trouver : vous pouvez me présenter à elle & compter que puisque l'intérêt de mon amour l'exige, je suis une statuë, une vraie statuë un marbre insensible.

L A F E' E.

Il n'est pas encore tems que vous paroissiez : j'apperçois Lucinde, retirez vous vite, & passé par ce cabinet. Dans la conversation, que nous allons avoir ensemble, je vais préparer les choses, & tâcher de les amener à votre satisfaction.

A L C I N D O R.

Un mot : Quand elle badine avec son chien il la caresse, ne pourrois-je pas aussi, si elle

badinoit avec moi

L A F E' E.

Bon ? voila l'homme de marbre ? forttez
donc, nous verrons forttez donc.

Alcindor sort.

S C E N E II.

LUCINDE, LA FE'E.

LUCINDE. (*Sans voir la Fée.*)

C'E n'est point un songe Ce n'est point
une illusion ; il avoit sa bouche collée sur
ma main.

L A F E' E.

Que dites vous donc Lucinde ?

L U C I N D E.

Ah ! je ne vous voyois pas.

L A F E' E.

Il avoit sa bouche collée sur votre main,
eh qui ?

L U C I N D E.

Je ne sçais ; il a disparû comme un éclair,
mais il semble qu'en baisant ma main, il y ait
imprimé un trait de flâme, qui depuis ce mo-
ment agite mon cœur, . . . oui depuis ce mo-
ment je ne suis plus la même ; inquiète, rêveuse,
je cherche . . . eh quoi ! je ne puis me l'expli-
quer. Il semble que je respire un autre air ;

toute la nature me paroît plus riante ; plus animée qu'elle union ; qu'elle tendresse, ma bonne , je viens d'admirer dans deux petits oiseaux ! ils étoient sur une même branche ; ils chantoient l'un à l'autre ; ils se regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vû qu'à eux , & que nous n'avons point ensemble vous & moi : quelques momens de silence succédoient à leur ramage , & ils recommençoient bien-tôt à chanter , ou plutôt à se répondre avec une vivacité , avec un ardeur vous riez ?

L A F E' E.

Sans doute , car enfin pour se répondre , il faut s'entendre.

L U C I N D E.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

L A F E' E.

Eh croiez-vous aussi que votre Clavecin , ou votre Violle vous entendent , vous répondent , & sont sensibles aux doux accens de votre voix , lorsqu'ils s'acordent si juste aux tons que vous prenez ?

L U C I N D E.

Belle comparaison : ce sont des machines.

L A F E' E.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiseaux sont de pures machines : mais mieux organisées , parce que la nature toujours plus industrielle , toujours plus savante , & toujours supérieure à l'art en a composé , & arrangé elle même ses ressorts.

L U C I N D E.

Repetez le moi mille fois ma bonne, & je n'en croirai rien ; un sentiment intérieur qui m'a faisi à la vûë de ces deux oiseaux, répugne à ce que vous me dites ; car enfin, si j'avois pû les attraper, je les aurois careffés, baisés, flattés de la main ; je les aurois mis ensemble dans mon appartement, & j'eusse été fort attentive à tous leurs besoins ; au lieu qu'en verité je n'ai jamais pensé à caresser ma Violle ou mon Clavecin ; ni à regarder si ma Guitarre a voit froid ou chaud.

L A F É E *à part.*

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art ? Lucinde, regardez ces statuës ; examinez-les bien : touchez-les ; elles sont de marbre ; & vous ne croyez pas sans doute qu'elles soient sensibles : cependant je vais faire jöuer certains ressorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiseaux, & qui vous font croire qu'ils sentent & qu'ils pensent.

La Fée touche de sa baguette les statuës qui dansent une entrée de mouvemens de surprise de se voir animées sur une sarabande jouée tendrement par des flutes Allemandes : après la sarabande tout l'Orchestre en sourdine jöüe un air gai & la statuë du milleux finit par un tambourin.

L A F É E *voyant Lucinde qui réve.*

Qu'avez-vous Lucinde ? quelle sombre tri-

steffe vous a saisie tout à coup ; il semble que ce petit divertissement vous fait de la peine.

L U C I N D E *à part.*

Il m'en fait sans doute, il confond, & détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir ah mes pauvres petits oiseaux, n'êtes vous donc que des machines ? je m'imaginois que vous étiez sensibles & que vous goutiez une satisfaction infinie à vous trouver ensemble le jour sur une même branche, & la nuit au fond de quelque arbre creux ! (*à la Fée.*) j'arrangeois ensuite dans ma tête une foule de reflexions, la nature, disois-je pour ménager des plaisirs à ces oiseaux, leur inspire une union si tendre : elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, & il y a sans doute quelque être de mon espèce avec qui je suis destinée à vivre, comme ces oiseaux vivent ensemble vous le sçavez, dites le moi, ma bonne, qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois.

L A F E' E.

Je soupçonne un jeune homme, dont je crois avoir apperçu les traces, & qui rode depuis ce matin autour de ce Palais ; il sera d'abord accouru à vous comme à un être de son espèce ; mais vos regards en vous éveillant l'auront mis en fuite.

L U C I N D E.

Un jeune homme ! les hommes font-ils aussi des machines ?

L A F E' E.

Oui ; mais plus parfaites & plus achevées

que votre singe même à qui vous croyez tant d'esprit , leur couleur est ordinairement blanche ; ils ont la taille à peu près de ces statuës ; j'en avois autrefois ici quelques - uns ; mais ils ont tant de défauts que je m'en suis dégoutée.

L U C I N D E.

Les oiseaux chantent, les statuës dansent, mon clavecin rend des sons , & ma pendule indique l'heure qu'il est que font les hommes ?

L A F E' E.

Ils sont divisés en plusieurs espèces ; ceux qu'on appelle guerriers, & qui plaisent le plus en apparence, s'assemblent par milliers, dans une plaine ; ils ont de longs couteaux bien tranchans, de petits globes de fer où ils renferment du feu, puis se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pièces , & lorsque le combat a duré cinq à six heures ; les vainqueurs marchent la tête haute.

L U C I N D E.

Cela est horrible ! oh ce sont des machines ! il n'y a pas de raison à tout ce carnage là ; cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme si je ne craignois sa fureur & sa méchanceté.

L A F E' E.

Vous n'avez rien à crandre, telles que nous sommes, tout fléchit devant nous ; ces hommes si furieux entre eux rampent à nos pieds ; nous portons dans les yeux un caractère qui

les adoucit ; cet aimant les atache, & les plie à tous nos mouvements ; ils les imitent & y font asservis à peu près de même que cette figure que vous voyez dans votre miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne.

LA FE'E.

Et cependant n'est pas vous ; les hommes aussi, sans être nous deviennent d'autres nous mêmes, & se transforment dans nos sentimens, & prennent toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma bonne tâchés de me faire voir celui qui est venu me baiser la main tandis que je dormois.

LA FE'E.

Si vous ne l'avez pas trop éffarouché, il est peut-être encore autour de ce Palais ; je vais le chercher avant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allé vîte, j'attends votre retour avec impatience.

SCENE III.

LUCINDE *seule.*

Elle rit..... de mon impatience sans doute..... elle a raison : réellement ma curiosité va jusqu'à l'émotion : il me passe dans

la tête des chimères & des illusions qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme . . . eh bien un homme . . . oh je veux . . . je veux jouer un air sur mon clavecin.

Elle fait un pas pour s'en aller , & s'arrête.

je fais une réflexion, je suis une étourdie, je devois accompagner Souveraine, elle auroit guetté de son côté, moi du mien, & s'il avoit paru, nous nous serions doucement . . . doucement approchez, & nous l'aurions pris.

Elle fait encore un pas pour s'en aller.

Quel cuuel soupçon vient m'agiter ! pourquoi ne m'a-t-elle pas proposé d'aller avec elle ? car enfin nous nous serions aidées l'une à l'autre : elle a dû le penser . . . quand elle m'a dit que les hommes avoient tant de défauts, & qu'elle s'en étoit dégoutée, je me suis aperçue qu'elle sourioit, & ne disoit pas ce qu'elle pensoit . . . ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres . . . oh ne soions pas sa dupe, allons la joindre avant qu'elle ait le tems . . .

S C E N E I V.

LUCINDE, LA FE'E, ALCINDOR *dans le fond du Theatre.*

LUCINDE *sans voir Alcindor,*

Ah vous voila ? eh bien est-il pris.

LA FE'E

L A F E' E.

Où, & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

L U C I N D E.

Où est-il donc ?

L A F E' E.

Il me suivoit.

L U C I N D E, *avec empressement.*

Ha! vous l'aurez laissé échaper;

(*elle veut sortir & aperçoit Alcindor*)

ah! ma bonne mais comment
en verité oui

L A F E' E.

Ah! ma bonne mais com-
ment en verité oui que voulez
vous dire ?

L U C I N D E.

Je ne sçais, vous m'avez jetté un regard
qui m'a tout à fait troublée.

L A F E' E.

Moi? je vous ai jetté un regard? vous ne
vous en seriez pas aperçue, vous n'otez pas la
vue de dessus lui.

L U C I N D E *se mesure avec Alcindor.*

Il est aussi grand que moi! comme il me
regarde! ses yeux sont doux & gracieux; oh
je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux
qui se battent & se déchirent: je le retient
pour moi.

L A F E' E.

Je vous le cède volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom, comment l'appellerons nous.

LA FE'E.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FE'E.

Charmant soit ; mais laissons pour quelques momens Mr. Charmant, & allons considérer un phénomène que je viens d'apercevoir au couché du soleil.

LUCINDE.

Ma bonne j'ai tant vû le soleil.

LA FE'E.

Mais vous n'avez pas vû ce phénomène & nous raisonnerons ensemble

LUCINDE.

En verité, Madame, je raisonnerois fort mal.

LA FE'E.

En verité, Mademoiselle, restez avec vôtre charmant, je ne veux pas vous gêner : il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE.

ELLE fort ; tant mieux ; sa présence ?
Em'embarrassoit : son esprit est aujourd'hui ?

monté sur un ton qui m'ennuye beaucoup. . .

(Elle considère Alcindor.

les beaux cheveux! qu'il porte bien sa tête! sa taille est parfaite; il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, & que des idées confuses lui traçoient il y a long-tems

(Elle contrefait la Fée.

cette fantaisie vous passera comme bien d'autres: non Charmant, je vous chérirai toujours fantaisie! quel terme! il sembleroit encore que ce n'est que quelques oiseaux qui m'occupent, ah! quelle différence! & que je la sens bien.

Elle s'assoit & donne un coup ou deux sur sa robe.

Charmant, venez Charmant. Il vient. Il se met à mes genoux; ah, cela est trop aimable.

Elle lui attache un ruban au cou comme à un chien avec lequel elle le tire en allant voir si ce n'est point la Fée qui revient.

J'entends du bruit seroit-ce déjà Souveraine. Elle ne vient pas; je me trompois, elle est attaché à considérer son nouveau phénomène; puisse-t-elle y rester jusqu'à ce que j'aie la chercher.

Elle se remet à sa place, & frappe sur un tabouret qui est à côté d'elle pour faire assoir Charmant.

Charmant, placez vous là . . . comment, . . .

il ne veut pas s'affoir ; il se remet à mes genoux .. Charmant oui vous êtes Charmant je vous ai bien nommé . . . vous me charmé vous m'enchanté hélas le plaisir que j'ai à le voir séduit ma raison ; je lui parle comme s'il pouvoit m'entendre , & me répondre . . . je me plais dans cette illusion : je ne sçai presque où je suis je soupire . . . un trouble , un desordre agréable s'empare de mes sens , & répand dans mon cœur une joye secrète . . . une agitation une douceur , qui jusqu'à présent m'a été inconnue . . . donnez la main , Charmant en vérité le cœur lui bat comme à moi.

(Elle se leve.

A L C I N D O R à part.

Je n'y puis plus tenir ; cette situation est trop critique pour un amant.

S C E N E VI.

LA FE'E, LUCINDE, ALCINDOR.

LA FE'E à part.

JE reviens ; j'ai peur que mon étourdi ait oublié qu'il doit être sourd , muet , & insensible.

LUCINDE avec empressement.

Ah ma bonne , accordez moi une grace.

LA FE'E.

Quelle grace ?

LUCINDE.

Ah ma chere bonne animé Charmant ,
faites qu'il puisse penser, me parler, m'enten-
dre, & me répondre.

LA FE' E.

Vous me demandez l'impossible.

LUCINDE *surprise.*

L'impossible, Madame.

LA FE' E.

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous mes desespérez.

LA FE' E.

Faut - il encore vous repéter que ces êtres
qui vous amusent peuvent bien par la liaison
de leurs ressorts imiter quelques unes de nos
actions, mais que ces ressorts de quelque
façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais
produire une pensée.

LUCINDE.

Je vous entend, Madame, je vous entend.
Je pénètre fort bien dans vos idées.

LA FE' E.

Et qu'y voyez vous.

LUCINDE.

J'y vois, Madame, que vous êtes très sça-
vante que vous voudriez que je devinse une
philosophe comme vous, pour avoir toujours
quelqu'un avec qui raisonner, & que vous
ne jugez pas à propos d'animer Charmant par-
ce que vous croyez que si nous pouvions nous
entretenir ensemble, nous serions unique-

ment occupés du plaisir de nous voir, & de nous aimer, & que nous nous soucierions fort peu de nous rendre digne de vos sublimes entretiens. Eh bien, Madame, une juste colère me faisi; je vous déclare que j'ai la science en horreur, & que je vais, à l'instant briser & mettre en pièces tous ces instrumens de philosophie qui me paroissent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCENE VII.

ALCINDOR, LA FE'E.

ALCINDOR.

A Dieu les Globes, les Spheres & les Map-pemondes : cet emportement n'est-il pas charmant ?

LA FE'E.

Il est plaisant du moins ; elle est aussi vive que vous mon Fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage ; un sentiment tendre vivement exprimé fait les délices du cœur : mais je vous dirai Madame que vous êtes arrivée fort à propos ; je n'étois plus mon maître ; j'allois parler....

LA FE'E.

Et, l'Oracle ?

A L C I N D O R.

L'Oracle ? j'avois la vuë troublée , & ne voiois plus que Lucinde. Prévenu , flatté , careffé par ses beaux yeux , j'ai long-tems baissé les miens : je me mordois les lèvres ; toute ma personne m'embarrassoit : ah Madame ! qu'une bouche & des yeux sont à charge lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime.

L A F E' E.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quelque tems , peut être que les sentimens que Lucinde vous marque ne sont point de l'amour ; mais de purs mouvemens d'un caprice , & d'une curiosité vive pour un objet nouveau : il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours.

A L C I N D O R.

Sept ou huit jours !

L A F E' E.

Oui mon Fils.

A L C I N D O R.

Sept ou huit jours ! mais , mais.... mais... Madame pensez - vous à ma situation ; pensez - vous que dans son appartement , à la promenade , au fond d'un bosquet , Lucinde voudra m'avoir toujours auprès d'elle , & semblable au mouton chéri d'une bergere innocente , je serai careffé à tous les momens du jour , & vous voulez.....

L A F E' E.

Je veux que le mouton soit sage.

A L C I N D O R.

Dites plutôt me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau , & qui est en vérité trop au dessus de mes forces.

L A F E' E.

Et comment font donc de jeunes filles , qui pendant des mois entiers résistent à leur penchant , cachent leur amour , & paroissent non seulement insensibles ; mais même cruelles à un amant qui leur plait.

A L C I N D O R.

Oh je ne suis ni fille ni statuë , & je vais le déclarer à Lucinde. *Il veut sortir.*

L A F E' E.

L'arrêtant.

De grace mon fils differez encore quelques momens ; laissez moi faire subir à son cœur un nouvel examen , & ne risqué pas de vous découvrir mal à propos , puisque le bonheur de votre vie en dépend.

S C E N E V I I I. & dernière.

L A F E' E., LUCINDE , ALCINDOR,

LUCINDE.

JE viens de briser le Zodiaque , les Pôles , & de jeter par les fenêtres le Globe de l'Univers.

L A F E E.

Vous êtes bien vive.

L U C I N D E.

Et vous bien cruelle : vous dites quelque fois que vous m'aimés , & cependant vous me refusé la feule chose qui peut me combler de joye , & me donner la satisfaction la plus sensible.

L A F E E.

Pour vous prouver que je vais toujourns au devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une nature qu'on appelle Petits-Maîtres , il est impossible de le faire penser , & de lui inspirer la raison ; mais que d'ailleurs il ira , viendra , rira , pleurera , se jettera à vos genoux , paroitra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet , & cela machinalement , comme tous ceux de son espèce.

L U C I N D E.

Machinalement.

L A F E E.

Il fera plus : il sifflera , fredonnera , & chantera même certains airs , & des paroles

L U C I N D E *avec transports.*

Ah ! faites qu'il chante je vous prie.

L A F E E.

Volontier , mais songé toujourns que ces perroquets n'ont qu'un jargon , une suite de mots , & de lieux communs qu'ils prononcent au hazard , & qu'ils repètent à presque

toutes les femmes indifferemment & comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déjà dit: vous m'impatienté; faites le donc chanter.

LA FE' E à son fils.

Vous voyés le rôle que vous avez à jouer: il faut préluder un moment & l'exciter comme l'écho.

(Elle chante.
tout ce qui respire.

ALCINDOR *ému comme un homme qui se reveille.*

Tout ce qui respire.

LUCINDE.

Ah ma bonne.

LA FE' E chante.

Reconnois l'empire du charmant amour.

ALCINDOR.

Je perds le souvenir d'un Oracle odieux.

LUCINDE.

Quel Oracle: que veut - il dire ?

LA FE' E.

Avez - vous déjà oublié que l'oiseau petit Maître repête au hazard sans sentiment & sans raison, ce qu'il a entendu chanter.

LUCINDE.

Oui, Madame, je l'avois presque oublié: mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Et bien ?

LA FE' E.

Et bien ?

LUCINDE.

Pour quoi ne chante-t-il plus ?

LA FÉE.

Par ce qu'apparemment , on ne lui en a pas appris d'avantage : il me semble que vous d'avez être bien contente , & je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet , toujourns mon perroquet : vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous Mademoiselle vous ne faites que gronder vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas : car enfin , regardez-le , regardez-le bien ; n'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime.

A LCINDOR à la Fée.

L'Oracle est accompli , je veux répondre.

LUCINDE.

Que son insensibilité maffigera de fois dans le jour.

LA FÉE.

Il est vrai croyez moi , chassez le de ces lieux & de vôtre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser ? chasser Charmant ? me priver de sa vûë ? ô Ciel !

L A F É E.

Et bien qu'il reste donc, & amusez vous à lui apprendre des vers & des chansons tant que les jours dureront.

L U C I N D E.

Vous avez raison & je veux tout à l'heure lui donner la première leçon. Voyons Charmant si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde?

A L C I N D O R.

Lucinde.

L U C I N D E.

Ma chère Lucinde.

A L C I N D O R.

Ma chère Lucinde.

L U C I N D E.

Je vous aime.

A L C I N D O R *à genoux.*

Oui, je vous aime, je vous adore; il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde que de choses à dire, & cependant je ne puis que dire mille fois je vous aime.

L U C I N D E.

Ah ma bonne il parle tout seul? ce ne sont point là des chansons.

L A F É E.

Vous voyés que votre première leçon l'a bien avancé.

A L C I N D O R *à la Fée.*

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur. L'Oracle est accompli & je puis

enfin lui montrer toutes la reconnoissance & tout l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur tendre & reconnoissant ; pourquoi me le cachiez vous ?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle funeste, il falloit que je parusse insensible ; me reprocheriez vous l'erreur où je vous ai jettée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité.

LUCINDE.

Eh puis-je vous la reprocher lorsqu'elle n'a servi qu'à faire mieux éclater mes sentimens pour vous.

ALCINDOR à genoux.

Ma chere Maîtreſſe.

LUCINDE.

Levé vous ?

LAFEE.

Allons mes enfans : l'Oracle est accompli : qu'un heureux himen vous unisse : je vais vous transporter au milieu d'un peuple, dont la politesse, le gout, & la gloire font l'émulation de toutes les autres nations ; après avoir été amant, sourd, muet, & insensible, soyez Alcindor époux empressé, tendre, & complaisant ; ce sera le contraste des mœurs du tems.

La pièce finit par un divertissement.



Retenez bien jeunes amans
 Ces règles infaillibles :
 Si vous voulez être charmans
 Paroissés pendant quelque tems
 Sourd, muet, insensibles ;
 Pour suivre ces sages décrets
 Il n'est pas besoin des aprets
 De la féerie & du miracle :
 Soyez tendre, soyez discrets,
 C'est le sens de l'Oracle.

Si vous trouvez tendres amans
 Des beautés inflexibles :
 Aux lieux de faire des sermens,
 Parroissez plus tôt quelque tems
 Sourd, muets, insensibles ;
 Quand avec des yeux inquiets,
 A tous vos mouvements secrets
 On répond il n'est plus d'obstacle,
 Alors cessés d'être muets
 C'est le sens de l'Oracle.

L'amour vous tend objets charmans
 Des pièges invisibles :
 Pour fuir les perfides amans
 Paroissés à tous leurs sermens
 Sourds, muets, insensibles,
 Mais après ces sages combats
 Aux cœur tendres & delicats
 N'opposés point d'injuste obstacles,
 Eprouvés ne rebutés pas
 C'est le sens de l'Oracle.

Souvent pour éprouver un cœur
 On garde le silence :
 Un tendre amant dans son ardeur,
 Attend la fin de son bonheur ?
 Sans dire ce qu'il pense
 Quoi qu'il ne parle que des yeux
 Se voit l'amant le plus heureux
 L'amour souvent fait ce miracle,
 Amans, aimez mais parlez peu.
 C'est le sens de l'Oracle.

I'attendois vous tout de bon
 Des biens à inexorables
 Pour fuir les perilles amans
 Paroissés à tous leurs sermens
 Soubs, muret, inscriptions
 Mais après ces légers combats
 Aux courus combats de delices
 N'opposés point d'ingulles obstacles
 Et prouves ne redutés pas
 C'est le sens de l'Oracle

Souvent pour tout serment
 On garde le silence
 La tendre amante dans son ardeur
 Attend la fin de son bonheur
 Sans dire ce qui l'est
 Quel qu'il ne soit des yeux
 Soit l'attente de la venue
 L'attente l'attente tant amoureuse
 Amant, avant que parler
 C'est le sens de l'Oracle

